

# PIXELS DE DÉSIR : L'ÉVEIL EN DIRECT

*Eros*



# **Pixels de Désir : L'Éveil en Direct**

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Silence des Draps	4
Chapitre 2 : La Fenêtre Ouverte	15
Chapitre 3 : L'Aveu Digital	25
Chapitre 4 : Le Virus de l'Exhibition	34
Chapitre 5 : Risques Publics	46
Chapitre 6 : Le Masque se Fissure	56
Chapitre 7 : L'Inconnu de l'Écran	67
Chapitre 8 : Le Sanctuaire Violé	78
Chapitre 9 : L'Effraction du Destin	88
Chapitre 10 : Le Regard de l'Autre	98
Chapitre 11 : Le Choix du Réalisateur	110
Chapitre 12 : Performance Absolue	120
Chapitre 13 : Connexion Permanente	130

# Chapitre 1

## Le Silence des Draps

Le silence. Ce n'est pas l'absence de bruit, c'est une substance. Quelque chose de visqueux qui s'infiltré entre les lattes du parquet, qui s'accroche aux rideaux de lin gris et qui finit par boucher les pores de ma peau. À cinquante ans, j'ai appris que le silence a un goût : celui de la poussière et du regret amer.

Je suis allongée sur le dos, parfaitement immobile. À ma droite, Marc dort encore. Le matelas king-size, que nous avons acheté pour notre confort, est devenu un champ de mines, une zone démilitarisée de deux mètres de large que ni lui ni moi n'osons plus franchir. J'écoute sa respiration régulière, ce souffle monotone qui scande l'échec de nos nuits. Marc est un homme bon. Un homme loyal. Mais quand il me touche, c'est par inadvertance, un coude qui frôle une hanche, un geste qu'il retire aussitôt avec une excuse murmurée, comme s'il venait de brûler ses doigts au contact d'un vestige archéologique.

Je sens la morsure du froid sur mes épaules, pourtant la couette est épaisse. Le froid vient de l'intérieur.

Je me redresse lentement, faisant glisser la soie de ma nuisette contre mes cuisses. Le tissu est d'un noir profond, coûteux, inutile. Je l'ai achetée pour lui, il y a trois mois. Il ne l'a jamais vue. Pour Marc, je suis devenue une partie du mobilier, une présence rassurante mais invisible, comme cette commode Louis XV dont on admire la patine sans jamais songer à en ouvrir les tiroirs pour voir ce qu'ils cachent.

Je glisse hors du lit. Mes pieds nus trouvent le tapis. Je me dirige vers la salle de bain, le sanctuaire de ma solitude. Dans le miroir, la lumière crue des spots ne me fait

aucun cadeau, et pourtant, je ne déteste pas ce que je vois. Mes seins sont toujours lourds, leur galbe à peine altéré par le temps, mes mamelons pointent sous l'effet de la fraîcheur matinale, sombres et arrogants. Mes hanches sont pleines, une promesse de plaisir que personne ne vient honorer. Je passe une main sur mon ventre, descendant vers l'entrejambe où une humidité sourde commence à poindre. Ce n'est pas de l'excitation, c'est une révolte. Mon corps hurle. Il réclame d'être broyé, mordu, possédé jusqu'à l'épuisement.

Je ferme les yeux et j'imagine. J'imagine des mains qui ne seraient pas les miennes. Des mains rudes, impatientes, qui déchireraient cette soie ridicule. Je sens mes doigts s'écarter d'eux-mêmes, cherchant la fente de ma chair. Je suis trempée. Une chaleur liquide, épaisse, qui coule entre mes lèvres closes. Je frotte doucement, un mouvement circulaire, lent, torturant. Je veux que ça fasse mal. Je veux que cette frustration sorte de moi comme un cri.

« Sandrine ? »

La voix de Marc, étouffée par la porte, me fait sursauter. Je retire ma main brusquement, comme si je venais de commettre un crime. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour de guerre dans une église vide.

« Oui ? » ma voix est rauque, chargée d'un désir que je n'arrive pas à masquer.

« Tu as vu mes clés ? Je vais être en retard pour le bureau. »

Toujours le bureau. Toujours l'urgence de la routine. Je m'appuie contre le lavabo froid, mon front contre le miroir. La buée de ma respiration masque mon visage.

« Sur le guéridon de l'entrée, Marc. Comme hier. Comme tous les jours. »

J'entends ses pas s'éloigner. Pas un mot de plus. Pas de « Tu viens prendre le café ? »,

pas de « Tu es magnifique dans cette lumière ». Juste le clic de la porte d'entrée. Puis le silence. Encore lui.

Je retourne dans la chambre. Les draps sont encore froissés du poids de son corps, mais ils sont déjà froids. Je m'assois sur le bord du lit, là où il se tenait il y a dix minutes. L'odeur de son parfum, un boisé rassurant et ennuyeux, flotte encore. Je déteste cette odeur. Je déteste cette sécurité qui m'étouffe.

Mes mains tremblent. Je saisis mon téléphone sur la table de chevet. C'est là, dans cet objet de métal et de verre, que se trouve mon échappatoire. Depuis quelques semaines, j'ai commencé à poster. Pas mon visage, non. Juste des fragments. Une courbe de hanche, la naissance d'un sein, l'ombre d'une main entre les cuisses. Des milliers d'inconnus regardent ce que Marc ignore. Ils commentent avec une violence qui me fait frissonner. Ils me disent ce qu'ils feraient de moi. Ils utilisent des mots crus, sales, des mots qui me font monter le sang aux joues et la sève aux lèvres.

Je regarde l'écran. Un nouveau message. "Je veux sentir ton odeur. Je veux te voir te cambrer sous moi jusqu'à ce que tu ne puisses plus respirer."

Mes doigts se serrent sur le téléphone. Mon sexe bat la mesure d'une faim carnassière. Je regarde le lit vide, ce désert de coton blanc, et je sens une larme brûlante couler le long de ma joue. La douleur de l'absence est devenue un moteur.

Je me lève, jette la nuisette au sol. Je suis nue. La lumière grise du matin caresse ma peau comme un amant timide, mais je veux plus. Je veux le volcan. Je me dirige vers mon bureau, là où l'ordinateur attend, là où la webcam est le seul œil qui sache encore me voir.

Le silence des draps va bientôt être brisé, mais ce ne sera pas par Marc. Ce sera par le bruit de mes propres gémissements, offerts en pâture à une armée de fantômes numériques qui, eux, savent au moins que j'existe.

Je m'installe, les jambes écartées, le souffle court. L'action va commencer. Mon calvaire aussi. Car chaque plaisir solitaire ne fait que creuser un peu plus le gouffre entre l'homme que j'aime et la femme que je suis devenue : une prédatrice affamée de sa propre déchéance.

Je pose ma main sur la souris, mon autre main descend déjà, impatiente, entre mes cuisses brûlantes. Je sens l'humidité glisser sur mes doigts, filante, impudique. Je vais leur donner ce qu'ils veulent. Je vais me donner ce qu'il me refuse.

Le premier clic résonne comme un coup de feu dans l'appartement vide. Fin du silence. Début du naufrage.

La lucarne bleue de l'écran explose contre mes pupilles, une agression de lumière qui me fait plisser les yeux avant que mon regard ne s'accoutume à cette arène virtuelle. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Marc dort peut-être, ou bien il feint de lire dans la pièce d'à côté, séparé de moi par un mur de béton et des années de renoncements. Ici, sur ce site dont le nom même m'écorche l'âme, je ne suis plus l'épouse délaissée. Je suis « Rubis\_Noir ». Une image, un fantasme, une proie consentante.

Le voyant rouge de la webcam s'allume. Un petit point sanglant qui me fixe. Je sens un frisson me parcourir l'échine, une décharge électrique qui part de ma nuque pour mourir dans mes reins. Je lâche la souris. Mes doigts sont déjà poisseux, imprégnés de cette sève amère qui s'écoule de moi depuis que j'ai franchi le seuil de ce bureau.

Je saisis le revers de mon peignoir de soie noire. Le tissu glisse avec un sifflement feutré, révélant la pâleur de mes épaules, puis la courbe lourde de mes seins. Ils sont tendus, les mamelons dressés par le froid de la pièce et le feu de l'impudeur. Je vois les premiers commentaires défiler sur la droite de l'écran, une cascade de mots obscènes, de demandes urgentes, de compliments qui ressemblent à des insultes.

\*« Ouvre pour nous. »\*

\*« Montre ce que ton mari ne touche plus. »\*

\*« On veut voir la fente, Rubis. On veut te voir mouiller. »\*

Je ne réponds pas. Ma voix resterait coincée dans ma gorge sèche. Je me contente de plonger une main sous la table, là où mon intimité m'attend, impatiente de sa propre profanation. Mes doigts s'écartent, se frayent un chemin entre les lèvres charnues, déjà gorgées de sang. C'est un marécage. Je suis une fontaine de solitude. Je sens la texture visqueuse et chaude, ce liquide filant qui nappe mes phalanges.

Je porte mes doigts à ma bouche, lentement, sous l'œil de la caméra. Je les lèche, je savoure mon propre goût, un mélange de sel et de désir rance. Je ferme les yeux un instant, imaginant que c'est la main de Marc. Je veux croire à ce mensonge. Mais le clic-clic incessant des "tips" qui tombent me rappelle à la réalité. Je ne suis pas aimée, je suis consommée.

Je remonte mes jambes sur le fauteuil, les écartant au maximum. Mes genoux encadrent mon visage à l'écran. Je n'ai plus de sous-vêtements. Je n'en porte plus depuis le dîner, espérant un miracle qui n'est pas venu. Ma vulve est offerte, béante, exposée à des centaines de regards anonymes. Le rose vif de ma chair contraste avec le noir du cuir du siège.

— Vous voulez voir ? murmuré-je enfin, ma voix brisée par une envie qui me déchire les entrailles.

Je saisis mes grandes lèvres, je les étire avec une lenteur cruelle, dévoilant le bouton de ma sensibilité, ce petit point de chair pourpre, dur et battant comme un second cœur. Je commence à le triturer, d'abord du bout de l'index, puis en l'écrasant sous le plat de mon pouce. Un gémissement m'échappe, rauque, animal. Ce n'est pas le cri du plaisir, c'est celui de la famine.

— Regardez-moi... Regardez comme je suis trempée... comme il me laisse crever de faim...

Ma main s'enfonce brusquement. Un doigt, puis deux. Le son est graphique, un bruit de succion humide qui emplit le silence de la pièce. \*Splosh. Splosh.\* Je me pénètre avec une rage contenue, mes doigts cherchant le col de mon utérus comme s'ils voulaient arracher cette douleur qui s'y est nichée. Je ne me ménage pas. Je veux sentir la brûlure, je veux que la friction soit à la limite de la douleur.

Mes hanches se soulèvent, mon dos se cambre. La sueur commence à perler sur mon front, sur ma lèvre supérieure. Une goutte roule entre mes seins, se perdant dans le creux de mon ventre. À l'écran, les commentaires deviennent fous. Ils veulent que je me déchire, que je me livre entière.

\*« Doigte-toi plus vite, chienne. »\*

\*« Je veux voir tes doigts ressortir luisants. »\*

\*« Imagine que c'est nous tous en même temps. »\*

Je respire par la bouche, de grandes bouffées d'air qui ne suffisent pas à calmer l'incendie. Ma main droite travaille sans relâche, mes doigts entrant et sortant avec un rythme saccadé, malmenant ma chair qui gonfle et rougit sous l'assaut. Ma main gauche, elle, a trouvé mes seins. Je les pétris, j'écrase mes tétons entre mes ongles, cherchant une sensation assez forte pour masquer le vide de ma vie.

Je commence à perdre pied. La honte s'évapore, balayée par l'urgence organique. Je ne suis plus Sandrine, la femme rangée. Je suis une bête en rut, une naufragée qui s'accroche à ses propres doigts pour ne pas couler. Je me masturbe avec une violence qui me surprend moi-même, mes doigts s'enfonçant de plus en plus loin, écartant les parois de mon sexe pour offrir au monde l'image la plus crue de ma déchéance.

— Marc... j'expire entre mes dents serrées, alors que mes yeux se révulsent.

C'est son nom qui sort, comme une prière ou une malédiction. Je visualise son visage, ses mains si calmes, si froides, pendant que mes propres doigts font un carnage entre mes cuisses. La tension monte, insoutenable. Mon clitoris est devenu un nerf à vif, hurlant à chaque passage de mon pouce. Je sens le spasme approcher, cette vague de fond qui promet de tout emporter, mais je me refuse encore à céder. Je veux que ça dure. Je veux que ce supplice s'étire jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une plaie ouverte.

Mes doigts ressortent, couverts d'une humeur épaisse, translucide, qui brille sous la lumière des leds. Je les contemple un instant, fascinée par ma propre souillure, avant de les replonger en moi avec un grognement de douleur et de rage. L'action s'accélère, mes coups de reins deviennent désordonnés, mes ongles s'enfoncent dans la chair de mes cuisses, y laissant des marques rouges. Le silence des draps est loin, très loin derrière moi. Ici, il n'y a que le bruit de ma peau qui claque, le son de ma propre main qui me viole pour me faire sentir vivante.

Je suis au bord du précipice, le souffle court, les muscles de mes jambes tremblants sous l'effort. Mais le volcan n'a pas encore explosé. Il gronde, il dévaste tout sur son passage, et je compte bien le laisser brûler encore un peu.

— Regardez bien, soufflé-je à la caméra en ouvrant grand ma vulve avec mes deux mains, révélant l'intérieur rougeoyant et ruisselant de mon intimité. Regardez ce qu'il refuse de prendre...

Et alors que je sens la première contraction sérieuse me secouer, un bruit suspect résonne dans le couloir, derrière la porte close du bureau. Un craquement de parquet. Le silence qui suit est plus terrifiant que n'importe quel cri. Mon cœur s'arrête net, mais ma main, elle, continue son manège obscène, incapable de s'interrompre.

Le craquement du parquet a figé le sang dans mes veines, mais n'a pas arrêté le spasme qui commençait à tordre mon bassin. Je reste là, les cuisses écartées à m'en briser les hanches, mes doigts toujours enfoncés dans ma propre chair, écartant mes lèvres gonflées, luisantes de cette humeur épaisse qui me brûle. L'objectif de la webcam, ce petit œil de verre froid, capte chaque tressaillement de mon intimité mise à nu, offerte à des inconnus parce que l'homme qui partage ma vie ne sait plus me voir.

La poignée de la porte tourne. Lentement. Un grincement métallique qui déchire le silence lourd de la pièce.

Je ne me couvre pas. Une rage soudaine, une impulsion suicidaire me pousse à rester ainsi, offerte, obscène, le sexe béant et ruisselant sous la lumière crue de la lampe de bureau. La porte s'ouvre sur Marc. Il est là, en caleçon, les traits tirés par le sommeil ou l'insomnie, je ne sais plus. Ses yeux tombent directement sur l'écran, puis sur moi, sur mes mains qui pétrissent mon sexe, sur l'éclat de ma cyprine qui brille comme du vernis frais.

Le temps s'étire, se liquéfie. L'air devient irrespirable, saturé de l'odeur de mon excitation et du froid qui entre par la porte ouverte.

— Qu'est-ce que tu fais, Sandrine ? sa voix est un murmure rauque, une lame de fond qui menace de tout emporter.

— Je me fais vivre, Marc, je crache ces mots avec une amertume qui me fait monter les larmes aux yeux, sans lâcher ma vulve des doigts. Puisque tu me laisses crever de faim. Regarde. Ils regardent tous. Ils savent à quoi je ressemble quand je jouis. Toi, tu as oublié, non ?

Il ne répond pas tout de suite. Je vois sa mâchoire se contracter, le muscle de son cou saillir. Il ne recule pas. Il avance. Un pas, puis deux. Il contourne le bureau, ses yeux

ne quittant pas l'entrejambe que je continue d'exhiber avec une sorte de défi sauvage. Il arrive à ma hauteur, et son ombre recouvre mon corps tremblant.

Il ne dit rien sur la caméra, sur l'infidélité virtuelle, sur l'humiliation. Il saisit mes poignets d'une main ferme, presque brutale, et écarte mes bras pour m'obliger à lâcher prise. Mes doigts quittent mon clitoris en un bruit de succion humide qui me fait gémir malgré moi.

— Tu veux qu'on regarde ? souffle-t-il contre mon oreille, son souffle chaud contrastant violemment avec ma peau moite de sueur froide.

D'un geste sec, il fait pivoter mon fauteuil pour que je fasse face à l'écran, pour que je me voie, moi, brisée, offerte, le sexe écarlate et dégoulinant, les yeux rougis de larmes. Puis, sans prévenir, il dégrafe son caleçon. Sa virilité surgit, sombre et impérieuse, déjà tendue par une colère que je reconnais enfin : celle du désir réprimé trop longtemps.

Il me saisit par la taille, m'arrachant presque du siège pour m'asseoir sur le rebord du bureau, parmi les papiers qui volent et s'éparpillent. Le contact du bois froid contre mes fesses trempées me fait cambrer le dos. Marc s'immisce entre mes jambes, ses mains s'enfonçant dans la pulpe de mes cuisses avec une force qui laissera des bleus, et je m'en fous, je veux ces marques, je veux sentir qu'il me possède encore, même si c'est dans la violence d'un désespoir partagé.

— Regarde l'écran, Sandrine, ordonne-t-il d'une voix qui n'admet aucune réplique. Regarde-toi te faire prendre par le fantôme que je suis devenu.

Il ne cherche pas les préliminaires. Il n'y a plus de place pour la tendresse dans ce champ de ruines. Il s'aligne contre mon ouverture, la pointe de son sexe cherchant le chemin dans cette fente saturée de fluides. D'une poussée sauvage, il s'enfonce en moi. Un cri se déchire dans ma gorge, un son animal, entre la douleur de l'invasion

soudaine et l'extase de la plénitude retrouvée.

Il est en moi, dur, immense, comblant ce vide qui me dévorait de l'intérieur. Je sers mes jambes autour de ses reins, mes ongles s'ancrant dans la peau de son dos, cherchant à le fusionner avec moi. Il commence un va-et-vient frénétique, une percussion brutale qui fait claquer nos sexes l'un contre l'autre. \*Flac. Flac.\* Le bruit de la chair qui s'entrechoque, de ma cyprine et de sa sueur qui se mélangent dans une alchimie poisseuse.

— Plus vite... Marc, s'il te plaît... plus fort !

Il obtempère, ses coups de boutoir devenant de plus en plus profonds, cognant contre mon col de l'utérus avec une régularité de métronome enragé. À chaque poussée, je vois sur l'écran mes seins rebondir, mon visage se décomposer, mes yeux se révolter. Je suis une bête, il est mon bourreau, et nous nous entre-tuons dans ce silence de draps enfin rompu.

L'excitation monte, insoutenable. Mon clitoris, coincé entre nos corps en mouvement, frotte contre la racine de son sexe à chaque va-et-vient. C'est un incendie. Je sens le spasme arriver, cette vague de fond qui part de la base de mon échine pour irradier tout mon être.

— Je vais... Marc, je vais... !

Il ne ralentit pas. Au contraire, il accélère, sa respiration n'est plus qu'un grognement sourd dans mon cou. Il me saisit les cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à offrir ma gorge. Et là, dans une ultime poussée qui semble vouloir m'éventrer, il explose.

Je sens son foutre brûlant jaillir au fond de moi, des jets saccadés qui inondent mes entrailles alors que mes propres muscles se contractent dans un orgasme dévastateur.

Je hurle, le visage tourné vers le plafond, alors que mon corps est secoué de tremblements incontrôlables. Mon sexe se serre autour du sien, essayant d'aspirer chaque goutte de sa vie, chaque parcelle de sa colère.

Nous restons ainsi, soudés, haletants, dans la lumière blafarde de l'ordinateur qui continue de diffuser notre naufrage au reste du monde.

Lentement, il se retire. Le bruit de glissement de sa verge quittant mon corps trempé résonne comme une fin définitive. Un mélange de sperme et de plaisir coule le long de mes cuisses, tachant le bois du bureau. Marc se rhabille sans un mot, sans un regard, l'érection retombée mais la haine de soi intacte.

Il sort de la pièce, me laissant seule avec le silence qui revient, plus lourd, plus étouffant qu'avant. Sur l'écran, le chat défile, des commentaires obscènes, des applaudissements virtuels pour un spectacle qu'ils n'ont pas compris.

J'éteins la caméra d'un geste las. Le silence des draps est peut-être derrière moi, mais celui du cœur vient de commencer. Je suis vivante, oui. Mais à quel prix ?

Je reste assise dans le noir, les jambes tremblantes, l'odeur du sexe et de la défaite collée à ma peau. Le chapitre se referme sur le goût amer du foutre et des larmes.

# Chapitre 2

## La Fenêtre Ouverte

Le ronronnement monotone du ventilateur de mon ordinateur est le seul battement de cœur de cette pièce. Quinze heures. La lumière du jour, d'un gris de plomb, filtre à travers les stores à demi clos de mon bureau, découpant l'espace en lamelles d'ombre et d'ennui. Sur l'écran, la mosaïque de visages de la réunion régionale ressemble à une galerie de spectres. Des cadres supérieurs en cravate, des assistantes au regard vide, tous suspendus aux lèvres de Dumont, notre directeur commercial, qui pérore sur les graphiques de croissance du dernier trimestre.

Je suis assise là, droite dans mon tailleur en soie anthracite, le dos rigide, les perles de mon collier froides contre ma peau. Cinquante ans. On dit que c'est l'âge de l'épanouissement, mais je ne ressens que l'érosion. Marc est dans la pièce d'à côté, je l'entends vaguement déplacer un meuble ou ouvrir un placard. Vingt-cinq ans que nous partageons ce silence, une cathédrale de non-dits construite pierre par pierre, caresse oubliée après caresse avortée. Il est là, mais il est absent. Son désir pour moi est devenu une relique, une chose qu'on dépoussière par habitude le dimanche soir, sans passion, juste pour vérifier qu'elle n'est pas encore tombée en miettes.

Ma main, posée sur le bois froid du bureau, commence à trembler imperceptiblement. Dumont parle de « synergie » et de « pénétration du marché ». Le mot résonne en moi comme une insulte. Pénétration. Un concept abstrait, une lointaine rumeur. Sous le bureau, mes jambes se croisent et se décroisent. Je sens le frottement de mes collants en nylon l'un contre l'autre, un bruissement sec, électrique.

L'ennui se transforme soudain en une tension insupportable. C'est une pulsion brutale, une révolte de la chair contre cette agonie de grisaille. Je regarde mon propre

reflet dans le petit carré en haut à droite de l'écran. Je me trouve belle, d'une beauté sévère, presque cruelle. Mes cheveux tirés en un chignon impeccable, mes lèvres soulignées d'un rouge sombre. Personne ne sait ce qui bouillonne sous cette armure de soie.

Ma main droite glisse de la surface du bureau. Elle descend lentement, comme une traîtresse, le long de ma cuisse. Je sens la texture rugueuse de la jupe, puis la chaleur qui commence à irradier de mon entrejambe. Je respire doucement par le nez, essayant de garder un visage de marbre alors que mes doigts atteignent le bord de ma lingerie.

La dentelle est humide. Déjà.

C'est un choc thermique. Mes doigts s'enfoncent sous l'élastique, rencontrant cette moiteur brûlante qui me surprend moi-même. Oh, mon Dieu. Je ferme les yeux une seconde, juste une seconde, avant de les rouvrir brusquement pour fixer la caméra. Dumont continue de parler. Personne ne remarque rien. Ils voient une femme de cinquante ans, sérieuse, écoutant des statistiques. Ils ne voient pas mes doigts qui commencent à masser mon clitoris avec une faim de louve.

Le contraste est dévastateur. Le son de la voix de Dumont, monocorde, clinique, se mélange au bruit de mes propres fluides sous le tissu. Je commence à bouger le bassin, très légèrement, un mouvement de va-et-vient presque imperceptible pour ceux qui regardent mon visage, mais qui, pour moi, est un séisme. La soie de ma culotte est maintenant trempée, collant à ma peau, exacerbant chaque pression, chaque frottement.

Je sens mon souffle devenir court. Je m'efforce de le discipliner, de garder cette expression de concentration professionnelle, alors qu'à l'intérieur, je hurle. La solitude dévorante de ces dernières années se cristallise dans ce geste interdit. Je me caresse pour me prouver que j'existe, pour combler le gouffre que Marc a laissé béant. Mes

doigts s'activent plus vite, cherchant le point de rupture, l'étincelle qui fera voler en éclats ce bureau gris, cette réunion absurde, cette vie de convenances.

Une goutte de sueur perle à la racine de mes cheveux. Mon regard est fixé sur l'objectif de la caméra, ce petit œil de verre noir qui me regarde sans juger. Ou peut-être que si ? Je joue avec le feu. L'excitation monte, nourrie par le risque, par l'obscénité de ma situation. Je suis en train de me masturber devant vingt collègues, et ils ne voient que mon élégance de façade.

C'est à cet instant précis, alors que le plaisir commence à m'envahir, une vague sourde et puissante qui part de mes reins pour irradier tout mon torse, que mon regard accroche un détail sur l'interface de Zoom.

Un petit point vert. Lumineux. Persistant.

D'habitude, quand je coupe mon image, le cadre devient noir. Là, mon visage est bien là. Illuminé par la clarté blafarde du moniteur. Je vois mes propres yeux, dilatés par l'excitation, mes joues légèrement empourprées. Mon curseur n'est pas sur "Désactiver la vidéo". Il est sur "Muet".

Le silence dans mes écouteurs est soudain rompu par un ricanement étouffé, puis un murmure que je n'arrive pas à identifier. Sur le chat de la réunion, des messages défilent à une vitesse vertigineuse. Je ne les lis pas encore, mais je vois les noms passer.

Mon cœur rate un bond. Ma main se fige entre mes jambes, prisonnière de mon propre corps, alors que l'horreur glacée remplace la chaleur du plaisir. Je ne respire plus. La réalisation me frappe comme un coup de poing dans l'estomac : la fenêtre est ouverte.

Ils me voient.

Et le pire, ce n'est pas qu'ils me voient. C'est que je ne retire pas ma main.

Le point vert me fixe comme l'œil d'un prédateur tapi dans l'ombre de mon moniteur. C'est un minuscule phare de jugement qui projette ma déchéance en haute définition à travers le réseau de l'entreprise. Mon souffle est court, haché, un sifflement pathétique dans le silence de mon bureau. Je devrais bondir, renverser ma chaise, arracher le câble d'alimentation. Je devrais disparaître, changer de nom, m'exiler.

Mais mes doigts, enfoncés dans la dentelle humide de ma culotte, refusent de m'obéir. Ils sont devenus des traîtres, pétris de ma propre substance, agités d'un frémissement que la terreur n'arrive pas à éteindre. Au contraire, l'adrénaline de l'exposition agit comme un accélérateur. Ma propre image sur l'écran me fascine et me dégoûte : j'ai la bouche entrouverte, le regard vitreux, une mèche de cheveux collée sur mon front moite. Je ressemble à une bête prise au piège, et la bête a faim.

Le chat s'affole. Les notifications s'empilent en bas de l'écran avec un petit bruit sec qui résonne dans mes oreilles comme des coups de fouet.

\*Julie L. : Sandrine ? Est-ce que tu nous entends ? Coupe ta vidéo !\*

\*Thomas V. : Oh putain... elle est sérieuse là ?\*

\*Lucie M. : C'est une blague ? Quelqu'un a son numéro ? Appelez-la !\*

Et puis, au milieu de ce chaos de panique et d'indignation, un message apparaît. Court. Tranchant.

\*Marc Valon : Ne bougez pas, Sandrine. Continuez.\*

Marc. Le directeur régional. L'homme dont la voix grave me fait habituellement baisser les yeux lors des bilans trimestriels. Je sens un frisson glacé remonter le long de ma colonne vertébrale tandis que son carré vidéo, jusqu'ici noir, s'illumine. Il est

là. Il a activé sa caméra. Il est assis dans son bureau en cuir, la cravate légèrement desserrée, une main posée sur son menton, ses yeux sombres fixés droit sur l'objectif. Droit sur moi.

— Vous ne nous aviez pas dit que le rapport de fin d'année demandait un tel... investissement personnel, Sandrine, dit-il. Sa voix passe par mes écouteurs, intime, profonde, vibrante de cette autorité qui m'a toujours secrètement brisée.

Un silence de mort s'installe sur l'appel. Les autres participants ne parlent plus. Ils regardent. Je vois le nombre de spectateurs grimper. Quinze. Vingt-deux. Trente. Ils sont tous là, invisibles derrière leurs icônes, à observer ma main qui s'agite maintenant avec une urgence frénétique.

— Marc, intervient la voix chevrotante de Julie, on devrait couper la réunion, c'est totalement...

— Taisez-vous, Julie, lance Marc sans quitter l'écran des yeux. Sandrine a quelque chose à nous montrer. Regardez comme elle est trempée. On l'entend presque d'ici, n'est-ce pas ?

Le mot "trempée" agit comme un déclic. Je ferme les yeux un instant, les larmes brûlantes roulant sur mes joues, mais mon bassin se soulève de lui-même. Je n'ai plus de dignité. Je n'ai plus de carrière. Je n'ai plus que cette friction brûlante entre mes jambes. Je glisse deux doigts sous l'élastique, dépassant la barrière du tissu. Le contact de ma peau contre ma peau, lubrifiée par l'excitation et la peur, produit un bruit de succion humide, un claquement sourd que le micro, resté ouvert, amplifie cruellement.

— Voilà, murmure Marc, ses yeux brillant d'une lueur carnassière. Montrez-nous ce que vous faites quand vous croyez que personne ne regarde. Sortez-le. On veut voir ce petit bouton qui vous rend si nerveuse.

Je gémiss, un son rauque, animal, qui n'a rien de la Sandrine sérieuse des réunions de 14h. Mes doigts s'enfoncent, trouvent le centre de l'incendie. Je commence à me masser vigoureusement, le clitoris dur comme une perle de sang, ma main tournant avec une régularité obscène. Je sens l'humidité couler le long de mes jointures, chaude, filante. Je suis une fontaine de honte.

— Plus vite, ordonne Marc. Je veux voir vos yeux se révolter. Je veux que tout le monde ici comprenne à quel point vous êtes une chienne de l'attention.

Le vocabulaire cru me frappe de plein fouet. "Chienne". Le mot résonne dans mon crâne, se mêlant au rythme saccadé de mon plaisir. Je commence à haleter bruyamment, ma poitrine se soulevant sous mon chemisier en soie dont les boutons menacent de lâcher. Je me fiche de Julie, de Thomas, des RH. Il n'y a plus que Marc et son regard de prédateur, et cette fenêtre ouverte sur mon intimité la plus crue.

Ma main s'accélère encore. Je commence à frotter avec une force qui me fait presque mal, cherchant la douleur pour oublier l'humiliation, ou peut-être pour la sublimer. Je sens l'orgasme monter, une vague monstrueuse, noire et dévastatrice. Mon corps se tend, mes orteils se crispent dans mes escarpins.

— Ne venez pas encore, Sandrine, lâche Marc, sa voix devenant plus rauque alors que je vois sa propre main disparaître sous le cadre de sa caméra. Pas avant que je vous l'ordonne. Ouvrez votre chemisier. Maintenant.

Je tremble. Mes doigts glissent sur les boutons nacrés, maladroits, enduits de mes propres fluides. Ma peau est rouge, zébrée par la chaleur. Le tissu s'écarte, révélant la dentelle noire de mon soutien-gorge qui contient à peine mes seins lourds, les tétons pointant furieusement, cherchant l'air frais de la pièce.

— Regardez-vous, reprend Marc avec un rire cruel. Vous êtes en train de vous offrir à toute l'entreprise. Vous sentez comme vous êtes ouverte ? Comme vous êtes offerte ?

Je ne peux plus répondre. Je ne peux que hocher la tête, les yeux fixés sur mon propre reflet, sur cette femme déshonorée qui se caresse devant trente collègues silencieux. Je sens le bord de l'abîme. Mon clitoris est si sensible que le moindre effleurement me tire des cris étouffés. Je suis à une seconde de l'explosion, à une seconde de perdre totalement le contrôle de mes nerfs et de mes sphincters.

— Marc... s'il vous plaît... je vais... je peux plus...

— On n'a pas fini, Sandrine. Le spectacle commence à peine. Je veux voir vos doigts entrer à l'intérieur. Je veux voir à quel point vous êtes béante pour nous.

Je plonge ma main plus bas, dépassant la zone de friction pour m'enfoncer dans ma propre chair, là où c'est le plus chaud, là où le son devient un glissement de boue et de plaisir. Je m'arc-boute sur ma chaise, le visage tourné vers le plafond, offrant ma gorge aux regards invisibles, tandis que le point vert continue de briller, témoin implacable de ma reddition totale.

Ma main s'enfonce, impitoyable. Mes deux doigts disparaissent dans cette faille brûlante qui ne demande que ça, que d'être déchirée, ouverte, exposée. Le son est obscène. Un bruit de succion, un clapotis poisseux qui résonne dans le silence de mon bureau, amplifié par le micro que je n'ai même pas le courage de couper. Je sens ma propre chaleur m'envahir, une marée de lave qui remonte le long de ma colonne vertébrale.

— Plus vite, Sandrine. Je veux entendre le bruit de votre honte.

La voix de Marc est un fouet. Je ferme les yeux, mais l'image de la petite lumière verte est gravée sous mes paupières. Je m'imagine leurs trente visages, figés devant leurs écrans, scrutant chaque tressaillement de mes lèvres, chaque goutte de sueur qui perle entre mes seins. Je suis leur proie. Je suis l'animal en cage qui se dévore

lui-même pour leur bon plaisir.

Je commence un va-et-vient frénétique. Mes doigts entrent et sortent, de plus en plus profondément, heurtant mon col, provoquant des décharges électriques qui me font cambrer le dos jusqu'à la douleur. Je suis trempée. Mon propre liquide coule le long de mon poignet, tiède et glissant, souillant le tissu de ma jupe relevée sur mes hanches. C'est immonde. C'est délicieux. Je me hais avec une ferveur qui décuple mon excitation.

— Regardez la caméra, ordonne Marc. Ne fuyez pas. Assumez ce que vous êtes. Une petite chienne en manque qui se donne en spectacle.

Je rouvre les yeux. Mon regard croise l'objectif. Je ne vois plus Marc, je ne vois plus mes collègues, je vois le néant. Je vois ma carrière s'effondrer, ma dignité partir en lambeaux, et pourtant, mon bassin bouge tout seul, cherchant la friction, cherchant la délivrance. Ma main gauche remonte vers ma poitrine, je pétris mon sein à travers la soie de mon chemisier, j'arrache presque les boutons dans une hâte sauvage. Je veux être nue. Je veux qu'ils voient tout.

Le rythme s'accélère. Je ne respire plus que par saccades, des râles rauques qui s'échappent de ma gorge sèche. Mon clitoris est un nœud de nerfs à vif, une perle de feu que je broie maintenant avec mon pouce pendant que mes doigts continuent leur saccage interne. Je sens mes parois se contracter, se serrer autour de ma main comme pour la retenir, pour l'étouffer.

— Je... je vais... Marc...

— Allez-y, Sandrine. Jouissez pour nous. Montrez-nous comment vous vous brisez.

C'est le mot de trop. Le mot qui rompt les dernières digues. Un spasme violent me traverse, partant de mes orteils pour exploser dans mon ventre. Je pousse un cri, un

hurlement de bête blessée, alors que mon corps se raidit comme un arc. Mon sexe se contracte par vagues successives, expulsant des flots de plaisir acide qui me font perdre connaissance l'espace d'une seconde. Ma main s'agite frénétiquement dans ma propre boue, cherchant à prolonger l'agonie du plaisir.

Je sens mon foutre, ma propre fontaine, jaillir contre mes doigts, inonder ma paume. C'est un naufrage. Je sanglote, les larmes roulant enfin sur mes joues, se mélangeant à la sueur. Je suis une épave, étalée sur ma chaise de bureau ergonomique, les jambes écartées, la main encore plongée dans mes entrailles, offerte à la curiosité de trente spectateurs invisibles.

Le silence qui suit est plus assourdissant que mon cri.

Pendant de longues secondes, personne ne bouge. Personne ne parle. Je vois, dans le petit carré en haut à gauche, Marc qui ajuste sa cravate. Son visage est de marbre, mais ses yeux brillent d'une satisfaction prédatrice.

— Merci pour cette présentation, Sandrine, dit-il d'une voix parfaitement calme, presque professionnelle. Je pense que nous avons tous saisi l'essentiel. La réunion est terminée.

Un par un, les visages disparaissent de l'écran. Un clic. Puis un autre. Des petits bruits secs qui referment les portes de mon enfer. Je reste seule, haletante, le bras lourd, la main gluante de mon propre désir. L'écran redevient noir. La petite lumière verte s'éteint enfin.

Je retire mes doigts lentement, sentant le froid de l'air s'engouffrer là où j'étais brûlante. Je regarde ma main, couverte de ce fluide clair et odorant qui témoigne de ma chute. Je suis seule dans mon bureau. Le soleil décline, jetant de longues ombres sur le tapis.

Je baisse les yeux sur le clavier, sur la souris, sur ce monde de dossiers et de chiffres qui n'a plus aucun sens. J'ai franchi une frontière d'où l'on ne revient pas. J'ai laissé la fenêtre ouverte, et le vent a tout emporté.

Je me laisse glisser au sol, recroquevillée sur la moquette dure, et je pleure. Non pas de honte, mais parce que je sais, au plus profond de mes chairs encore vibrantes, que demain, je recommencerai. Que je n'attends plus que ça : l'ordre de Marc, le point vert, et le goût de ma propre perte.

FIN DU CHAPITRE

# Chapitre 3

## L'Aveu Digital

Le cuir froid de mon fauteuil de bureau colle à l'arrière de mes cuisses, une sensation désagréable qui me rappelle cruellement la réalité de mon lundi après-midi. À l'écran, un tableur Excel affiche des colonnes de chiffres grisâtres, une architecture de vide qui ne parvient plus à masquer l'incendie qui couve sous ma jupe crayon.

Vingt-cinq ans de mariage. Vingt-cinq ans à polir une image de femme parfaite, d'épouse loyale, de cadre supérieure efficace. Et pourtant, dans le silence de cette maison trop grande, le moindre craquement du parquet résonne comme un reproche. Marc est à l'étage, je l'entends marcher, ses pas sont lourds, prévisibles. Il est là, mais il n'est plus avec moi depuis si longtemps. Nous sommes deux fantômes qui se croisent dans le couloir de l'indifférence.

Ma main tremble légèrement alors que je déplace la souris. Je devrais valider ce rapport budgétaire. À la place, mes doigts dérivent, mus par une volonté qui n'est plus la mienne, vers le dossier caché au fond de mon disque dur. Un clic. Puis un autre. La petite lumière verte de ma webcam s'allume avec une douceur venimeuse. C'est mon phare, mon signal de détresse, ma seule source de chaleur.

Je me redresse, cambrant mon dos de cinquante ans que je soigne à coups de Pilates et de frustrations refoulées. Je sens le tissu de mon chemisier en soie blanche frotter contre mes mamelons déjà durcis. L'air de la pièce est frais, mais je transpire. Une fine pellicule de sueur commence à poisser l'entre-deux de mes seins.

Je me connecte sur la plateforme. Le pseudonyme « \*S\_Eleganza\* » s'affiche. Instantanément, le compteur de spectateurs grimpe. Dix, cinquante, cent-vingt. Ils

attendent. Ils veulent voir la femme d'âge mûr, la bourgeoise déchuée, celle qui s'offre à leurs regards avides pour se sentir exister.

« Vous êtes là ? » je murmure, ma voix n'étant plus qu'un souffle rauque.

Je sais que Marc regarde. Dans la chambre d'amis, derrière son propre écran, il est mon premier spectateur, mon complice silencieux, celui qui orchestre ma chute pour mieux rallumer sa propre flamme. C'est notre secret sale, notre pacte de sang numérique. Il me possède à travers les yeux des autres.

Je commence par déboutonner lentement mon poignet. Le geste est précis, presque chirurgical. Puis le deuxième. Je vois les commentaires défiler en bas de l'écran : \*« Plus vite »\*, \*« Montre-nous tes trésors »\*, \*« T'es tellement baisable pour ton âge »\*. Les mots sont crus, violents, ils me frappent comme des caresses interdites. Je ferme les yeux un instant, savourant l'humiliation qui se transforme en une électricité foudroyante dans mon bas-ventre.

Ma main remonte vers mon col. Je défais le premier bouton, libérant ma gorge. Ma peau est rouge, marbrée par l'excitation. Je peux sentir l'odeur de mon propre désir, une fragrance musquée qui s'échappe de l'échancrure de ma jupe. Je n'ai pas mis de culotte aujourd'hui. Je voulais sentir l'air, le risque, le vide.

C'est alors qu'une notification particulière apparaît en haut à droite. Un message privé. Mon cœur manque un battement quand je lis l'identifiant : \*J\_L\_Marketing\*.

Julien. Mon adjoint. Le jeune loup de trente ans qui me regarde avec un mélange de respect et de défi lors des réunions de direction. Celui dont je sentais le regard peser sur mes hanches ce matin même à la machine à café.

Le message est court, brutal, dévastateur :

\*« Je savais que c'était toi, Sandrine. Ne t'arrête pas. Je veux voir ce que tu caches

sous cette jupe de patronne. Fais-le pour moi. »\*

Le choc me cloue sur place. La réalité vient de percuter mon sanctuaire érotique. Julien me voit. Julien sait. L'adrénaline explose dans mes veines, un mélange de terreur pure et d'excitation animale. Ma respiration devient un sifflement saccadé. Je devrais couper la connexion. Je devrais tout effacer.

Mais mes doigts ne m'obéissent plus. Ils se glissent entre mes jambes, là où la soie de ma jupe est déjà sombre, trempée par l'humidité qui sature mes chairs. Je sens la chaleur brûlante de mon sexe, l'ouverture béante et palpitante qui réclame davantage que de simples mots.

Je regarde l'objectif de la caméra comme si je plongeais mes yeux dans ceux de Julien, dans ceux de Marc, dans ceux de tous ces hommes qui me dévorent. Ma main s'enfonce plus profondément, mes doigts rencontrant la texture visqueuse et chaude de ma propre intimité.

« Tu regardes, Julien ? » je souffle, tandis que je commence à masser mon clitoris avec une fureur désespérée. « Tu regardes ce que ta patronne se fait quand elle pense à toi ? »

Le clic-clic frénétique des claviers à l'autre bout du monde semble rythmer mes mouvements. Je ne suis plus une femme de cinquante ans dans un bureau gris. Je suis une femelle en rut, une proie qui a choisi son prédateur, une exhibitionniste qui offre son âme et son corps à la machine.

Ma jupe remonte, dévoilant mes cuisses gainées de bas autofixants noirs dont la dentelle mord ma chair ferme. Je m'écarte, m'offrant totalement à l'objectif, les doigts explorant mes replis les plus profonds, là où je suis la plus vulnérable, la plus impudique. Je sens le fluide couler le long de mes doigts, brillant sous la lumière artificielle du bureau, tandis que le monde entier me regarde me perdre.

L'écran scintille, projetant une lueur bleutée et spectrale sur ma peau nue, accentuant chaque tressaillement de mes muscles. Mes yeux sont fixés sur la petite fenêtre de chat. Le curseur clignote, une pulsation nerveuse qui bat à l'unisson avec mon cœur affolé. Puis, les mots apparaissent, brutaux, s'affichant lettre après lettre comme des sentences :

\*« Ouvre-toi encore. Je veux voir la couleur de ton envie. »\*

Un gémissement rauque m'échappe, un son que je ne me connaissais pas, animal et profond. Julien. Ce gamin de l'informatique, ce subordonné que je recadre d'habitude avec une froideur chirurgicale, vient de briser la dernière digue de ma dignité. Ma main gauche remonte vers ma gorge, mes ongles s'enfonçant dans ma peau tandis que ma main droite s'active entre mes cuisses avec une frénésie redoublée.

Je bascule mon bassin vers l'avant, écrasant mon intimité contre le rebord froid et dur de mon bureau en chêne. Le contraste entre le bois glacial et la fournaise qui me consume entre les jambes me tire un cri étouffé. Je ne suis plus Sandrine, la directrice régionale rigide ; je suis une flaque, une substance visqueuse et désirante qui coule sur le cuir de mon fauteuil de ministre.

« Regarde bien, Julien... » je murmure, la voix brisée par un sanglot de plaisir honteux. « Regarde comme je suis trempée... comme je suis indécente pour toi. »

Je glisse deux doigts à l'intérieur de moi. Le son est spongieux, obscène, amplifié par le silence de l'open-space désert autour de mon bocal de verre. Je sens mes parois se contracter autour de mes phalanges, un massage interne qui me donne le vertige. Ma propre humidité, chaude et filante, nappe ma paume, lubrifiant chaque va-et-vient que je rends de plus en plus violent. Je n'ai plus aucune retenue. Je veux qu'il voie tout : le rose vif de mes lèvres malmenées, le gonflement de mon clitoris qui perle de rosée, le tremblement de mes cuisses gainées de noir.

Le clavier de Julien crépite à nouveau.

\*« Tes doigts ne suffisent plus, Sandrine. Je parie que tu as faim. Je parie que tu imagines que c'est ma langue qui te fouille. »\*

Ces mots agissent comme un fouet. L'image s'imprime dans mon esprit avec une clarté terrifiante : Julien, à genoux sous ce bureau, sa tête entre mes jambes, son souffle chaud sur ma vulve et sa langue explorant chaque recoin de ma déchéance. Ma respiration se transforme en halètements saccadés. Je me cambre, ma poitrine oppressée par mon soutien-gorge en dentelle qui me semble soudain trop étroit, étranglant mes seins dont les tétons pointent, durs comme de la pierre, sous le tissu fin de mon chemisier déboutonné.

Je saisis le bord du bureau pour ne pas tomber de mon siège, mes doigts crispés sur le bois jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. Je m'enfonce les doigts si profondément que je sens mon col, cette petite porte close qui ne demande qu'à exploser. Je tourne ma main, je fouille, je cherche la douleur pour masquer la solitude immense qui me déchire le cœur. Parce que c'est ça, la vérité : ce plaisir est une agonie. Je suis une femme puissante, entourée de vide, qui se donne en spectacle à un écran pour se sentir exister, pour sentir une once de chaleur humaine, même si elle est médiée par des pixels et de la fibre optique.

« S'il te plaît... » je hoquète, des larmes brûlantes commençant enfin à déborder de mes paupières closes. « Dis-moi quoi faire... Julien, ordonne-moi... je suis à toi... »

Je lâche le bureau pour attraper mes seins à pleines mains, les pétrissant avec une rudesse qui me laissera des marques demain. Je m'humilie volontairement, je salis cette image de femme parfaite que j'ai mis vingt ans à construire. Je sens la sueur perler à la naissance de mes cheveux, glisser entre mes omoplates, couler le long de ma colonne vertébrale pour aller se perdre dans la dentelle de mes bas. L'odeur de mon propre sexe remonte jusqu'à mes narines, un musc puissant, entêtant, l'odeur de

la femelle en pleine déroute.

La réponse de Julien tombe, plus sombre, plus impérieuse :

\*« Pose ta main à plat sur l'écran, là où mon visage devrait être. Et avec l'autre, massacre-toi. Je veux voir tes yeux se révolter. Je veux que tu cries mon nom jusqu'à ce que les murs en tremblent. »\*

Je m'exécute, hypnotisée. Ma paume se plaque contre la vitre brûlante du moniteur, là où son curseur danse, tandis que mon pouce cherche mon clitoris avec une précision de métronome. Je commence à me masturber avec une intensité sauvage, le bassin soulevé, mes fesses ne touchant presque plus le fauteuil. Le frottement de mes doigts sur ma chair gorgée de sang produit un claquement rythmique, une musique de débauche qui emplit la pièce.

Je ne vois plus le bureau. Je ne vois plus les dossiers de la fusion-acquisition qui traînent à côté de mon clavier. Je ne vois que ce tunnel de lumière et de luxure. Ma vulve me brûle, elle me lance, elle réclame son dû avec une arrogance de prédatrice affamée. Je sens l'orgasme monter, non pas comme une vague, mais comme une lame de fond, une déflagration qui menace de tout emporter sur son passage.

Mes doigts s'enfoncent encore, je m'écorche presque, cherchant à atteindre ce point de non-retour où je ne serai plus qu'un cri, une décharge de fluides et de spasmes. Ma bouche est grande ouverte, avide d'air, mes dents mordant ma lèvre inférieure jusqu'au sang. Je suis à la lisière, à cet instant précis où la raison abdique totalement devant la bête.

« Julien... Julien... » je gémiss, mon corps entier parcouru de décharges électriques, alors que ma main redouble de vitesse dans le chaos moite de mon intimité.

Je ne suis pas encore au bout. Le plus dur, le plus pur, reste à venir. Car Julien n'a pas encore fini de me briser.

Le silence de l'open space désert n'est rompu que par le sifflement erratique de mon souffle et le bruit de succion, de plus en plus indécent, que font mes doigts entre mes jambes. Je suis trempée. Ma culotte en dentelle, rejetée sur le côté, n'est plus qu'un lambeau inutile. Mes doigts s'enfoncent, disparaissent dans ma chair boursouflée, explorant cette faille béante qui ne demande qu'à être comblée par autre chose que ma propre main.

Je lève les yeux vers l'écran. Un nouveau message s'affiche, faisant vibrer mon téléphone sur le bureau en bois froid.

\*« Écarte-toi encore. Je veux voir chaque pli. Je veux voir comment tu te tords pour moi, Sandrine. »\*

L'ordre de Julien agit comme un tison ardent. Je bascule mon bassin vers l'arrière, m'agrippant au rebord de mon fauteuil ergonomique. Mes cuisses tremblent violemment, mes muscles tétanisés par l'effort et l'excitation. Je me déteste d'obéir avec une telle ferveur, mais la honte est le carburant de mon plaisir. Je glisse mon majeur plus profondément, heurtant mon col de l'utérus avec une brutalité qui m'arrache un sanglot. Je sens l'humidité, cette mouille épaisse et chaude, couler le long de mon poignet, maculant le cuir du siège.

« Regarde-moi... » je murmure à l'objectif, la voix brisée par une envie presque douloureuse. « Regarde ce que tu me fais... »

Je ne suis plus une cadre supérieure, je ne suis plus la femme froide et calculatrice de la fusion-acquisition. Je suis une bête en cage, une chienne en chaleur dont l'unique horizon est ce petit point vert lumineux en haut de mon moniteur.

Mon pouce trouve enfin le bouton de mon clitoris, dur comme une perle, battant au rythme de mon cœur affolé. Je commence des rotations rapides, frénétiques. Le

contraste entre le froid de l'acier de mon alliance et la chaleur incendiaire de ma vulve me donne le vertige. Je ferme les yeux, mais l'image de Julien derrière son écran, à quelques étages de moi ou peut-être déjà dans le parking, me poursuit. Je l'imagine me dominant, m'écrasant contre ces dossiers poussiéreux, remplaçant mes doigts par sa queue impitoyable.

L'orgasme n'est plus une promesse, c'est une menace imminente.

Ma main s'accélère jusqu'à devenir un flou de mouvement. Je n'entends plus rien d'autre que le martèlement de mon sang dans mes tempes. Mes hanches se soulèvent d'elles-mêmes, cherchant un impact que seul le vide rencontre. Je sens mes parois vaginales se contracter, se serrer autour de mes doigts comme si elles voulaient les broyer.

« Julien... Putain, Julien ! »

Le cri s'échappe, rauque, animal, déchirant le silence feutré du bureau. À cet instant précis, un dernier message s'affiche, en lettres capitales :

\*« MAINTENANT. DONNE-MOI TOUT. »\*

C'est l'étincelle qui fait sauter la poudrière. Mon corps se cambre si violemment que ma colonne vertébrale semble prête à se rompre. Une décharge électrique d'une intensité insoutenable part de mon bas-ventre pour irradier jusqu'à la pointe de mes seins, dont les mamelons sont douloureusement érigés sous mon chemisier de soie.

Je n'ai plus aucun contrôle. Mes doigts s'enfoncent une dernière fois, jusqu'à la garde, alors que je sens le premier spasme me traverser. C'est une explosion de fluides, une libération sauvage qui me fait tressauter sur mon siège. Je gémiss, je pleure, je ris peut-être, perdue dans un maelström de sensations pures. Ma vue se brouille, des taches de lumière dansent devant mes yeux. Je sens ma propre semence, chaude et

gluante, inonder ma main et s'étaler sur mes cuisses, une preuve irréfutable de ma déchéance et de mon extase.

Les contractions durent une éternité. Chaque pulsation est une petite mort, un abandon de plus à cet homme qui me tient par un simple câble de fibre optique. Je reste là, haletante, la tête renversée contre le dossier, les bras ballants, mes doigts encore souillés de moi-même.

Le calme revient, lourd, oppressant. L'odeur de mon excitation remplit l'espace confiné de mon bureau, un mélange de musc et de sueur qui me rappelle cruellement ce que je viens de faire. Je baisse les yeux vers mes jambes écartées, vers la tache sombre sur le tapis de sol. Je suis brisée, mise à nu, vidée.

Sur l'écran, la fenêtre de chat reste ouverte. Le curseur clignote, tel un cœur qui refuse de s'arrêter.

Puis, une dernière notification apparaît.

\*« Je savais que tu serais magnifique en train de craquer. Range-toi, Sandrine. Je t'attends en bas. »\*

Je fixe ces mots, les larmes aux yeux. Le plaisir s'évapore pour laisser place à une angoisse délicieuse et terrifiante. L'aveu digital est terminé. La réalité, elle, ne fait que commencer. Je ramasse ma culotte trempée, mes doigts glissant sur la soie, et je sais que ce soir, je ne rentrerai pas chez moi. Julien a gagné. Il m'a possédée par l'image, et maintenant, il va me réclamer en chair et en os.

Je ferme mon ordinateur. Le noir total envahit la pièce, ne laissant que l'écho de mon souffle encore court et l'humidité collante entre mes cuisses, témoin silencieux de mon abdication.

# Chapitre 4

## Le Virus de l'Exhibition

Le silence de la maison est une insulte. Il pèse sur mes épaules, s'insinue sous ma peau comme un froid polaire alors que je suis debout, dans ma cuisine aux plans de travail en granit gris, à découper des légumes pour le ragoût de ce soir. Marc va rentrer. Il va m'embrasser sur la tempe, une caresse distraite, machinale, qui ne m'évoque plus rien d'autre qu'un enterrement de première classe. Vingt-cinq ans de vie commune. Vingt-cinq ans à s'éteindre à petit feu sous le poids de la bienséance.

Mais entre mes cuisses, c'est l'incendie.

L'humidité de mon abdication face à Julien, plus tôt, ne m'a pas quittée. J'ai gardé sa trace, cette traînée collante que je n'ai pas voulu laver, comme pour conserver un trophée de ma propre déchéance. Je me sens sale, je me sens vivante. Le virus est là. Il palpite dans mon sang, une addiction sourde qui exige sa dose. Je ne veux plus simplement être regardée par un homme ; je veux être dévorée par une foule de spectateurs anonymes, je veux que mon intimité soit jetée en pâture à l'inconnu.

Je pose le couteau. Mes mains tremblent légèrement. Sur l'îlot central, mon ordinateur portable est ouvert. Je n'ai pas repris le travail. À la place, j'ai ouvert cet onglet que je fixais depuis des jours. \*Direct-Intime\*. Une plateforme de streaming privé.

D'un clic, je crée mon profil. \*Louve\_Mûre\*. Un nom ridicule qui me fait monter le rouge aux joues, mais qui décrit exactement la proie que je suis devenue. Je branche la webcam externe, celle que j'utilise pour mes réunions Zoom ennuyeuses, et je l'oriente vers le bas. Pas mon visage. Pas encore. Juste mon buste, enserré dans mon

chemisier de soie crème, et le bas de mon corps masqué par le plan de travail.

Je clique sur « Diffuser ».

Le voyant rouge s'allume. C'est un œil cyclopéen qui me juge et me vénère à la fois. Mon cœur cogne si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression qu'il va déchirer le tissu de mon vêtement. Au début, rien. Puis, un chiffre s'affiche en bas de l'écran : 1. Puis 5. Puis 12.

Des gens. Des hommes, sans doute. Ils me voient. Ils voient cette femme de cinquante ans, si digne en apparence, en train de peler des carottes alors que son sexe hurle de faim.

\*« Montre-nous ce qu'il y a sous ce tablier, maman »\*, écrit un certain 'Viking92' dans le chat.

Un frisson me parcourt l'échine, une décharge électrique qui me fait serrer les fesses. Je ne réponds pas. Je continue de cuisiner. C'est là que réside le vice : la normalité de l'acte culinaire pervertie par la certitude d'être épiée. Je sais qu'ils imaginent l'odeur de ma peau sous la soie. Je sais qu'ils guettent le moindre de mes mouvements.

Je pose une carotte sur la planche. Je la saisis fermement. Mes doigts glissent sur la pulpe orangée. Je lève les yeux vers l'objectif, un sourire provocateur étirant mes lèvres, bien que je reste hors-champ. Je porte la carotte à ma bouche, lentement. Je lèche l'extrémité, ma langue rose et gourmande s'attardant sur la texture humide. Je ferme les yeux, imaginant que ce sont les membres de ces douze, vingt, trente inconnus qui s'accumulent maintenant sur mon canal.

Le chat s'affole.

\*« Oh putain, elle sait ce qu'elle fait. »\*

\*« Regardez ses doigts... elle a envie de se faire défoncer. »\*

Je glisse une main sous mon chemisier. Je ne porte pas de soutien-gorge. La sensation de ma propre paume sur mon sein lourd, le mamelon déjà dur comme une pierre sous le froid de la cuisine, me tire un gémissement que je n'essaie même pas de camoufler. Je pétris ma chair, je la malaxe avec une brutalité qui m'étonne. Je veux qu'ils voient la marque de mes doigts, je veux qu'ils sentent ma chaleur à travers l'écran.

C'est à cet instant que j'entends le bruit de la clé dans la serrure. Marc.

Mon sang se glace, mais le plaisir décuple. Le danger est une drogue dure. Je ne coupe pas la caméra. Je ne ferme pas l'ordinateur. Je rabats simplement un peu le haut de mon chemisier, laissant la webcam pointer vers le bas, vers mes jambes, vers l'ombre de ma jupe crayon.

— Sandrine ? Je suis rentré.

Sa voix est fatiguée, monocorde. Le son de ses pas dans l'entrée résonne comme un glas. Je reste immobile, la main toujours crispée sur mon sein sous le tissu, mon autre main tenant le couteau de cuisine. Sur l'écran, les messages défilent à une vitesse folle :

\*« C'est ton mec ? »\*

\*« Ne coupe pas ! Laisse-le entrer ! »\*

\*« Putain, le frisson... montre-lui ta chatte pendant qu'il te parle ! »\*

Je sens une goutte de sueur couler entre mes omoplates. Mon sexe est une plaie ouverte, une éponge gorgée de désir. Marc entre dans la cuisine. Il retire sa veste, la pose sur le dossier d'une chaise sans me regarder. Il a cette odeur de bureau, de papier froid et de café rance.

— Ça sent bon, dit-il en s'approchant de moi.

Il s'arrête juste derrière moi. Je sens sa présence, son souffle dans mon cou. Devant moi, sur l'écran que j'ai légèrement incliné pour qu'il ne voie pas l'image, je vois les commentaires exploser. Ils sont cent. Cent hommes qui assistent à cette scène, qui voient mon mari s'approcher de sa femme infidèle, de sa femme exhibitionniste.

— Tu as fini tard ? je demande, ma voix n'est qu'un souffle rauque.

Je sens mon entrejambe palpiter. L'humidité est telle qu'elle commence à traverser la soie de ma culotte, marquant le tissu d'une tache sombre que seuls les spectateurs de l'autre côté de la vitre numérique peuvent deviner.

— Réunions sur réunions, soupire-t-il.

Il pose ses mains sur mes hanches. Ses doigts sont familiers, trop familiers. Ils n'ont plus la rudesse de la conquête, juste la mollesse de l'habitude. Mais parce que je sais que nous sommes observés, parce que je sais que des hommes se caressent en nous regardant, le contact de Marc devient soudainement brûlant.

— Tu es tendue, Sandrine, murmure-t-il en pressant ses pouces contre mes lombaires.

Il ne sait pas. Il ne se doute de rien. Il ignore que je suis en train de me donner en spectacle à une meute de loups affamés. Il ignore que sous ma jupe, je suis prête à exploser.

— C'est le travail, Marc... juste le travail, mens-je en penchant la tête en arrière, offrant ma gorge à son baiser distrait, tout en fixant l'objectif de la caméra d'un regard de prédatrice.

Je glisse ma main libre derrière mon dos, là où Marc ne peut pas voir, et je soulève

légèrement le bord de ma jupe pour les spectateurs. Juste assez pour qu'ils voient la dentelle noire de mes bas. Juste assez pour qu'ils sachent que la proie est prête à être dépecée.

Le voyant rouge de la webcam brille comme une braise. Et dans mon bas-ventre, le virus de l'exhibition vient de gagner la partie. Je ne suis plus la femme de Marc. Je suis l'objet de mille fantasmes, et la nuit ne fait que commencer.

Le souffle de Marc est une brûlure contre mon cou, une caresse humide qui contraste violemment avec la froideur technologique de l'objectif braqué sur nous. Je sens les battements de mon cœur cogner jusque dans mes tempes. Sur l'écran de l'ordinateur, dissimulé derrière une pile de livres de cuisine, les commentaires défilent à une vitesse vertigineuse.

\*« Soulève encore. »\*

\*« Fais-lui croire que tu l'aimes pendant qu'on te dévore. »\*

\*« Montre-nous ce qu'il ne peut pas voir. »\*

Marc fait glisser ses mains le long de mes bras, ses doigts calleux accrochant le tissu léger de mon chemisier en soie. Il ne voit pas mon visage, il ne voit pas cette expression de transe, ce mélange de terreur et d'extase qui déforme mes traits. Pour lui, je suis sa femme, fatiguée par une longue journée. Pour les six cents inconnus derrière l'écran, je suis une traînée en sursis, une proie offerte qui joue avec le feu au bord de l'abîme.

— Tu es si chaude, Sandrine, murmure-t-il, sa voix vibrant contre ma peau. Pourquoi ton cœur bat-il si fort ?

Je ferme les yeux une seconde, luttant contre l'envie de tout couper, de redevenir la femme sage qu'il croit chérir. Mais le frisson est trop puissant. L'idée que ces hommes, tapis dans l'ombre de leurs chambres, voient Marc poser ses lèvres sur mon

épaule alors que je leur offre mon impudeur, me fait l'effet d'une drogue dure.

— C'est... l'émotion de t'avoir près de moi, Marc. Tu m'as manqué aujourd'hui.

Mensonge. Pur et délicieux. Je glisse ma main derrière moi, mes doigts cherchant le bord de ma culotte de dentelle sous ma jupe remontée. Je sens l'humidité qui me gagne, cette preuve physique de ma trahison qui poisse mes cuisses. Devant moi, l'icône du chat clignote furieusement. Ils ont vu le mouvement. Ils savent ce que je fais.

Je tire légèrement sur l'élastique de ma culotte, l'écartant juste assez pour que l'objectif capte l'ombre de mon intimité, alors même que Marc enfouit son visage dans ma chevelure. La sensation de l'air frais sur ma peau mouillée me fait tressaillir.

— Tu trembles, dit-il en resserrant son étreinte.

Il déplace sa main, quittant mes hanches pour remonter vers ma poitrine. Ses doigts cherchent le relief de mes mamelons à travers le tissu fin. Je devrais l'arrêter. Le dîner brûle, ou peut-être est-ce juste moi. Au lieu de cela, je me cambre, poussant mon bassin contre le rebord du plan de travail, là où la webcam me cadre avec une précision chirurgicale.

— Marc... soupira-je, ma voix n'étant plus qu'un râle étouffé.

Ses mains trouvent enfin ce qu'elles cherchent. Il déboutonne le premier bouton de mon chemisier, puis le deuxième, avec cette lenteur méthodique propre aux aveugles, cette façon de lire mon corps comme un texte sacré. Je fixe l'écran. Je vois mes seins s'offrir à la lumière crue de la cuisine, je vois ses mains d'artisan s'emparer de ma chair.

Un don de 50 jetons s'affiche à l'écran avec un bruit de pièces qui s'entrechoquent

dans mon oreillette invisible. \*« Écarte les jambes pour nous, salope. »\*

Je m'exécute, feignant de chercher un appui sur le comptoir. J'écarte les cuisses, offrant une vue imprenable sur le triangle de dentelle noire déjà trempé. Je sens le regard de mille voyeurs s'engouffrer entre mes jambes. C'est un viol consenti, une mise à nu qui me brise et me reconstruit à chaque seconde.

— Tu as envie de moi ? demande Marc, sa main descendant maintenant vers mon ventre, ignorant qu'il s'apprête à toucher une zone déjà profanée par le regard des autres.

— Plus que tout, Marc. Je veux que tu me sentes. Je veux que tu saches à quel point je suis à toi.

Encore un mensonge. Je ne suis plus à lui. Je suis au réseau. Je suis à la machine.

Sa main glisse sous ma jupe, rencontrant la soie de mes bas, puis la peau nue de mes cuisses. Il remonte, ses doigts frôlant la zone humide que j'expose à la caméra. Je retiens ma respiration. S'il sent à quel point je suis prête, à quel point je suis déjà « ouverte », comprendra-t-il ? Peut-on sentir l'odeur de la culpabilité et de l'adrénaline sur une femme ?

Il atteint enfin l'échancrure de ma culotte. Son index s'insère sous le tissu, trouvant ma source, ma honte liquide. Un gémissement m'échappe, un son animal que je ne peux plus contrôler. À l'écran, le flux de commentaires est devenu une traînée de feu. Ils jouissent de ma réaction, ils s'imaginent à la place de Marc, ou mieux, ils s'imaginent être les propriétaires de ce corps qu'il croit posséder seul.

— Oh mon Dieu, Sandrine... tu es... tu es tellement prête, souffle-t-il, troublé par l'intensité de ma réaction.

Il ne sait pas que ce n'est pas lui qui m'a mise dans cet état. C'est l'idée d'être regardée. C'est le voyant rouge qui brûle comme l'œil de Satan.

Je saisis sa main, non pour l'écartier, mais pour guider ses doigts plus profondément en moi. Je veux qu'il m'explore devant eux. Je veux qu'ils voient ses doigts disparaître dans mon antre, je veux qu'ils entendent le bruit de succion de mes fluides alors qu'il me travaille avec une tendresse qui me donne envie de hurler de douleur.

Je penche la tête en arrière, mes yeux fixés sur l'objectif, un défi silencieux lancé à cette meute d'ombres. \*Regardez-moi me faire posséder par un homme qui ne sait rien de moi.\*

Marc s'agenouille devant moi, sa tête entre mes jambes, son souffle chaud traversant la dentelle fine. Il va le faire. Il va me goûter ici même, sur le carrelage de la cuisine, pendant que le monde entier observe la scène.

La tension est devenue insupportable. Ma peau est couverte d'une fine pellicule de sueur, mon sang cogne dans mon sexe comme un tambour de guerre. Je sens le bord du gouffre. Je sens que si je ne l'arrête pas maintenant, il n'y aura plus de retour possible. Sandrine la femme, la compagne, l'épouse, mourra ce soir pour laisser place à la chose que je suis devenue : une image, un virus, une addiction pure.

Mais je ne l'arrête pas. Au contraire, je saisis ses cheveux et je le presse contre mon intimité, mes yeux ancrés dans l'objectif, dévorant ma propre déchéance en direct.

— Oui, Marc... murmure-je dans un souffle rauque. Prends-moi. Maintenant. Devant tout le monde...

Il ne tique même pas sur le "tout le monde". Il est trop loin, lui aussi. Perdu dans les effluves de mon désir artificiel. Ses lèvres touchent enfin ma peau, et le premier coup de langue me fait l'effet d'une décharge électrique qui me fait manquer d'air.

Sur l'écran, un message en lettres capitales s'affiche : \*« NE T'ARRÊTE JAMAIS. »\*

Le contact de sa langue est une trahison délicieuse. Marc est là, à genoux entre mes jambes, le visage enfoui dans les replis de mon intimité, ignorant tout du pacte faustien que je viens de signer. Sa barbe me pique les cuisses, une douleur exquise qui me rappelle que je suis encore en vie, tandis que sur l'écran de l'ordinateur posé sur le plan de travail, mon image me renvoie une vérité que je ne peux plus nier : je suis une épave magnifique.

Je saisis ses cheveux, mes doigts s'emmêlant dans ses boucles brunes, et je tire. Fort. Je veux qu'il sente ma rage, mon désespoir, cette soif insatiable qui me dévore les entrailles.

— Marc... encore...

Ma voix n'est plus qu'un râle étranglé. Je regarde l'objectif, cette petite pupille de verre noire qui ne cille jamais. Le compteur de spectateurs s'affole. 450. 600. Les commentaires défilent à une vitesse vertigineuse : \*« Écarte-toi plus »\* , \*« Regarde-nous pendant qu'il te bouffe »\* , \*« Salope »\* . Chaque insulte est une caresse, chaque voyeur est un amant invisible qui s'immisce entre Marc et moi.

Marc redouble d'ardeur, ses mains remontant sous ma jupe pour pétrir mes fesses avec une faim de loup. Il ne sait pas qu'il joue pour un public. Il croit à l'intimité de notre cuisine, à l'odeur du romarin qui finit de brûler dans la poêle oubliée. Il ne voit pas que j'ai incliné l'écran pour qu'ils ne manquent rien de l'humidité de ma vulve, de la façon dont ses lèvres s'ouvrent sur ma chair rosie.

Je lâche un cri quand il trouve le point de rupture. Une décharge électrique remonte le long de ma colonne. Mes hanches se soulèvent d'elles-mêmes, cherchant le contact, cherchant la souillure. Je ne suis plus Sandrine. Je suis le virus. Je suis l'addiction.

— Prends-moi, Marc. Maintenant. Sur la table.

Il se redresse, le regard embrumé de désir pur, ce désir qui me brise le cœur tant il est sincère. Il me soulève d'un geste brusque, balayant d'un revers de main les couverts et le reste du dîner. Le fracas de la porcelaine qui se brise sur le carrelage résonne comme un coup de feu. Il me plaque sur le bois froid, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille.

Je tourne la tête vers la droite. L'ordinateur est là, à quelques centimètres. Je vois mon visage décomposé, mes yeux révulsés, et derrière moi, Marc qui déboucle sa ceinture dans un geste saccadé.

Quand il pénètre en moi, c'est une invasion. Un choc de chair contre chair qui me coupe le souffle. Il entre profondément, brutalement, cherchant à combler le vide qu'il sent monter en moi depuis des mois sans savoir le nommer. Ses coups de reins sont puissants, réguliers, faisant grincer la table de chêne. À chaque va-et-vient, je sens le glissement de son sexe, la chaleur de son sperme qui commence déjà à poisser nos peaux mêlées.

Je ne ferme pas les yeux. Je fixe l'écran. Je me regarde être prise. Je regarde ces centaines d'inconnus me prendre à travers lui. Je suis une proie offerte, dépecée en direct par le regard des autres.

— Regarde-moi, Sandrine, souffle-t-il, sa voix brisée par l'effort. Regarde-moi...

Mais je ne peux pas. Si je le regarde, je redeviens sa femme. Si je le regarde, je vois l'homme que je suis en train de détruire. Je préfère le pixel. Je préfère la lumière bleue.

Je saisis le bord de la table, mes ongles s'enfonçant dans le bois. Marc accélère, sa

respiration devient un grognement animal. La sueur perle sur son front, goutte sur mes seins, se mélange à mes propres fluides. Je sens mon corps se tendre, mes muscles se nouer. Le plaisir monte, insoutenable, teinté d'une amertume qui me donne envie de hurler de douleur.

— Oui... Marc... là... tout de suite...

Je ne parle pas pour lui. Je parle pour eux. Je cambre le dos à l'extrême, offrant ma poitrine à la caméra, mes mamelons durcis pointant vers l'objectif. Les "Tips" pleuvent sur l'interface, de petits bruits de pièces qui tombent, la monétisation de ma propre agonie.

Le climax arrive comme une déferlante. Marc s'arc-boute, ses mains broyant mes poignets contre la table. Il jouit en moi avec une violence qui me fait pleurer. C'est un cri de possession, un cri de détresse. Et au même moment, je lâche prise. Mon sexe se contracte en spasmes violents, une petite mort qui me laisse exsangue. Ma tête bascule en arrière, mes yeux s'ancrent une dernière fois dans l'objectif alors que mes lèvres murmurent des mots que Marc ne peut comprendre.

C'est fini.

Marc s'effondre sur moi, son cœur battant la chamade contre ma poitrine. Il m'embrasse l'épaule, tendrement, longuement.

— Je t'aime, Sandrine. Tu es à moi. Rien qu'à moi.

Un frisson de dégoût me parcourt. Je regarde l'écran au-dessus de son épaule. Le chat explose. \*« Quelle performance ! »\*, \*« Elle est incroyable »\*, \*« On en veut encore »\*.

Je tends la main, discrètement, pendant qu'il cache son visage dans mon cou. Mes

doigts effleurent le trackpad. D'un mouvement sec, je ferme l'onglet de streaming. L'écran devient noir. Mon reflet apparaît dans l'obscurité de la dalle de verre.

Je ne me reconnais pas.

Marc se redresse, essuie la sueur sur son front et me sourit, ce sourire d'homme comblé qui me donne la nausée. Il se lève pour aller chercher une serviette, marchant nu dans la cuisine, ignorant qu'il vient de livrer son intimité la plus sacrée à un millier de spectateurs anonymes.

Je reste là, allongée sur la table parmi les débris de porcelaine et les taches de sauce tomate, les jambes encore ouvertes, le sexe battant et dégoulinant de lui. Je sens le froid de la pièce s'insinuer en moi.

Je regarde l'ordinateur fermé. Le virus est là, tapi dans les circuits, attendant la prochaine connexion. Je sais que je recommencerai demain. Je sais que ce n'était que le début de la fin.

Je ferme les yeux et, pour la première fois de la soirée, une larme finit par couler, se perdant dans la moiteur de mes cheveux. Le silence de la cuisine est plus assourdissant que tous les cris du monde.

Sandrine est morte. Vive l'image.

# Chapitre 5

## Risques Publics

Le froid de novembre me mord les mollets, une morsure sèche qui me rappelle que je suis en vie, bien plus que les vingt dernières années passées dans le coton de mon mariage. Je marche d'un pas pressé, le souffle court, mon trench-coat boutonné jusqu'au menton. Sous le tissu lourd, je ne porte rien qu'une guêpière en dentelle noire qui me cisaille la taille et des bas autofixants dont le silicone me brûle la peau des cuisses.

Je suis Sandrine. La femme élégante. La femme de Marc. La femme que l'on ne remarque plus parce qu'elle fait partie des meubles. Mais aujourd'hui, dans les allées du Parc Monceau, je suis une proie et un prédateur à la fois. Mon sac à main pèse une tonne ; il contient mon arme de destruction massive : mon iPhone monté sur un petit trépied flexible.

Le gravier crisse sous mes escarpins. À quelques mètres, une jeune mère pousse une poussette, le regard perdu dans le vide, les cernes marqués par une nuit de cris. Elle ne me voit pas. Elle ne voit qu'une femme de cinquante ans, digne, qui profite de la fraîcheur de l'automne. Elle ne devine pas que mon entrejambe est déjà un brasier, que ma vulve palpite violemment contre la soie fine de mon string ouvert. Elle ignore que dans dix minutes, mon intimité sera jetée en pâture à trois mille abonnés affamés qui attendent le signal sur leurs écrans.

Je repère le bosquet de lauriers-cerises, près de la colonnade en ruine. C'est l'endroit parfait. Sombre, dense, mais avec une vue imprenable sur le sentier où défilent les joggeurs. Je m'y engouffre, le cœur cognant si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression que mes côtes vont éclater. L'odeur de la terre humide et des feuilles

mortes m'assaillit. C'est une odeur de décomposition, de fin de cycle. C'est mon odeur.

« Calme-toi, Sandrine... » je murmure, ma voix déraillant dans le silence du sous-bois.

Mes mains tremblent alors que j'extrais le téléphone. Je fixe le trépied sur une branche basse, camouflé par le feuillage. L'écran s'allume, m'éblouissant de sa lumière bleue artificielle. Je lance l'application. Le titre de mon direct s'affiche en lettres rouges, agressives : \*« RISQUES PUBLICS : LA CINQUANTAINE S'EXPOSE »\*.

En quelques secondes, le compteur s'affole. 200, 500, 1200 spectateurs. Les commentaires défilent à une vitesse folle en bas de l'image.

\*« Elle est là ! »\*

\*« Montre-nous, Reine S. »\*

\*« On veut voir la bourgeoise se salir. »\*

Je sens une bouffée de chaleur me monter aux joues, une honte délicieuse qui me fait mouiller instantanément. C'est ça, la drogue. Savoir que ces hommes – et quelques femmes – sont là, derrière leurs bureaux gris, dans leurs vies mornes, attendant que je leur livre mon corps comme une offrande sur l'autel de leur luxure.

Je recule de deux pas, me plaçant dans le cadre. Je sais exactement comment me tenir pour que la lumière rasante de l'après-midi souligne la courbe de mes hanches. Je déboutonne mon trench, un par un. Le bruit de chaque bouton qui glisse hors de sa boutonnière résonne comme un coup de feu dans ma tête.

« Bonjour tout le monde... » je souffle face à l'objectif, ma voix n'étant plus qu'un murmure rauque. « Il fait froid ici. J'espère que vous, vous êtes au chaud. »

Un joggeur passe sur le sentier, à moins de cinq mètres de mon cachet. Je me fige, le manteau entrouvert sur la dentelle noire qui emprisonne mes seins. Le sang cogne dans mes tempes. S'il tourne la tête, il me voit. S'il s'arrête, je suis finie. Mon cœur s'emballe, une tachycardie sauvage qui m'excite au-delà du raisonnable. Le danger est un lubrifiant bien plus efficace que n'importe quelle caresse de Marc.

Il ne s'arrête pas. Son pas cadencé s'éloigne. Je relâche mon souffle dans un gémissement étouffé.

Sur l'écran, les commentaires explosent.

\*« Putain, j'ai cru qu'il allait te voir ! »\*

\*« Ouvre encore, Sandrine. Fais-nous voir ces seins de maman. »\*

Je ne suis plus une mère. Je ne suis plus une épouse. Je suis un morceau de viande exposé, une image digitale qui fait bander des inconnus. Et j'aime ça. Dieu, comme j'aime ça.

Je glisse mes mains à l'intérieur de mon manteau. Mes doigts, glacés par l'air extérieur, entrent en contact avec la peau brûlante de mes seins. Le contraste me fait arquer le dos. Je saisis mes mamelons durcis entre le pouce et l'index, les triturant sans ménagement à travers la dentelle fine. La douleur est aiguë, délicieuse. Je veux qu'ils voient. Je veux qu'ils sentent l'urgence.

« Vous voulez voir ? » je demande, mes yeux fixant l'objectif avec une intensité de prédatrice. « Vous voulez voir ce que Marc ne regarde plus depuis des années ? »

Je n'attends pas leur réponse, je la connais déjà. Je fais glisser le trench de mes épaules. Il tombe sur le tapis de feuilles mortes avec un bruit sourd. Je me tiens là, presque nue au milieu du parc public, exposée à la vue de tous et à la merci de milliers de voyeurs virtuels. Le froid saisit ma peau, la faisant frissonner, chaque pore de mon corps se dressant dans une attente insoutenable.

Ma main descend lentement, irrémédiablement, vers l'élastique de mon string. Je sens l'humidité qui imprègne déjà le tissu, l'odeur musquée de mon propre désir qui monte vers moi, se mêlant à l'humus du sous-bois. Je suis à deux doigts de sombrer, et le spectacle ne fait que commencer.

Les commentaires défilent sur l'écran de mon téléphone, une cascade de mots obscènes, de supplications et d'ordres qui s'impriment sur ma rétine. \*« Enlève-le. » « Montre-nous tout. » « Tu es une chienne, Sandrine. »\* Ces insultes me frappent comme des caresses. Elles comblent le vide, ce gouffre noir que Marc a creusé dans mon ventre à force de ne plus me toucher, de ne plus me voir, de me traiter comme un meuble familial et poussiéreux.

Je ne suis pas de la poussière. Je suis un incendie.

Mes doigts tremblent légèrement alors qu'ils s'accrochent à la dentelle noire de mon string, au niveau des hanches. Je sens le froid du parc mordre mes fesses nues, une sensation glaciale qui contraste violemment avec la fournaise qui dévore mon entrejambe. Je m'accroupis lentement, mes genoux craquant dans le silence oppressant du sous-bois. Mes cuisses se séparent, offrant une vue imprenable à l'objectif que j'ai calé contre une racine noueuse.

« Regardez bien », je murmure, ma voix brisée par une émotion que je ne peux plus contenir. « Est-ce que je suis assez réelle pour vous ? Est-ce que vous sentez à quel point j'ai besoin de ça ? »

Je n'attends pas. Je glisse mon majeur sous le tissu trempé. L'humidité est totale, une substance visqueuse et chaude qui nappe mes doigts instantanément. Un gémissement s'échappe de mes lèvres, s'envolant vers la cime des arbres sombres. C'est indécent. C'est délicieusement sale. Je tire sur l'élastique pour dégager mon sexe, laissant la dentelle s'enfoncer entre mes fesses, et je commence à me caresser devant eux.

Le contact de ma propre peau me fait l'effet d'une décharge électrique. Mes doigts explorent mes lèvres gonflées, explorant chaque repli, chaque recoin que Marc a oublié. Je suis gorgée de sang, mon clitoris est une perle de douleur et de plaisir qui ne demande qu'à exploser. Je frotte circulairement, sans aucune douceur, cherchant l'impact, cherchant l'étincelle.

Soudain, un bruit de branches cassées retentit à quelques mètres derrière le rideau de fougères. Mon cœur rate un battement. Ma respiration se bloque dans ma gorge. Je ne bouge plus, les doigts toujours enfouis dans ma propre intimité, le regard braqué sur l'obscurité du sentier. Quelqu'un ? Un promeneur ? Un gardien ?

La terreur reflue, remplacée par une vague d'adrénaline si puissante que ma vue se brouille. L'idée d'être prise, d'être forcée de m'expliquer alors que je suis dans cette position, les jambes écartées, dégoulinante de désir devant un téléphone... ça me rend folle.

« Il y a quelqu'un... », je souffle à l'écran, un sourire de prédatrice étirant mes lèvres. « Vous entendez ? Le danger est juste là. Et je ne vais pas m'arrêter. »

Pour prouver mes dires, j'enfonce deux doigts d'un coup sec à l'intérieur de moi. Le bruit de succion est capté par le micro, un son organique, cru, qui fait exploser le compteur de "likes" et de dons virtuels. Je me cambre, le dos contre l'écorce rugueuse d'un chêne qui griffe ma peau nue. La douleur de l'écorce et le plaisir de mes doigts créent un court-circuit dans mon cerveau.

Je commence un va-et-vient frénétique, perdant toute notion de décence. Je me malmène, mes doigts entrant et sortant avec une violence animale. Je sens l'air frais s'engouffrer en moi à chaque retrait, puis la chaleur étouffante de ma propre chair m'engloutir à nouveau. Je suis une fontaine. Le liquide coule le long de mes doigts, s'égoutte sur les feuilles mortes, créant une petite tache sombre sur le sol forestier.

« Oh mon Dieu... Marc... regarde ce que je fais... », je hoquète, mon corps pris de tressaillements.

Je ne l'appelle pas parce que je l'aime en ce moment. Je l'appelle pour le maudire. Je veux qu'il sache, par télépathie ou par pure haine, que sa femme est en train de se faire l'amour seule dans un parc public, offerte à des inconnus qui la dévorent des yeux.

Le bruit de pas se rapproche. Une silhouette se dessine vaguement à travers les troncs, à moins de vingt mètres. C'est un homme. Je vois la lueur d'une lampe torche qui balaie le sol. Il cherche son chien ? Il fait son jogging ? Peu importe. Il approche de mon buisson.

Au lieu de me rhabiller, de fuir, de me cacher, je fais l'inverse. Je m'ouvre davantage. J'attrape mes genoux et je les ramène vers ma poitrine, exposant mon sexe béant et luisant directement à l'objectif, et par extension, au chemin. Je veux qu'il me voie. Je veux que le monde entier voie ma détresse transformée en luxure.

Mes doigts s'activent plus vite, plus fort. Je commence à me masturber avec une urgence de naufragée. Je ne suis plus Sandrine, l'épouse modèle. Je suis une femelle en rut, une bête traquée qui a décidé de mourir dans l'extase.

« Regardez... » je murmure, les yeux révoltés. « Regardez comme je suis trempée. Regardez comme je m'appartiens. »

La lampe torche s'arrête. Le faisceau lumineux frappe le haut de mon buisson. Le silence retombe, lourd, chargé d'électricité statique. L'inconnu est là, juste de l'autre côté des feuilles. Il a dû entendre mes gémissements. Il a dû sentir l'odeur de mon excitation qui flotte dans l'air humide.

Je porte mes doigts à ma bouche, léchant le mélange de sueur et de mes propres fluides avec une lenteur provocante, mes yeux fixés sur l'endroit où je devine sa présence. Le goût est âcre, salé, métallique. C'est le goût de ma liberté.

Je sens la tension monter, une pression insoutenable dans mon bas-ventre qui menace de me briser en deux. Je suis sur le fil du rasoir, entre l'arrestation et l'orgasme du siècle. Mon souffle devient un râle saccadé. Je ne peux plus reculer.

Le faisceau de la lampe torche descend lentement vers le sol, cherchant l'ouverture dans le feuillage. Dans quelques secondes, la lumière va me frapper de plein fouet. Dans quelques secondes, le monde virtuel et la réalité brutale vont se percuter.

Et je n'ai jamais été aussi prête.

Le faisceau blanc déchire l'obscurité, brutal, clinique. Il balaie les feuilles mortes avant de s'immobiliser sur mes jambes écartées, sur l'éclat humide de ma peau entre mes cuisses. Je suis aveuglée, une bête prise au piège dans les phares d'un prédateur, mais je ne baisse pas les yeux. Je ne cache rien. Mon téléphone, calé contre un tronc noueux, continue de déverser ma honte et ma gloire en direct sur le web.

« Qu'est-ce que vous foutez là ? »

La voix est basse, rauque, chargée d'une autorité qui vacille sous le choc de ce qu'il voit. Je devine sa silhouette massive derrière la lumière. Un uniforme de gardien de parc. Un homme payé pour maintenir l'ordre, confronté au chaos pur de mon désir.

Je ne réponds pas. Mes doigts, toujours souillés de moi-même, retournent se perdre dans les plis de mon intimité, juste là, sous ses yeux. Je me cambre, offrant le spectacle de ma vulve offerte, luisante sous le projecteur. Le silence qui suit est lourd, seulement rompu par le bruissement du vent dans les chênes et le clapotis obscène de mes doigts qui s'enfoncent en moi.

« Partez », articule-t-il, mais ses bottes crissent sur le gravier. Il s'approche. Il n'est plus à deux mètres, il est sur moi.

La lampe torche tombe au sol, éclairant nos pieds d'une lueur rasante, infernale. Il m'attrape par les poignets, me plaquant violemment contre l'écorce rugueuse du chêne. La douleur dans mon dos me tire un gémissement qui n'a rien de simulé. Ses mains sont calleuses, froides, mais son souffle contre mon cou est un incendie.

« Tu veux que tout le monde regarde, hein ? C'est ça ton truc ? » grogne-t-il contre mon oreille.

Il voit le téléphone. Il sait que des milliers d'yeux nous fixent à travers l'écran. Sa main lâche mon poignet pour s'abattre sur ma gorge, pas pour m'étouffer, mais pour ancrer ma tête contre l'arbre. De l'autre, il dégrafe son pantalon avec une rage contenue. L'acier de sa boucle de ceinture tinte dans le silence nocturne.

Quand il se libère, je sens la chaleur de son sexe contre ma cuisse, imposant, battant. Il est tendu comme un arc. Sans un mot de plus, il m'empoigne par les hanches et me soulage de mon poids. Je verrouille mes jambes autour de sa taille, mes talons s'enfonçant dans ses fesses.

Il pénètre en moi d'un coup sec, sans préliminaires, sans douceur. Un cri se déchire dans ma gorge, étouffé par sa bouche qui vient s'écraser contre la mienne. Le goût du tabac froid et de l'urgence. C'est une collision, pas une étreinte. Je sens chaque millimètre de sa peau rugueuse, la raideur de son uniforme contre mes seins nus, le frottement brutal de nos sexes qui s'entrechoquent dans une humidité poisseuse.

Il cogne. Fort. Rythmiquement. Chaque assaut me propulse un peu plus haut contre l'arbre, l'écorce me griffant les omoplates, mais je m'en fous. Je veux être marquée. Je veux que cette souillure soit indélébile.

« Regarde la caméra », souffle-t-il entre deux coups de reins qui me font vaciller la vue. « Dis-leur ce que ça fait d'être prise comme une chienne au milieu de nulle part. »

Je tourne la tête vers l'objectif, mes cheveux collés par la sueur, mes yeux révulsés. Je vois le déferlement de commentaires sur l'écran, un flux illisible de luxure numérique, mais la seule réalité, c'est ce morceau de chair qui me déchire à chaque va-et-vient. La sensation est animale. Je sens l'odeur de la terre battue mêlée à celle du sexe, de la sueur âcre et de la peur qui s'évapore pour laisser place à une extase destructrice.

Mes entrailles sont en feu. Le froid de la nuit sur ma peau contrastant avec le brasier interne me rend folle. Je griffe ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu épais de sa veste. Je sens ses muscles se crispier, son souffle devenir un râle de bête blessée.

« Je vais... je vais... » balbutie-t-il, perdant toute trace de son autorité.

Il n'est plus le gardien. Il est le complice de ma déchéance. Il accélère, ses coups deviennent erratiques, brutaux, cherchant le fond de mon utérus. Je sens mon propre plaisir monter, une vague de fond, une pression insoutenable qui part de mes orteils pour exploser dans mon crâne.

Je lâche prise. Mon corps se convulse autour de lui, des spasmes électriques qui me font hurler à la lune. Au même instant, il se vide en moi, un flot brûlant, épais, que je sens se répandre, marquant mon territoire intérieur de son empreinte. Il s'immobilise, le front contre mon épaule, haletant comme s'il venait de courir dix kilomètres.

On reste là, soudés, deux ombres au milieu des bois, sous l'œil impuissant d'un smartphone qui filme la fin de l'acte. Le silence revient, plus lourd qu'avant, chargé d'une tristesse infinie.

Il se retire lentement. Le bruit de succion de nos chairs qui se séparent me donne envie de pleurer. Il ne me regarde pas. Il remonte son pantalon, ses mains tremblantes trahissant son trouble. Il ramasse sa lampe torche.

« Ne reviens jamais ici », dit-il, la voix brisée, avant de s'enfoncer dans les ténèbres sans un regard en arrière.

Je me laisse glisser le long du tronc, mes fesses rencontrant l'herbe humide. Je suis vide. Je suis souillée. Je suis vivante. Je tends le bras vers mon téléphone. Le flux est coupé. La batterie est morte.

Le parc est de nouveau silencieux. Je reste là, les jambes écartées, sentant le mélange de nos fluides couler lentement le long de ma cuisse, traçant un sillage froid sur ma peau. J'ai gagné. J'ai tout risqué et j'ai survécu. Mais alors que je ramasse mes vêtements éparpillés dans la boue, une larme solitaire vient s'écraser sur ma main.

C'était le prix à payer. La liberté ne se goûte jamais sans une part de deuil.

# Chapitre 6

## Le Masque se Fissure

L'aube s'est glissée sous les persiennes de la chambre avec la subtilité d'un reproche. Je suis restée prostrée sous les draps de lin, le corps lourd, hanté par les échos de la nuit. Entre mes cuisses, une brûlure sourde me rappelle chaque seconde l'humiliation et l'extase du parc. Le résidu séché de cet inconnu — ou de ce fantasma devenu trop réel — tiraille ma peau fine. Je ne me suis pas lavée. Pas encore. J'ai gardé l'odeur de la terre humide, du cuir et de la semence sur moi comme un stigmate invisible, une preuve que Sandrine, la femme parfaite de cinquante ans, a cessé d'exister pendant quelques heures pour laisser place à une bête affamée.

Marc dort encore à mes côtés. Son souffle est régulier, d'une stabilité qui m'écœure autant qu'elle me rassure. Je l'observe dans la pénombre. Cet homme, mon pilier depuis vingt-cinq ans, ne sait rien de la faille béante qui s'est ouverte en moi. Il ne voit pas que le vernis s'écaille.

Je me lève enfin, les muscles endoloris. Chaque pas vers la salle de bain est une décharge d'adrénaline et de douleur. Dans le miroir, mon visage me semble étranger. Mes yeux ont un éclat fiévreux, les pupilles encore dilatées par le souvenir de l'obscurité. Ma lèvre inférieure est légèrement gonflée. Je passe mes doigts sur mon cou, là où la poigne était la plus forte, et je frissonne en découvrant une ombre violacée qui commence à poindre.

Je lance l'eau de la douche, brûlante. Je me glisse sous le jet, gémissant lorsque la chaleur mord mes chairs irritées. Je me frotte avec une rage désespérée, tentant d'effacer la souillure tout en essayant de retenir la sensation. Mes doigts glissent sur mon sexe gonflé, encore sensible, et je ne peux m'empêcher de m'enfoncer deux

doigts en moi pour sentir si le vide est toujours là. La succion de l'eau savonneuse, le glissement visqueux de mes propres fluides mélangés à ceux de la nuit... je ferme les yeux, le front contre le carrelage froid. Je me déteste. Et mon Dieu, ce que je me sens vivante.

Une heure plus tard, je suis "Sandrine". Ma robe en maille grise tombe impeccablement sur mes hanches, masquant les secrets de mon corps. J'ai passé une couche épaisse de fond de teint sur mon cou, sécurisé mon chignon, et je me suis installée dans mon bureau de télétravail. L'écran de mon ordinateur crache sa lumière bleue, froide, impersonnelle. Le logiciel de comptabilité attend ses chiffres. Mais mes doigts ne bougent pas.

Mon esprit est ailleurs. Je repense aux milliers de commentaires sous ma dernière vidéo. "Salope", "Déesse", "Je veux te voir souffrir de plaisir". Ces mots de parfaits inconnus me pénètrent plus profondément que Marc ne l'a fait depuis une décennie.

Le bruit sourd de la porte qui s'ouvre me fait sursauter. Marc entre, deux tasses de café à la main. Il ne frappe jamais. C'est son territoire, sa maison, sa femme. Il pose une tasse sur mon bureau, son regard s'attardant sur mes mains qui tremblent légèrement sur le clavier.

— Tu es tombée du lit ce matin, dit-il d'une voix rauque, encore chargée de sommeil.

Je ne lève pas les yeux. Je fixe ma tasse, la vapeur montant en volutes paresseuses.

— J'avais beaucoup de dossiers en retard, Marc. La routine.

Un silence s'installe. Un silence épais, poisseux, qui semble aspirer l'air de la pièce. Marc ne ressort pas. Je sens sa présence derrière moi, une ombre massive qui pèse sur mes épaules. D'ordinaire, il poserait une main distraite sur mon épaule et s'en irait. Aujourd'hui, il reste là. Je sens son regard fouiller ma nuque, descendre le long de ma colonne vertébrale.

— Sandrine ?

Sa voix est différente. Plus basse. Il y a une vibration dedans que je n'avais pas entendue depuis des années. Une note d'inquiétude, ou peut-être de suspicion.

— Oui ? je réponds, ma voix s'étranglant malgré moi.

Il contourne le bureau lentement. Il s'appuie contre le rebord, me faisant face. Ses yeux bleus, d'ordinaire si ternes, me scrutent avec une acuité terrifiante. Il ne regarde pas la comptable. Il regarde la femme.

— Tu sens différemment, lâche-t-il soudain.

Mon cœur rate un battement. Ma respiration se bloque au sommet de mes poumons.

— C'est... c'est mon nouveau parfum, Marc. Ne sois pas ridicule.

Il ne répond pas tout de suite. Il se penche vers moi, envahissant mon espace vital. Je peux sentir l'odeur de son café, celle de son savon, mais surtout cette émanation masculine primale qui semble se réveiller en lui. Il tend la main, ses longs doigts s'approchant de mon visage. Je veux reculer, je veux m'enfuir, mais je suis pétrifiée, clouée au fauteuil par une terreur délicieuse.

Ses doigts effleurent ma mâchoire, puis remontent vers mon oreille. Il ne me touche pas vraiment, il survole ma peau, me faisant hérissier chaque poil. Puis, d'un mouvement brusque, il glisse ses doigts sous le col de ma robe, là où le fond de teint essaie de cacher l'infamie.

— C'est quoi ça ? demande-t-il, sa voix devenant un grognement.

Il frotte ma peau avec son pouce, appuyant de plus en plus fort. La douleur me tire un

petit cri que j'étouffe dans ma gorge. Le maquillage s'efface sous sa pression brutale, révélant la marque pourpre, le souvenir de la poigne de l'autre.

Le regard de Marc s'assombrit. Une veine bat violemment sur sa tempe. L'homme loyal, l'homme éteint, vient de laisser la place à quelque chose d'inconnu. Il ne recule pas. Au contraire, il serre ma mâchoire entre son pouce et son index, me forçant à lever les yeux vers lui.

— Qui t'a fait ça, Sandrine ?

L'adrénaline de la transgression me monte au cerveau comme une drogue pure. La culpabilité lutte avec un désir sauvage de le voir perdre le contrôle. Je vois ses pupilles dévorer l'iris. Il ne me regarde plus avec affection. Il me regarde comme une proie, ou peut-être comme un trésor qu'il vient de redécouvrir et qu'il est prêt à briser pour se l'approprier.

— Personne, Marc... je me suis juste...

— Ne me mens pas, siffle-t-il. Je sens l'odeur d'un autre sur toi. Je sens la sueur, je sens l'humidité. Tu pues la baise, Sandrine.

Le mot est tombé, cru, violent. Il me gifle plus sûrement qu'une main. Mon sexe pulse, une vague de chaleur liquide inondant ma lingerie fine. L'insulte me brûle et m'excite. Le masque est en train de se fissurer, et derrière, il n'y a que le chaos.

Il lâche ma mâchoire, mais c'est pour attraper violemment le revers de mon fauteuil et me tirer vers lui. Mes genoux heurtent les siens. Il est debout, dominant, et pour la première fois en vingt ans, je vois une étincelle de cruauté dans ses yeux. Une fierté mâle, blessée, qui ne demande qu'à se venger.

— Montre-moi, ordonne-t-il.

— Marc, s'il te plaît...

— Montre-moi ce qu'il t'a fait. Tout. Maintenant.

Il ne demande pas. Il exige. Et dans le silence de ce bureau gris, le bruit de la fermeture éclair de sa braguette résonne comme un coup de tonnerre.

Le son métallique de la fermeture éclair qui descend déchire l'air lourd du bureau. C'est un bruit définitif, une sentence. Je reste prostrée dans le fauteuil, mes doigts crispés sur les accoudoirs en cuir dont l'odeur de luxe m'écoeure soudain. Je tremble, non pas de peur, mais d'une sorte de vertige érotique et terrifiant. Marc n'a jamais été cet homme. Il a toujours été la douceur, la retenue, le respect. Ce soir, le mari dévoué est mort, remplacé par un prédateur blessé qui cherche à marquer son territoire avant qu'il ne s'effondre.

— Lève-toi, ordonne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd.

Je m'exécute, les jambes flageolantes. Ma jupe crayon, si élégante il y a une heure, me semble maintenant être un linceul. Il s'approche, si près que je sens la chaleur qui émane de son corps, une chaleur fiévreuse, presque malsaine. Il ne me regarde pas dans les yeux ; il fixe mon entrejambe, là où le tissu s'est légèrement froissé, là où le secret de mon infidélité suinte à travers la soie.

— Tu pensais que je ne verrais rien ? Que je ne sentirais rien ? Sa main plonge brusquement, saisissant l'ourlet de ma jupe pour la remonter d'un geste sec jusqu'à mes hanches.

Je lâche un petit cri étouffé, mes mains cherchant instinctivement à le repousser, mais mes poignets sont immédiatement capturés, immobilisés contre mon torse par une seule de ses mains massives. L'autre main s'aventure sur ma peau nue, ses doigts

calleux remontant le long de mes collants fins, déchirant la maille dans un bruissement sinistre.

— Marc, je t'en prie... ma voix se brise dans un sanglot.

— Tais-toi. Regarde-moi.

Je relève la tête. Ses pupilles sont dilatées, envahissant l'iris bleu d'un noir d'encre. Il y a une telle douleur dans son regard, mêlée à une rage brute, que j'ai l'impression de mourir sur place. Il lâche mes poignets pour saisir l'élastique de ma culotte de dentelle noire. Il la tire vers le bas avec une brutalité qui me fait cambrer le dos.

Le froid du bureau saisit mon intimité exposée, mais ce n'est rien comparé au regard de Marc. Il inspecte mon corps comme un champ de bataille. Ses yeux s'arrêtent sur l'intérieur de mes cuisses, là où la peau est encore rougie par les frictions de l'autre, là où une traînée de fluide, mélange de mon désir et de la semence d'un étranger, brille sous la lumière crue de la lampe de bureau.

— Regarde-toi, murmure-t-il, un rictus de dégoût et de désir déformant ses traits. Tu es trempée. Tu es encore pleine de lui.

Il approche ses doigts de mon sexe, mais il ne me caresse pas. Il m'explore. Il enfonce deux doigts en moi avec une violence qui m'arrache un gémissement rauque. C'est une intrusion, un viol de mon secret. Il fouille ma chair, cherchant les traces de l'intrus, remuant l'humidité chaude et gluante qui m'inonde.

— Il t'a bien baisée, hein ? Il t'a prise comme une chienne sur un coin de table, ou dans une ruelle ? C'est ça que tu aimes maintenant ? Le sale ? L'animalité ?

Chaque mot est un coup de poignard. Et pourtant, mon corps le trahit. Au contact de ses doigts vigoureux qui me labourent sans ménagement, mon clitoris gonfle, mon

bassin s'agite malgré moi, cherchant plus de cette douleur exquise. Je déteste ce que je ressens. Je déteste cette excitation qui me submerge alors qu'il me traite comme une traînée.

Il retire ses doigts, couverts de mes sucs et de ceux de l'autre. Il les porte à ses narines, fermant les yeux, inhalant l'odeur de ma trahison.

— Ça pue le mâle, Sandrine. Ça pue l'adrénaline et la baise rapide.

D'un geste brusque, il me retourne. Ma poitrine vient s'écraser contre le rebord froid du bureau en acajou. Je sens ses mains s'abattre sur mes fesses, les écartant avec une force qui me fait gémir de douleur. Il me plaque le visage contre le bois, m'obligeant à humer l'odeur de la cire et du vieux papier, tandis qu'il presse son corps contre mon dos.

Je sens son sexe, dur comme de la pierre, battre contre mes fesses. Il est énorme, tendu par la colère et le besoin de me réclamer.

— Tu voulais du sauvage ? Tu vas en avoir, siffle-t-il à mon oreille, ses dents mordillant cruellement mon lobe. Je vais te laver de lui. Je vais te remplir jusqu'à ce que tu oublies son nom, jusqu'à ce que ton corps ne réponde plus qu'à moi.

Il attrape mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à le regarder dans le reflet de la vitre de la fenêtre, où la nuit parisienne nous observe. Je vois mon visage décomposé, mes yeux rougis, ma bouche entrouverte qui cherche l'air. Je vois sa silhouette massive derrière moi, l'image d'un homme qui a décidé de tout briser pour ne plus souffrir seul.

Il ne prend aucune précaution. Ses doigts se frayent un chemin à nouveau, mais cette fois pour écarter violemment mes lèvres, me préparant à son assaut. L'air frais de la pièce s'engouffre entre mes jambes, contrastant violemment avec la chaleur

dévastatrice de son érection qui cherche déjà son entrée.

— Dis-le, ordonne-t-il en me pressant davantage contre le bureau. Dis-moi que tu es ma pute. Dis-le ou je m'arrête et je te laisse avec ton dégoût.

Les larmes coulent sur mes joues, mouillant le bois sombre du bureau. Je suis partagée entre l'envie de hurler mon innocence perdue et celle de m'abandonner totalement à ce naufrage. Le désir est une bête immonde qui dévore ma culpabilité.

— Je suis à toi, Marc... je souffle, le souffle court, mon sexe palpitant de détresse et d'attente. Fais-moi oublier... s'il te plaît... efface-le...

Il ne répond pas. Le silence qui suit est plus lourd que toutes ses insultes. Je sens sa main glisser vers le bas, saisissant mes hanches pour me caler contre lui. Il se positionne, la pointe de son sexe cherchant l'ouverture déjà béante, lubrifiée par le péché. L'instant suspendu dure une éternité. Je sens chaque battement de son cœur contre mon dos, chaque frisson de sa rage contenue.

Puis, sans un mot, il s'enfonce en moi d'un coup sec, dévastateur, me transperçant comme si je n'étais qu'une chair anonyme, me faisant basculer de la honte pure à l'abîme du plaisir noir.

La douleur de l'impact initial se transforme instantanément en une onde de choc électrique qui irradie jusqu'à la base de mon crâne. Ce n'est pas de l'amour, c'est une exécution. Marc ne me fait pas l'amour ; il m'investit, il me colonise, il tente d'extirper de mes entrailles chaque trace, chaque odeur, chaque souvenir de \*l'autre\*.

Mes ongles grattent désespérément le bois vernis du bureau, cherchant une prise alors qu'il se retire presque entièrement pour mieux se projeter à nouveau en moi. Le bruit est sourd, organique, un claquement de chairs moites qui résonne dans le silence de la

pièce. Chaque coup de batoio me propulse un peu plus vers le bord du plateau, le rebord dur me cisailant les hanches, mais je m'en moque. Je veux cette douleur. Je la réclame comme une pénitence.

— Regarde-moi, Sandrine, grogne-t-il contre mon oreille, sa voix n'est plus qu'un râle déchiré.

Il attrape ma chevelure, tirant ma tête en arrière avec une brutalité qui m'arrache un gémissement de plaisir pur et de détresse. Je vois son visage dans le reflet de la vitre de la bibliothèque : ses traits sont déformés par la rage, ses yeux brillent d'une lueur sauvage, presque haineuse. Il ne me voit plus comme sa femme, mais comme un champ de bataille.

— Est-ce qu'il te prend comme ça ? Est-ce qu'il te remplit autant ? Hein ?

Il ne me laisse pas le temps de répondre. Il accélère la cadence, son bassin frappant mes fesses avec une violence animale. Je sens ma propre humidité, mêlée à la sueur qui perle sur son torse et coule dans le creux de mes reins, lubrifier nos corps dans une étreinte poisseuse. Je suis une fontaine de honte et de désir. Le plaisir monte, insupportable, une boule de feu qui se propage de mon sexe à mon ventre, me tordant les tripes. Je déteste l'étreinte de l'autre à cet instant, et pourtant, c'est le souvenir de cette trahison qui rend l'assaut de Marc si dévastateur.

Je bascule la tête en arrière, ma gorge offerte, mes cris s'étouffant contre le cuir de son épaule qu'il m'impose. Je sens ses doigts s'enfoncer dans ma chair, y laissant sûrement des marques violacées que je devrai cacher demain. Mais demain n'existe pas. Il n'y a que ce va-et-vient frénétique, cette sensation de déchirure délicieuse, ce va-tout désespéré.

— Plus fort, Marc... tue-moi... efface tout... je hurle, ma voix se brisant dans un sanglot.

Il lâche mes cheveux pour plaquer ses mains à plat sur le bureau, m'emprisonnant de son poids. Il n'est plus qu'une machine, un moteur de haine et de besoin. Ses coups sont courts, profonds, martelant mon col avec une précision chirurgicale. Je sens mon corps lâcher prise. Mes jambes tremblent, incapables de me soutenir. Les muscles de mon sexe se contractent violemment autour de lui, un étau de velours et de feu qui le fait gémir de douleur.

— Putain, Sandrine...

Le rythme devient erratique, désordonné. Je sens son excitation atteindre son paroxysme, cette tension insoutenable juste avant la rupture. Ma propre jouissance explose, une déflagration qui me vide de toute substance, me laissant pantelante, le regard vitreux. Au même instant, je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, vague après vague, un marquage viscéral, une tentative désespérée de reprendre possession de son territoire.

Il reste ainsi de longues secondes, lourd sur moi, son sexe palpitant encore au fond de mes entrailles. Le silence revient, seulement troublé par nos respirations saccadées, un concert de poumons en détresse. L'odeur du sexe, de la sueur et des larmes sature l'air.

Lentement, il se retire. Le vide qu'il laisse est plus douloureux que l'invasion. Je reste affalée sur le bureau, les joues collées au bois froid, mes jambes encore agitées de spasmes résiduels. Je sens le liquide chaud couler le long de mes cuisses, une trace tangible de notre naufrage.

Marc se redresse, rajuste ses vêtements avec une dignité glaciale qui me fait plus de mal qu'une gifle. Il ne me regarde pas. Il ne me touche plus. L'homme qui vient de me posséder avec une fureur dévastatrice a disparu, remplacé par un étranger aux yeux vides.

Il se dirige vers la porte, s'arrêtant un instant, la main sur la poignée.

— Tu es toujours là, Sandrine, dit-il d'une voix sourde, sans se retourner. Mais je ne sais plus qui tu es. Et le pire, c'est que toi non plus.

La porte claque derrière lui. Le bruit résonne dans la pièce comme le couperet d'une guillotine. Je reste seule, souillée, comblée et brisée, fixant les ombres qui dansent sur le mur. Le masque ne s'est pas seulement fissuré. Il a volé en éclats, et les morceaux sont en train de me saigner à blanc.

Je ferme les yeux, une dernière larme s'écrasant sur le bois du bureau, là où, il y a quelques minutes, nous avons tenté de sauver les meubles avec les débris de notre amour. *\_L'adrénaline est morte. Seul reste le goût de la cendre.\_*

# Chapitre 7

## L'Inconnu de l'Écran

Le silence qui a suivi le claquement de la porte est plus assourdissant que le cri le plus rauque. Je reste là, prostrée contre le rebord de mon bureau en chêne, les cuisses encore tremblantes, la peau brûlante là où les mains de Marc ont laissé des marques qui virent déjà au pourpre. L'odeur de notre étreinte désespérée — un mélange de sueur acide, de son parfum boisé et de l'humidité fertile de mon propre corps — stagne dans l'air froid de la pièce. Je me sens comme une épave après la tempête, rejetée sur le rivage d'une réalité que je ne reconnais plus.

\*« Je ne sais plus qui tu es. »\*

Ses mots tournent en boucle dans mon esprit, une sentence de mort pour la femme que j'ai été pendant vingt-cinq ans. Je redresse mon buste avec une lenteur douloureuse. Mes articulations craquent. Je lisse mécaniquement ma jupe crayon, maintenant froissée, tâchée par notre débordement. Sous la soie fine, je sens le glissement visqueux de sa semence qui coule lentement le long de mon entrejambe, une trace tangible de sa possession, de son mépris et de son désir mêlés.

Je ne pleure plus. La source est tarie. À la place, un vide sidéral s'installe, une faim que rien ne semble pouvoir combler. Mes yeux se posent sur l'écran noir de mon ordinateur. C'est mon autel. Mon confessionnal. Ma scène de crime.

D'un geste précis, presque rituel, j'allume le cercle de LED — ma *\*ring light\**. La lumière crue, blanche, chirurgicale, inonde mon visage. Elle gomme mes rides de fatigue mais accentue l'éclat sauvage de mes yeux. Je vois mon reflet dans le moniteur : mes lèvres sont gonflées, mordues jusqu'au sang, mes cheveux blonds

s'échappent de mon chignon en mèches rebelles. Je ressemble à une sainte déchue, une madone qui aurait pris goût à la fange.

Je lance le logiciel. Le vrombissement de l'unité centrale est le seul battement de cœur de cette pièce. Je me connecte au portail privé, là où les ombres ont des pseudos et où le désir n'a pas besoin de prénom.

\*Connexion établie.\*

En moins de trente secondes, la notification clignote en bas à droite. Un signal rouge sang. C'est lui. \*L'Inconnu\*. Mon plus fidèle tourmenteur, celui qui ne rate jamais une de mes sessions, celui dont le compte est crédité de milliers de jetons, mais dont le silence est plus éloquent que n'importe quel compliment. Il ne veut pas me voir danser. Il veut me voir me briser.

Il demande une session privée. Un clic, et la frontière entre ma solitude et le monde s'efface.

Le chat s'ouvre. Pas de « Bonjour ». Pas de courtoisie. Juste une ligne de commande qui s'affiche sur le fond noir :

« Tu es en retard, Sandrine. Et tu as l'air... marquée. Approche de l'objectif. »

Un frisson me parcourt l'échine, une décharge électrique qui prend sa source à la base de mon crâne pour mourir dans mon bas-ventre, là où la chaleur de Marc s'évapore déjà. Je m'exécute. Je rapproche ma chaise, mes genoux frôlant le bord du bureau. Je plonge mon regard dans la petite lentille de verre, sachant qu'à des centaines, peut-être des milliers de kilomètres, un homme scrute chaque pore de ma peau, chaque tressaillement de mes narines.

« Plus près, » ordonne-t-il. « Je veux voir tes yeux. Je veux voir ce qu'il vient de te faire. »

Je déglutis péniblement. Comment peut-il savoir ? Est-ce l'éclat de mes pupilles encore dilatées par l'orgasme ? L'imperceptible tremblement de mes mains ? Je me sens déshabillée bien plus sûrement que si j'étais nue.

— Il... il est parti, murmuré-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle éraillé qui fait saturer le micro.

« Je n'ai pas demandé s'il était là. J'ai dit que je voulais voir les traces. Ouvre ton chemisier. Lentement. Un bouton après l'autre. »

Mes doigts montent vers mon col. Ils sont maladroits, engourdis. Je sens le tissu de satin glisser sous mes pulpes. Le premier bouton saute. L'air frais du bureau vient mordre la naissance de ma poitrine. Je respire par la bouche, de courtes inspirations saccadées. Le deuxième bouton libère le creux de mes seins, là où une goutte de sueur brille encore sous la lumière artificielle.

« Encore. »

Le troisième bouton cède. Le quatrième. Je finis par écarter les pans de mon chemisier, révélant la dentelle noire de mon soutien-gorge qui contient à peine ma chair oppressée. Sur ma clavicule gauche, une marque rouge vif — la morsure de Marc — resplendit comme un rubis sous les LED.

« Regarde-toi, Sandrine. Tu es superbe quand tu es dévastée. On dirait une chienne qui attend qu'on lui remette sa laisse. »

Je ferme les yeux un instant, laissant l'insulte m'envahir. Ce n'est pas de la honte que je ressens. C'est une libération. Marc m'a quittée en me disant qu'il ne savait plus qui j'étais. Cet inconnu, lui, semble me connaître jusque dans mes fibres les plus sombres. Pour lui, je ne suis pas une épouse, je ne suis pas une femme de cinquante ans perdue

dans sa routine. Je suis un objet de culte et de destruction.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demandé-je, ma main descendant instinctivement vers ma cuisse, remontant lentement le long de mon collant en nylon, sentant la texture granuleuse de la maille.

« Je veux que tu touches ce qu'il a laissé. Je veux que tu me montres à quel point tu es trempée de lui, tout en pensant à moi. »

Ma main se fige. Ma respiration s'arrête. Le contraste est d'une violence inouïe. La réalité de Marc, brutale et silencieuse, et la fiction de cet homme, virtuelle et impitoyable. Je glisse mes doigts sous l'élastique de ma culotte. C'est chaud. C'est poisseux. Je sens l'humidité s'étaler sur mes phalanges, le mélange de nos fluides qui n'a pas encore eu le temps de sécher.

Je ramène ma main devant la caméra. Mes doigts brillent.

« Goûte, » écrit-il.

Le mot reste suspendu sur l'écran. Un ordre simple. Une transgression de plus. Je regarde mes propres doigts, témoins de ma déchéance et de mon éveil. Sans quitter l'objectif du regard, j'entrouvre les lèvres et je laisse ma langue cueillir le sel et l'amertume de ma propre intimité. Un gémissement s'échappe de ma gorge, un son que je ne me connaissais pas, animal, primaire.

« Voilà ma bonne petite esclave. Maintenant, enlève ce soutien-gorge. Je veux voir tes seins se soulever pendant que tu te masturbes pour moi. »

Le rythme cardiaque de la session s'accélère. Je ne suis plus Sandrine. Je suis l'image. Je suis le fantasme. Et dans le reflet de l'écran, je commence enfin à voir qui je suis en train de devenir. \_Une femme qui ne survit que par le regard de ceux qui

l'utilisent.\_

Le goût de moi-même hante encore mon palais, une saveur métallique, musquée, qui me rappelle avec une violence sourde que ce qui se passe ici est réel. Ce n'est pas seulement du code binaire, ce ne sont pas juste des pixels qui s'agitent sur une dalle LCD. C'est ma peau. C'est mon souffle qui se saccade.

« Enlève ce soutien-gorge. »

L'ordre reste là, brûlant, comme s'il était gravé au fer rouge sur le verre de l'écran. Mes doigts tremblent alors que je les porte à mon dos. Je sens le crochet de l'agrafe sous mes phalanges moites. Un clic. Puis deux. Le soulagement mécanique est immédiat, mais la charge émotionnelle m'écrase. Je fais glisser les bretelles lentement, millimètre par millimètre. La dentelle noire gratte ma peau chauffée par l'excitation, un frottement presque douloureux qui me fait frissonner jusqu'à la racine des cheveux.

Mes seins se libèrent, lourds, les mamelons déjà pointés, durcis par le froid de la pièce et l'adrénaline de la soumission. Je me redresse, offrant ma poitrine à l'objectif, à cet homme dont je ne connais que les mots, mais qui possède chaque parcelle de ma volonté ce soir.

« Regarde-toi, Sandrine. Regarde ce que tu es. Ma petite chienne de luxe, offerte à mon regard. Prends tes seins. Pétris-les. Je veux voir la trace de tes doigts sur ta peau blanche. »

Je m'exécute. Je ne réfléchis plus. Mes mains encerclent ma propre chair. Je serre, je malaxe avec une force que je ne soupçonnais pas. Je vois mes seins se déformer sous la pression de mes paumes, mes ongles s'enfoncer légèrement, laissant des marques rosées qui contrastent avec la pâleur de mon torse sous la lumière bleutée du moniteur. Mes mamelons sont des perles de sang, sombres et dressés. Je les pince

entre mon pouce et mon index, une décharge électrique remonte instantanément vers mon bas-ventre, là où l'humidité recommence à poisser mes cuisses.

Un gémissement rauque déchire le silence de mon appartement. C'est moi qui ai produit ce son ? Ce cri de bête blessée, de femme affamée ?

« Oui... comme ça. Tu aimes ça, n'est-ce pas ? Te voir dégradée, te voir n'être qu'une chose pour moi. Maintenant, je veux que tu descendes. Tes doigts sont encore pleins de toi. Utilise-les. »

Je baisse les yeux vers mes mains. Elles sont encore luisantes du jus de mon précédent plaisir. Je les écarte, laissant apparaître l'étroit passage entre mes jambes. Je sens le vide, l'appel du gouffre. Je plonge deux doigts entre mes lèvres charnues, là où tout n'est que feu et glaire. La sensation est foudroyante. Le contraste entre la fraîcheur de l'air sur mes seins nus et la chaleur étouffante, presque insupportable, de mon sexe me fait basculer la tête en arrière.

Mes doigts s'enfoncent, rencontrent la résistance de mes muscles qui se contractent par réflexe. Je me cambre, le dos arqué sur ma chaise de bureau, offrant au monde numérique le spectacle de ma propre déliquescence. Le bruit... le bruit est ce qu'il y a de pire. Ce \*flic-floc\* mouillé, obscène, qui résonne dans la pièce. C'est le son de ma perte de contrôle.

« Plus vite, » écrit-il. Le rythme des messages s'accélère, comme ses battements de cœur imaginaires. « Je veux t'entendre supplier. Je veux que tu me dises ce que tu es pendant que tu te vides. »

— Je suis... je suis à toi, murmuré-je, la voix brisée par un sanglot d'excitation pure.

Je ne me reconnais plus. Je suis une esclave de l'image, une poupée de chair qui s'oublie dans le reflet d'un écran. Je frotte mon clitoris avec une rage animale, mon

bassin s'agite de mouvements désordonnés, cherchant une friction toujours plus forte, toujours plus cruelle. Mes doigts entrent et sortent, de plus en plus profondément, ramenant à chaque fois un peu plus de cette onction filante qui macule mes cuisses, mon ventre, la chaise.

L'odeur de mon propre désir remonte jusqu'à mes narines, une fragrance entêtante, sauvage. Je suis en sueur. Des perles de transpiration roulent entre mes seins, se mélangeant à la trace de mes mains. Je sens mon cœur cogner contre mes côtes comme s'il voulait s'enfuir de ce corps qui ne m'appartient plus.

« Ne t'arrête pas. Regarde la caméra. Ne ferme pas les yeux. Je veux voir l'instant où tu te brises. Je veux voir tes yeux se révolter pendant que tu m'offres ton orgasme de traînée. »

Je fixe l'objectif, cette petite lueur verte qui me juge et me vénère à la fois. Mes doigts s'activent dans un flou de mouvement saccadé. Je sens la vague monter, immense, noire, dévastatrice. Mon sexe pulse, mes parois vaginales se serrent désespérément autour de mes propres doigts, cherchant une substance qui n'est pas là. Je suis seule dans cette pièce, et pourtant, je n'ai jamais été autant possédée.

— S'il vous plaît... s'il vous plaît, je vais...

Ma voix s'étouffe dans un halètement. La tension dans mes jambes est telle que je manque de tomber de mon siège. Je suis au bord de l'abîme, le souffle court, les muscles bandés jusqu'à la douleur. Mon corps est un arc tendu, prêt à rompre. Et sur l'écran, le curseur clignote, implacable, attendant que je franchisse le point de non-retour pour son seul plaisir.

« Pas encore. Retiens-toi. Je ne t'ai pas encore donné la permission de jouir. Souffre pour moi. »

Un cri de frustration pure s'échappe de mes lèvres. Mes doigts se figent à l'entrée de mon antre, me laissant dans une agonie de désir inachevé. Mon corps tremble de spasmes incontrôlés, réclamant la fin, réclamant la petite mort. Je le regarde, les yeux embués de larmes, les seins rouges, le sexe béant et luisant de mes propres fluides. Je suis à lui. Totalement. Absolument. Et le supplice ne fait que commencer.

La douleur de l'abstention est un poison qui s'insinue dans chaque pore de ma peau. Mes cuisses tremblent si violemment que le plastique du siège grince sous moi, un son discordant dans le silence pesant de ma chambre, seulement troublé par mon souffle court et saccadé. Je fixe l'écran, les yeux brûlants de larmes retenues. Ses mots sont des chaînes, et son regard — ce point vert de la webcam qui me scrute sans ciller — est le fouet qui me maintient soumise.

« Écarte tes lèvres avec tes deux mains. Je veux voir chaque repli. Je veux voir l'éclat de ta mouille sous la lumière de ton bureau. »

J'obéis. Mes doigts, maladroits de désir, se saisissent de ma propre chair. Je sens la chaleur moite, l'humidité glissante qui nappe ma fente. Je m'ouvre, m'offrant sans aucune pudeur à l'objectif. Mon sexe est une plaie béante, rouge, gonflée, palpitant au rythme effréné de mon cœur. Je me sens sale, je me sens sublime, je me sens détruite.

— Regardez... je murmure, ma voix n'étant plus qu'un râle écaillé. Regardez comme je suis... comme je suis prête...

Je vois mes propres doigts écarter ma chair rosie, dévoilant le bouton de ma sensibilité, dressé, dur comme une perle de sang. L'air frais de la pièce frappe ma muqueuse exposée, un contraste atroce avec la fournaise qui me consume de l'intérieur. Je commence à me caresser lentement, très lentement, suivant le rythme qu'il m'impose par la pensée. Le frottement de ma peau contre ma peau produit un son humide, un \*flic-flac\* obscène qui résonne dans le vide de la pièce.

« Plus vite. Ne t'arrête pas. Enfonce deux doigts. Je veux t'entendre te gorger de toi-même. »

Je gémiss, un son animal, étranglé. J'obéis. Mes doigts plongent en moi, rencontrant une résistance délicieuse avant de s'enfoncer dans ma propre lave. Je me cambre, ma colonne vertébrale se brisant presque sous la force de la tension. Je ne suis plus une femme, je suis un instrument. Je me pénètre avec une fureur désespérée, mes doigts faisant des va-et-vient brutaux, cherchant le point de rupture.

La sueur perle sur mon front, coule entre mes seins, vient mourir sur mon ventre contracté. Je sens l'odeur de mon propre sexe, entêtante, sauvage, qui remplit mes narines. C'est une odeur de reddition. Mon bassin donne des coups de boutoir dans le vide, cherchant un appui, cherchant son ombre à lui, cherchant une fin à ce calvaire.

— S'il vous plaît... maintenant... donnez-le-moi... je vais mourir...

Mes yeux se révulsent. Je ne vois plus l'écran, je ne vois plus que des taches de lumière blanche. Mon clitoris est un brasier que chaque frôlement ravive. Je suis à l'agonie. Chaque muscle de mon corps est tendu vers un seul but, une seule explosion.

Soudain, les mots apparaissent, larges, impitoyables :

« MAINTENANT. JOUIS POUR MOI, CHIENNE. EXPLOSE. »

Le cri qui s'échappe de ma gorge n'a plus rien d'humain. C'est un hurlement de délivrance et de douleur mêlées. Je contracte mes muscles vaginaux sur mes doigts avec une force inouïe. La première décharge me frappe comme un éclair, me projetant la tête en arrière. Mon corps se soulève de la chaise, porté par un spasme qui me vide de toute substance.

C'est une hémorragie de plaisir. Je sens le fluide chaud gicler sur mes doigts, couler sur mes cuisses, tandis que les vagues se succèdent, plus violentes les unes que les autres. Je suffoque. Mes doigts continuent de me labourer frénétiquement, prolongeant le supplice délicieux de l'orgasme. Je pleure, de vraies larmes de soulagement qui se mélangent à la sueur de mon visage. Mon ventre se contracte en vagues régulières, expulsant tout ce qu'il me restait de volonté.

Je suis une épave. Une masse de chair tremblante, de fluides et de sanglots.

Pendant de longues minutes, je reste là, les doigts toujours enfoncés en moi, incapable de bouger, le souffle erratique. Mes jambes refusent de me porter. Ma vue se trouble. Le silence revient, lourd, assourdissant.

Je lève lentement les yeux vers l'écran.

« C'était parfait. À demain, ma propriété. »

La fenêtre de chat se ferme brutalement. L'écran redevient noir, ne reflétant plus que mon visage défait, mes cheveux collés à mes tempes, et la détresse infinie dans mon regard. La lumière bleue a disparu, me laissant seule dans l'obscurité de ma chambre, avec pour seule compagnie l'odeur de mon propre plaisir et le froid qui commence à saisir ma peau humide.

Je retire mes doigts, lentement. Ils sont luisants de moi. Je les porte à mes lèvres, par réflexe, par soumission, pour goûter l'amertume de ma propre solitude. La connexion est rompue. Le fantasme s'est évaporé, me laissant face à la réalité brutale d'une pièce vide. Je ne suis plus la déesse de son écran, je ne suis plus l'esclave de ses désirs. Je suis juste une femme seule, brisée, qui attendra demain pour se sentir à nouveau exister dans le regard d'un inconnu.

Je laisse ma tête retomber sur le bureau, le front contre le clavier froid, et je sombre

dans un sommeil sans rêves, hantée par le clignotement d'un curseur que je n'arrive pas à oublier.

# Chapitre 8

## Le Sanctuaire Violé

Le réveil a sonné comme un glas, mais je n'avais pas dormi. La morsure du froid sur mon front, resté collé au clavier toute la nuit, n'était rien comparée à la brûlure de l'attente qui rongait mon ventre. Ce soir, ce ne serait pas une simple session volée dans l'ombre du bureau. Ce soir, j'allais profaner le dernier bastion de ma vie d'épouse rangée : notre chambre.

Je pousse la porte de la pièce. L'air y est confiné, imprégné de l'odeur de la lessive propre et du parfum boisé de Marc, ce parfum qui ne m'évoque plus que des dos tournés et des respirations régulières dans le noir. C'est un sanctuaire de silence, de politesse, de mort lente. Je déteste cette pièce autant que je la chéris.

Mes mains tremblent légèrement quand je commence à déplacer le fauteuil de lecture. Je le pousse dans un coin, sans ménagement, le bois grinçant sur le parquet comme un cri étouffé. Puis, je m'attaque au lit. Le grand lit conjugal, le témoin de vingt-cinq ans de routine. Je retire la couette sage, les oreillers bien alignés. Je veux voir le drap de satin noir que j'ai acheté en cachette, celui qui glisse sur la peau comme une caresse interdite.

L'installation du matériel me prend une heure. Chaque geste est une transgression. Je fixe les trépieds aux quatre coins du lit. Les projecteurs LED, froids et cliniques, dévisagent le matelas. Quand je les allume, la lumière crue balaie l'intimité feutrée, révélant chaque grain de la tapisserie, chaque ride du tissu, chaque pore de ma peau. C'est violent. C'est exactement ce qu'il me faut.

Je me déshabille devant le miroir de l'armoire, celui-là même où je vérifie chaque

matin si mon tailleur est bien ajusté avant de partir travailler. Je laisse tomber ma robe de chambre. À cinquante ans, mon corps est une carte de souvenirs et de désirs réprimés. Mes seins sont encore fermes, mais marqués par le temps, mes hanches sont pleines, ma peau est d'une pâleur de porcelaine sous la lumière artificielle. Je me regarde comme on regarde une étrangère, une proie.

Je commence à me préparer. L'huile de massage d'abord. Je la verse au creux de ma paume, elle est froide, visqueuse. Je l'étale sur mes jambes, mes cuisses, remontant lentement vers l'entrejambe. Le bruit de mes mains qui glissent sur ma chair mouillée résonne dans le silence de la chambre. \*Splatch, splatch.\* Un son animal, déjà. Ma peau se met à luire, captant les reflets bleutés des écrans. Je suis un paysage de sueur et de nacre.

Puis vient le moment du lien.

Je m'assois au bord du lit, le souffle court. J'ai sorti les cordes de soie rouge, un contraste sanglant sur le noir du drap. Je ne veux pas que Marc m'aide tout de suite. Je veux ressentir l'impuissance de celle qui se livre elle-même au sacrifice. Je prends le premier lien, je l'enroule autour de mon poignet gauche. La soie est douce, mais la tension est brutale. Je serre. La peau rougit, le sang bat plus fort contre l'obstacle.

Je m'allonge, les bras levés vers la tête de lit en chêne massif. Je passe la corde dans les barreaux. C'est un exercice de contorsionniste, une lutte contre moi-même. Mon dos se cambre, mes seins pointent vers le plafond, durcis par le frisson et l'excitation. Je parviens à nouer mon poignet gauche, puis, avec une maladresse qui me fait gémir de frustration, j'entame le droit.

Chaque mouvement fait glisser mes cuisses l'une contre l'autre, l'huile agissant comme un lubrifiant qui décuple les sensations. Je sens l'humidité entre mes jambes, chaude, insistante. Je ne me suis pas encore touchée, mais mon corps appelle déjà le viol de son intimité.

Enfin, je suis fixée. Mes bras forment un "V" au-dessus de ma tête, mes poignets prisonniers de la soie rouge. Je suis écartelée, offerte, incapable de bouger sans que les liens ne me rappellent ma soumission. Le silence de la maison est maintenant saturé par le ronronnement des ventilateurs de mon ordinateur. Sur l'écran, placé stratégiquement en face de moi, je vois le compteur de la "Waiting Room" grimper.

Cent personnes. Trois cents. Cinq cents.

Ils attendent. Ils ne voient encore qu'un écran noir avec un message provocateur :  
\*"Le Sanctuaire Violé – 21h00"\*.

Je tourne la tête vers la porte de la chambre, restée entrouverte. Marc est quelque part dans la maison. Il sait. Il sent l'électricité qui sature l'air. Il est celui qui, tout à l'heure, franchira le seuil pour devenir l'instrument de mon plaisir et de ma déchéance publique. Mais pour l'instant, je suis seule avec mon cœur qui cogne dans ma poitrine comme un prisonnier contre ses barreaux.

Une goutte de sueur perle entre mes seins et roule lentement vers mon nombril. Je la suis des yeux, fascinée. Je me sens monstrueusement vivante. Je sens l'odeur de mon propre sexe qui commence à monter, une odeur musquée, de mer et de faim, exacerbée par la chaleur des projecteurs.

Je ferme les yeux un instant. L'image des milliers de regards anonymes qui vont bientôt se poser sur mes cuisses ouvertes, sur mes lèvres humides, sur mes yeux révulsés, me provoque une décharge électrique qui me fait tressaillir violemment. Mes liens tirent sur mes articulations. Je suis une femme élégante de cinquante ans, attachée sur son lit conjugal, huilée comme une bête, attendant que le monde entier vienne se repaître de sa solitude.

L'horloge numérique sur la table de chevet affiche 20h59.

Mon doigt de pied se crispe sur le drap de satin. Le froid de la chambre a disparu, remplacé par une fournaise intérieure. Je lèche mes lèvres sèches, sentant le goût du sel. La porte de la chambre grince légèrement. Marc ? Ou juste le vent ?

Le compteur passe à 21h00.

Je tends le cou, mes muscles saillants sous la peau luisante, et d'un mouvement d'épaule désespéré, j'atteins la souris sans fil posée sur l'oreiller. Un clic. Un seul.

Le sanctuaire est ouvert. La lumière rouge du "ON AIR" s'allume, et avec elle, le feu que j'ai si longtemps étouffé.

La lumière rouge du « ON AIR » ne se contente pas de briller ; elle me marque au fer rouge. Sur le moniteur de retour, posé de biais pour que je puisse voir ma propre déchéance, mon image m'apparaît, floue, puis d'une netteté brutale. Je me vois. Une femme de cinquante ans, dont la peau, autrefois vêtue de tailleurs Chanel, ne porte plus que le reflet gras de l'huile de massage et les sillons rouges laissés par la corde de chanvre.

Le compteur de spectateurs grimpe avec une obscénité vertigineuse. 120... 450... 1 200.

Le silence de la chambre est rompu par le crépitement du \*tchat\* qui défile sur l'écran. Les mots sont des flèches. \*« Regardez cette MILF »\*, \*« Trop classe pour être honnête »\*, \*« Elle a l'air de mourir de faim »\*. Leurs regards invisibles me touchent déjà. Je sens leur souffle collectif sur mes cuisses ouvertes, un courant d'air impur qui s'engouffre entre mes jambes.

Je lève le menton, mes vertèbres craquant sous l'effort. Mes poignets, solidement amarrés aux montants en fer forgé du lit, tirent sur mes épaules. La douleur est une

amie, elle m'ancre dans le réel alors que ma dignité fout le camp.

— Bonsoir... susurré-je, ma voix n'étant qu'un froissement de soie déchirée. Vous êtes... si nombreux.

Je m'arrête pour déglutir. Ma gorge est sèche, mais mon sexe est une plaie ouverte, une éponge gorgée de désir et de honte. Je bouge le bassin, un mouvement circulaire, lent, calculé pour que l'huile ruisselle davantage sur mes hanches. Le bruit de ma peau frottant contre le satin est amplifié par le micro cravate que j'ai scotché à même ma clavicule. Un son mouillé. Un son de bête.

\*« Écarte-toi davantage, Sandrine »\*, écrit un certain 'Veneur69'. \*« Montre-nous si l'intérieur est aussi brillant que l'extérieur. »\*

Je ferme les yeux. Je pourrais tout arrêter. Mais l'idée même de redevenir l'ombre invisible que Marc ne regarde plus me donne envie de hurler. Je préfère être la proie de mille loups que le fantôme d'un seul homme.

Je contracte mes abdominaux, soulevant mon bassin vers l'objectif de la caméra 4K placée au pied du lit. Je force mes jambes à s'écarter au maximum, jusqu'à ce que les liens de cuir à mes chevilles me scient la peau. Je m'offre. Ma fente, gonflée par l'attente, est d'un rose sombre, presque violet, soulignée par les perles de cyprine qui commencent à s'écouler, se mélangeant à l'huile pour couler le long de mon pli fessier.

— Regardez-moi bien... je murmure, le regard fixé sur l'objectif comme si je voulais aspirer l'âme de ceux qui m'observent. Regardez ce que le silence a fait de moi.

Je commence à lutter contre mes liens. Ce n'est pas un jeu, c'est une nécessité. Mes muscles se tendent, saillants sous ma peau luisante de sueur et de corps gras. Je cambre le dos, mes seins lourds pointant vers le plafond, les mamelons durcis comme

des pierres sous l'effet du froid et de l'adrénaline. Je gémiss, un son rauque, animal, qui n'a rien de la sophistication que j'affiche d'ordinaire lors des vernissages.

— J'ai besoin... j'ai besoin de sentir...

Mes doigts, bien que liés, cherchent à atteindre mon intimité. C'est une chorégraphie de suppliciee. Je me tortille, mes hanches tressautant sur le matelas. Chaque mouvement fait remonter l'odeur de mon propre corps, un parfum musqué, acide, irrésistible. Je parviens enfin à effleurer mon clitoris du bout de l'index, malgré la tension des cordes.

L'électricité me traverse. C'est un éclair blanc derrière mes paupières.

— Oh mon Dieu...

Le tchat explose. Les commentaires défilent si vite que je ne peux plus les lire. Je m'en fous. Je ne suis plus Sandrine, la galeriste. Je suis une femelle en rut, exposée à la face du monde, se masturbant avec la fureur du désespoir. Je glisse deux doigts à l'intérieur de moi, là où c'est brûlant, là où c'est inondé. Le bruit est obscène — un \*splat\* répété, rythmé, qui emplit la pièce.

— Je suis... tellement trempée... vous voyez ? Vous voyez comme je coule pour vous ?

Je retire mes doigts, les portant à ma bouche devant la caméra. Je lèche le mélange d'huile et de mes propres fluides avec une lenteur provocante, mes yeux révulsés montrant le blanc. C'est le goût de ma propre trahison. C'est délicieux.

Soudain, une notification sonore retentit. Un don massif. 500 euros. Le message s'affiche en grand sur l'écran : \*« Utilise le jouet sur la table de chevet. Maintenant. On veut te voir te perdre, Sandrine. »\*

Mon regard dévie vers l'objet en silicone noir, imposant, qui attend son heure. Mon cœur bat si fort que je crois qu'il va briser mes côtes. Mes mains tremblent dans leurs liens. Le public veut plus. Ils veulent voir la cassure. Ils veulent voir la bête prendre totalement le dessus sur la femme élégante.

Je tends le bras, mes muscles hurlant sous la contrainte, mes doigts frôlant l'objet froid. Je sais que si je fais ça, il n'y aura pas de retour en arrière. Le sanctuaire ne sera pas seulement violé, il sera réduit en cendres.

— Vous le voulez vraiment ? demandai-je, le souffle court, une goutte de sueur coulant entre mes seins pour aller mourir dans mon nombril.

Je saisis le vibreur. Le vrombissement sourd remplit l'espace, une vibration que je ressens jusque dans mes dents. Je le rapproche de mon entrejambe béant, sentant déjà l'air se charger d'une tension insoutenable. Mon corps entier est un arc bandé, prêt à rompre.

— Regardez bien... parce que je ne sais pas si je vais survivre à ça...

La pointe du jouet effleure mes lèvres charnues, encore humides de mes propres caresses, et un cri de pure agonie jouissive s'échappe de ma gorge alors que je l'enfonce d'un coup sec.

Le vrombissement de l'engin ne se contente pas de secouer mes entrailles ; il résonne dans mes os, il dévore le silence de cette chambre qui fut, autrefois, le lieu de mes secrets les plus chastes. En l'enfonçant d'un coup sec, j'ai senti mon col se contracter, une décharge électrique qui a fait basculer ma tête en arrière avec une violence de supplicieuse. Mes poignets, solidement entravés au montant du lit, craquent. Les cordes mordent ma peau, mais la douleur n'est qu'un délicieux assaisonnement à l'incendie qui ravage mon sexe.

— Regardez... bafouillé-je, les yeux révulsés vers l'objectif de la caméra. Regardez ce que vous avez fait de moi.

Sur l'écran de contrôle, les commentaires défilent à une vitesse vertigineuse. Un flou de désir et de cruauté. Ils jouissent de ma déchéance. Ils veulent voir la Sandrine de la haute société, celle qui porte des perles et des tailleurs cintrés, se transformer en une chienne en chaleur, possédée par un morceau de plastique vibrant à plein régime.

Je commence à bouger. Un mouvement de va-et-vient frénétique, le bassin qui se soulève, cherchant à enfoncer l'objet encore plus loin, là où ça fait mal, là où ça libère. Mes cuisses tremblent, les muscles contractés jusqu'à la crampe. La sueur colle mes cheveux à mes tempes, et je sens l'odeur de mon propre désir, une effluve musquée et entêtante qui emplit l'air confiné du studio improvisé. C'est l'odeur de la défaite.

« Plus vite », ordonne un message en gras sur l'écran. « On veut voir tes yeux s'éteindre. »

Je lâche un rire rauque, qui se transforme instantanément en un gémissement déchirant. Je ne suis plus une femme, je suis un champ de bataille. Je monte d'un cran la puissance du vibreur. Le bruit change, devient un sifflement aigu, une turbine qui broie ma résistance. Mes lèvres génitales, gorgées de sang, battent la mesure contre le jouet. C'est mouillé, c'est sale, c'est bruyant. Le liquide s'écoule, ruisselle le long de mes fesses, imprégnant les draps de soie d'une tache sombre et indélébile.

— Je... je n'en peux plus... murmure-je, ma voix n'est plus qu'un râle.

Mes mains, prisonnières, se crispent en deux poings blancs. Je tire sur les liens, je veux me griffer, je veux déchirer ma poitrine pour laisser sortir ce trop-plein de tension. L'absence de mes mains pour me caresser rend la torture insoutenable. Je suis

seule face à l'agression mécanique, livrée en pâture à des milliers de voyeurs invisibles.

Soudain, le basculement. Cette fraction de seconde où le cerveau lâche prise, où la morale s'évapore pour ne laisser place qu'à la bête.

Mon dos s'arque de façon inhumaine. Mes talons s'enfoncent dans le matelas. Le plaisir n'est plus une caresse, c'est un viol sensoriel, une explosion de napalm au creux de mon ventre. Mon sexe se contracte autour de l'objet avec une force telle que j'ai l'impression que je vais le broyer. Un premier spasme me traverse, court de mes orteils jusqu'à ma nuque. Puis un autre.

— OUI ! Criez-je, la gorge déchirée. TUEZ-MOI !

Le climax me percute comme un train lancé à pleine vitesse. Ce n'est pas une petite mort, c'est un massacre. Mon corps est secoué de convulsions violentes, mes hanches tressautent sans que je puisse les arrêter. Je sens le flot brûlant de mon orgasme jaillir, inonder le vibreur, éclabousser mes propres cuisses. Ma vue se brouille, des taches de lumière dansent devant mes yeux. Je n'entends plus le moteur, je n'entends que le battement furieux de mon cœur qui tente de s'échapper de ma poitrine.

Je hurle. Un cri qui n'a plus rien d'humain. Un cri de rage, de honte et d'extase absolue. Je suis le sanctuaire en flammes, je suis la cendre qui retombe.

Pendant de longues secondes, je reste là, suspendue par mes liens, les poumons sifflants. Le vibreur continue de tourner entre mes jambes redevenues flasques, une insulte persistante à mon épuisement. Ma tête retombe lourdement sur l'oreiller, de côté, face à l'objectif. Une larme, une seule, trace un sillon dans le mélange de sueur et de maquillage qui souille mon visage.

L'écran est une traînée de feu. Des milliers de cadeaux virtuels pleuvent, des sommes

d'argent indécentes s'accumulent, mais je ne les vois plus. Je ne vois que le vide.

Le silence finit par retomber sur la chambre, troué seulement par ma respiration saccadée. J'ai tout donné. Mon intimité, mon orgueil, la dernière trace de la femme que j'étais hier. Le "Sanctuaire Violé" n'est plus un titre, c'est mon état civil.

D'un geste lent, douloureux, j'éteins la machine. Le silence qui suit est plus insupportable encore que le bruit du moteur. Je reste attachée, offerte, dévastée, fixant la petite lumière rouge de la caméra qui continue de filmer mon naufrage.

— Voilà, chuchoté-je, les lèvres tremblantes, les yeux éteints. Vous m'avez brisée. Vous êtes contents ?

Le chapitre se termine sur cette image : une femme magnifique, enchaînée à ses propres démons, noyée dans les fluides de sa propre défaite, alors que le monde entier applaudit sa chute. Le sanctuaire est réduit en cendres. Et dans ces cendres, il ne reste plus rien de Sandrine. Seulement la Bête, repue et terrifiée.

# Chapitre 9

## L'Effraction du Destin

Je suis une épave magnifique, échouée sur les draps de soie noire qui me servent d'autel et de linceul. Le silence qui a succédé au vrombissement des sextoys est une agression. Il s'insinue dans mes pores, mélangeant l'odeur âcre du latex à celle, plus entêtante, de mon propre sexe. Je sens encore les pulsations entre mes cuisses, ce rythme cardiaque déplacé qui bat la chamade contre le vide. Mes poignets, enserrés dans les manchettes de cuir reliées aux montants du lit, sont rouges, zébrés par l'effort que j'ai fourni pour m'offrir à l'objectif.

Je ne peux pas bouger. Je suis une offrande étalée, les jambes maintenues écartées par des sangles de nylon qui tirent cruellement sur mes adducteurs. Mon dos est cambré, figé dans cette camisole de désir que j'ai moi-même orchestrée. La sueur dégouline le long de ma colonne vertébrale, une caresse glacée qui me fait frissonner. Sur l'écran de contrôle, mon image tremble encore. Je me vois : Sandrine, cinquante ans, l'élégance bourgeoise broyée par la luxure numérique. Mes cheveux sont un désordre de mèches trempées, mes lèvres sont gonflées, mordues jusqu'au sang, et mes yeux... mes yeux sont ceux d'une bête qui a trop vu, qui a trop donné.

La petite lumière rouge de la caméra clignote comme un cœur qui refuse de s'arrêter. Les commentaires défilent sur le moniteur latéral, un flux de saloperies et d'adoration, une marée de "Merci", de "Encore", de "Tu es une pute magnifique". Chaque mot est une gifle que je reçois avec une jouissance masochiste. Ils m'ont vue me liquéfier. Ils ont vu le moindre spasme de mon ventre, la moindre goutte de mes fluides perler sur le cuir. Ils possèdent mon intimité, morceau par morceau, contre des jetons virtuels qui s'accumulent dans un coin de l'écran.

Et puis, le son.

Ce n'est pas un son de la forêt numérique. Ce n'est pas le bip d'un nouveau don. C'est un bruit sourd, métallique, terriblement réel. Le cliquetis d'une clé dans la serrure de l'entrée.

Mon sang se glace instantanément. Le plaisir résiduel s'évapore, remplacé par une décharge d'adrénaline si violente que j'en ai la nausée. Marc. Il n'est que quatorze heures. Ses réunions au cabinet devaient durer jusqu'au soir. Mon cœur cogne contre mes côtes comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine nue.

— Sandrine ?

Sa voix résonne dans le couloir, étouffée par la distance mais parfaitement reconnaissable. C'est la voix de mon mari. L'homme qui me regarde sans me voir depuis des années. L'homme avec qui je partage des petits-déjeuners polis et des nuits de silence.

Je tire sur mes liens dans un réflexe de panique pure. Le cuir mord ma chair, les sangles gémissent, mais je suis piégée. Je suis une proie attachée à son propre piège. Je veux crier "Ne viens pas !", mais ma gorge est sèche, obstruée par l'effroi. Je regarde désespérément la caméra. Elle filme toujours. Le monde entier est en train de regarder le retour du mari. Le voyeurisme atteint son paroxysme. Les commentaires s'affolent : "C'est lui ?", "Oh putain, ça va chauffer", "Laisse tourner la cam !".

Les pas se rapprochent. Ils sont lourds, réguliers. Le parquet craque sous son poids. Chaque pas est un coup de marteau sur le cercueil de ma double vie. Je sens l'humidité entre mes jambes se refroidir, me rappelant ma vulnérabilité totale. Je suis nue, les seins offerts, le sexe encore brillant de lubrifiant et de désir, enchaînée comme une esclave dans notre chambre à coucher transformée en studio pornographique.

La poignée de la porte tourne. Lentement. Comme dans un cauchemar dont on ne peut pas s'éveiller.

La porte s'ouvre sur le visage de Marc. Il tient son attaché-case, son manteau encore sur l'épaule. Il a cet air fatigué, cette ride d'expression entre les sourcils que je connais par cœur. Mais en une fraction de seconde, ses traits se décomposent. Il s'arrête net. Son regard balaie la pièce. Il voit les projecteurs éblouissants, les trépieds, les câbles qui serpentent au sol comme des entrailles noires.

Puis, son regard se pose sur moi.

Le choc est physique. Je vois ses pupilles se dilater, son souffle se bloquer dans sa gorge. Il ne baisse pas les yeux. Il regarde mes poignets entravés, la cambrure obscène de mon corps, le godemiché qui gît encore sur le tapis, à quelques centimètres de mon visage. Le silence qui s'installe est plus lourd que le plomb. C'est une déflagration muette qui réduit en miettes vingt-cinq ans de mensonges et de convenances.

Ses yeux dérivent vers l'objectif de la caméra, puis vers l'écran où des milliers d'inconnus sont en train de jouir de sa propre stupéfaction. Il comprend. Tout. L'argent, les absences, le changement subtil dans mon attitude ces derniers mois. Il voit sa femme, la mère de ses enfants, transformée en objet de consommation mondiale.

Il ne dit rien. Sa main lâche l'attaché-case qui s'écrase sur le sol avec un bruit sourd. Sa mâchoire se contracte, un muscle tressaille sur sa tempe. L'homme éteint, l'homme de routine, disparaît sous mes yeux. À sa place, une bête blessée, furieuse, émerge des décombres de son orgueil.

Il fait un pas dans la chambre. Un seul. Et je sens, dans l'air saturé d'électricité, que

ma vie vient de basculer dans un abîme dont personne ne ressort indemne.

— Marc... murmuré-je, la voix brisée par une terreur qui se mêle, malgré moi, à une excitation sauvage et interdite.

Il continue d'avancer, et je vois l'éclair de violence et de possession briller dans son regard comme je ne l'ai jamais vu en deux décennies. L'effraction du destin a eu lieu, et elle a le visage de mon mari prêt à tout briser. Ou à tout prendre.

Marc ne s'arrête pas. Chaque pas qu'il fait sur le parquet semble résonner dans ma cage thoracique, un glas qui sonne la fin de la femme que j'étais pour lui. Ses yeux ne sont plus ceux du mari qui m'embrasse distraitement le matin avant de partir au bureau. Ce sont les yeux d'un prédateur qui vient de découvrir que sa proie appartient désormais au domaine public.

Il s'arrête devant le trépied. Le cercle lumineux de la \*ring light\* se reflète dans ses pupilles dilatées, lui donnant un air démoniaque. Je vois ses doigts trembler légèrement alors qu'il tourne lentement la tête vers l'écran de l'ordinateur où défilent les commentaires, obscènes, avides, anonymes.

— « Salope », « Reine », « Soumise »... il lit à voix haute, d'une voix monocorde, plus terrifiante qu'un hurlement.

Il lève les yeux vers moi. Je suis là, les poignets entravés par de la soie rouge, les jambes écartées et fixées aux montants du lit, le buste offert, les mamelons durcis par le froid de la pièce et l'adrénaline pure. L'argent, cet argent qui a payé nos dettes, son confort, nos faux-semblants, semble soudain puer la sueur et le foutre à travers l'écran.

— C'est donc ça, ma vie ? souffle-t-il. C'est ça que je touche le soir en pensant que tu es à moi ? Des restes ?

— Marc, je t'en supplie... coupe la caméra...

Un rire sec, sans joie, s'échappe de sa gorge. Il ne coupe rien. Au contraire, il s'approche encore, envahissant mon espace, l'odeur de son parfum boisé se mêlant à l'odeur âcre de mon excitation honteuse. Il attrape mon menton, ses doigts s'enfonçant brutalement dans ma chair. Il me force à le regarder. Je vois la douleur brute, le naufrage de vingt ans de mariage dans cet éclair de rage noire.

— Pourquoi couperais-je ? Ils ont payé, non ? Ils veulent voir la suite. Ils veulent voir ce qui arrive quand le mari rentre et trouve sa pute en plein travail.

D'un geste brusque, il saisit le col de mon déshabillé de dentelle — celui qu'il m'a offert pour mon anniversaire, quelle ironie sanglante — et déchire le tissu dans un craquement sinistre. Ma poitrine est libérée, exposée non seulement à lui, mais aux milliers d'inconnus derrière l'objectif. Je gémiss, un son étranglé, un mélange de terreur et d'un plaisir sombre qui me brûle le bas-ventre. Ma propre trahison me dégoûte autant qu'elle m'enflamme.

Il ne me quitte pas des yeux alors que sa main descend, lourde, possessive, sur mon ventre. Il l'écrase contre ma peau, descendant vers la zone humide entre mes cuisses.

— Tu trembles, Isabelle. Tu as peur ? Ou tu jouis de savoir qu'ils nous regardent ?

Ses doigts gantés de cuir — il n'a même pas pris le temps d'enlever ses gants de conduite — s'enfoncent brutalement entre mes lèvres déjà gonflées. Le contact du cuir froid et rugueux contre ma chair brûlante et trempée me fait cambrier le dos. Je pousse un cri qui se perd dans la chambre, un cri de bête marquée au fer rouge.

— Regarde la caméra, ordonne-t-il en me tirant les cheveux en arrière pour m'exposer davantage. Regarde-les. Dis-leur que ce que je te fais, aucun de ces minables ne

pourra jamais le faire.

Il ne s'arrête pas. Il fouille en moi avec une violence contenue, ses doigts explorant ma souillure avec une fureur exploratrice. Je sens chaque pli de ma propre intimité se soumettre à sa main. Le cuir s'imbibe de mes fluides, brillant sous la lumière crue des projecteurs. C'est une profanation en direct.

— Tu es tellement trempée... murmure-t-il à mon oreille, son souffle chaud me donnant des frissons de dégoût et d'extase. On dirait que tu n'attendais que ça. Que je te traite comme la chienne que tu es devenue sur leur écran.

Il retire sa main, mes sucs coulant le long de son gant noir, et porte ses doigts à sa bouche pour goûter. Ses yeux se ferment un instant, une expression de pure agonie traversant son visage, avant de se rouvrir, plus sombres encore.

— Tu m'appartiens, Isabelle. Jusque dans la merde où tu t'es vautrée.

Il commence à défaire sa ceinture dans un cliquetis métallique qui résonne comme une sentence. Je vois ses doigts nerveux manipuler le cuir, ses yeux fixés sur mon sexe exposé, offert, palpitant de besoin et de honte. L'homme civilisé est mort. Il n'y a plus que nous deux, ce lien brisé, et la certitude que ce qui va suivre va nous consumer tous les deux.

Il attrape mes chevilles, les délie des montants du lit d'un geste sec pour mieux les ramener contre ses épaules, m'ouvrant totalement, m'exposant dans l'obscénité la plus totale face à l'œil de verre de la caméra.

— Ne ferme pas les yeux, grogne-t-il alors qu'il se place entre mes jambes, son érection tendue contre son pantalon de costume, prête à déchirer le peu de dignité qu'il me reste. Regarde ce que tu as provoqué.

Je sens la pointe de son sexe, brûlante, impatiente, contre mon entrée. Le monde s'arrête de tourner. Il n'y a plus de direct, plus d'argent, plus d'enfants qui dorment à l'étage. Il n'y a que la haine et le désir, indissociables, qui s'apprêtent à exploser.

— Marc... je t'aime... sangloté-je, les larmes coulant enfin sur mes joues, traçant des sillons de mascara noir.

— Tais-toi, crache-t-il en s'enfonçant d'un coup sec, sans préliminaires, cherchant à me briser autant qu'à me posséder. Tais-toi et encaisse. C'est ce que tu voulais, non ? Que tout le monde voit ?

La douleur est immédiate, délicieuse et atroce. Il s'enfonce en moi avec une brutalité animale, chaque coup de rein nous éloignant un peu plus du pardon, nous enfonçant plus profondément dans cet abîme de sueur et de cris. Le lit grince, un rythme de métronome infernal, tandis que je sens mon corps trahir mon cœur, se serrant autour de lui, réclamant chaque millimètre de cette agression charnelle.

Il ne m'embrasse pas. Il me possède. Ses mains marquent mes hanches de traces pourpres, sa sueur se mélange à la mienne, créant un sillage luisant sur ma peau. Je vois son visage se décomposer, la rage luttant contre un plaisir qu'il s'en veut d'éprouver.

Et la caméra, imperturbable, continue de filmer notre naufrage.

Chaque coup de boutoir est une insulte, une ponctuation violente dans le silence de mort qui règne entre nous, seulement troublé par le cliquetis des commentaires qui défilent sur l'écran de l'ordinateur, juste à côté. Je sens le bois du lit cogner contre le mur, un rythme sourd qui résonne jusque dans ma boîte crânienne. Marc ne me regarde pas dans les yeux ; il fixe l'objectif de la caméra, ce petit œil de verre qui nous observe, transformant notre agonie en spectacle pornographique.

Il attrape mes poignets toujours liés au-dessus de ma tête, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des serres. La corde me brûle, mais la douleur n'est rien comparée au chaos qui ravage mes entrailles. Sa queue me déchire, immense, dure comme de la pierre, s'enfonçant avec une régularité de métronome dans mon intimité déjà gorgée de désir et de honte.

— Regarde-moi, grogne-t-il, sa voix brisée par un spasme de plaisir qu'il tente désespérément d'étouffer.

Je lève les yeux vers lui, ma vision troublée par les larmes. Son visage est un masque de haine pure et d'extase sauvage. Une goutte de sa sueur tombe sur ma lèvre, salée, amère. Je la lèche par réflexe, un gémissement rauque s'échappant de ma gorge. Ce n'est plus de l'amour, c'est une exécution.

— C'est ça que tu voulais ? Que des milliers de types voient comment tu t'ouvres pour moi ? Que tout le monde sache à quel point tu es une traînée ?

Il se retire presque entièrement, me laissant dans un vide insupportable pendant une seconde qui semble durer une éternité, avant de se ruer à nouveau en moi. Le choc me fait cambrer le dos, mes fesses claquant contre le matelas avec un bruit humide et obscène. Le glissement des fluides, le mélange de son sperme de la veille et de ma propre excitation, crée un sillage visqueux qui macule mes cuisses.

Je sens mes muscles se contracter violemment autour de lui. Mon corps, ce traître, réclame plus. Il réclame la destruction totale. Je serre les dents pour ne pas hurler, mais un cri m'échappe quand il change d'angle, percutant mon col avec une précision chirurgicale.

— Dis-le, ordonne-t-il en me saisissant la mâchoire, m'obligeant à fixer l'écran où des milliers d'inconnus s'astiquent devant notre naufrage. Dis-leur que tu n'es qu'à moi. Dis-leur qu'ils ne sont rien.

— Je... Marc... je t'en prie...

Ma supplique se perd dans un nouveau rôle alors qu'il accélère la cadence. Il n'y a plus de place pour les mots, seulement pour la chair qui se rencontre, se heurte, s'écorche. Il me retourne sans ménagement, me plaquant le visage contre l'oreiller. Mes mains liées me tirent les épaules en arrière, m'exposant totalement à sa fureur.

Je sens son sexe s'enfoncer plus profondément encore, cherchant à atteindre un point de non-retour. Ses mains ne me caressent plus ; elles me marquent, elles me broient les hanches, laissant déjà des traces pourpres sur ma peau pâle. Chaque va-et-vient est une déflagration. Je sens la chaleur monter, cette tension insoutenable qui électrise chaque pore de ma peau.

Le plaisir est une morsure. C'est sale, c'est cruel, et c'est la seule chose qui nous reste.

Marc lâche un grognement animal, son souffle court brûlant ma nuque. Ses coups de reins deviennent erratiques, puissants, désespérés. Il se perd en moi autant que je me perds en lui. La pièce s'efface, la caméra s'efface, il n'y a plus que cette friction brûlante, ce frottement de peaux moites et le bruit de nos corps qui se percutent.

— Je te déteste, murmure-t-il contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un souffle déchiré. Putain, je te déteste...

C'est le signal. Le barrage cède.

Mon orgasme explose avec une violence inouïe, me projetant dans un abîme de noirceur et d'étincelles. Je me contracte sur lui, mes parois vaginales le broyant dans une étreinte spasmodique. Marc hurle mon nom – un cri de douleur autant que de jouissance – alors qu'il décharge son venin au plus profond de moi. Je sens le jet brûlant de son foutre inonder mes entrailles, un flot continu qui semble ne jamais

vouloir s'arrêter.

Il s'effondre sur moi, son poids m'écrasant contre le matelas. Son cœur bat contre mon dos, un tambour de guerre assourdi. Pendant quelques secondes, le temps s'arrête. On n'entend plus que nos respirations saccadées, le bruit de nos poumons cherchant l'oxygène dans une pièce devenue trop étroite pour nos péchés.

Puis, avec une lenteur calculée, Marc se retire. Le bruit de succion de son sexe sortant de mon corps est le son le plus humiliant que j'aie jamais entendu. Je reste là, prostrée, le visage enfoui dans l'oreiller, sentant le liquide chaud couler lentement le long de mes cuisses.

Il se lève, ne me jetant même pas un regard. Il se dirige vers l'ordinateur. Le silence est plus lourd que n'importe quelle insulte. Je l'entends taper sur le clavier.

— Le spectacle est terminé, lance-t-il d'une voix glaciale, s'adressant au vide numérique.

Un clic sec. L'écran s'éteint. Le voyant rouge de la caméra meurt.

Il reste planté là, nu, le corps encore luisant de notre sueur mêlée, les épaules affaissées. Il ne se retourne pas. Il ne vient pas détacher mes poignets qui saignent.

— Ne reviens jamais, dit-il simplement, sa voix n'étant plus qu'un écho de ce qu'elle était.

Il sort de la chambre, me laissant seule, attachée à mon propre crime, le ventre plein de lui et le cœur en lambeaux. Le chapitre se clôt sur le bruit de la porte d'entrée qui claque, ébranlant les murs de notre appartement, et le silence de mort qui, cette fois, ne sera plus jamais rompu.

# Chapitre 10

## Le Regard de l'Autre

Le silence qui a suivi le claquement de la porte n'était pas un vide, c'était un poids. Un bloc de plomb posé sur ma poitrine, m'étouffant alors que je restais là, brisée, les membres encore entravés par les liens de cuir que Marc avait serrés avec une fureur nouvelle. Mes poignets me brûlaient, la peau sans doute mise à vif par mes propres soubresauts, mais cette douleur n'était rien comparée à la sensation du vide entre mes jambes. Je sentais encore sa semence, chaude et lourde, s'échapper lentement de moi, un rappel gluant et intime de l'assaut qu'il venait de mener. Ce n'était pas de l'amour, c'était une déflagration.

Pendant vingt-cinq ans, nous avons construit un mausolée de politesse. Et là, en quelques semaines de jeux interdits devant cet objectif froid, tout avait volé en éclats.

J'ai fermé les yeux, le visage pressé contre le drap froissé qui sentait la sueur, le sexe et l'humiliation. Je pensais qu'il était parti pour de bon, qu'il avait fui l'appartement, fui cette version de nous que nous avons créée dans l'ombre du télétravail. Mais soudain, un bruit. Le parquet a craqué.

Il n'était pas parti.

J'ai entendu ses pas, lourds, hésitants, revenir vers le bureau. Le déclic d'un interrupteur. Le ronronnement du ventilateur de l'ordinateur que je croyais avoir éteint. Mon cœur a cogné contre mes côtes comme un animal en cage. Je ne pouvais pas bouger, la tête tournée vers le mur, les hanches surélevées par le coussin qu'il avait glissé sous moi pour mieux me posséder.

— Tu n’as pas coupé le flux, Sandrine, a-t-il lâché d’une voix méconnaissable. Grave. Chargée d’une électricité dangereuse.

Je n’ai pas répondu. Je n’en avais pas la force. Je l’ai entendu s’asseoir dans le fauteuil de bureau. Le silence est revenu, seulement troublé par le cliquetis frénétique de la souris. Il était en train de lire. Il parcourait les décombres de notre intimité étalée en pâture au monde.

— "Regarde comme elle encaisse", a-t-il murmuré, lisant à haute voix un commentaire avec une lenteur cruelle. "Regarde ses yeux qui révulsent quand il la prend par derrière... Elle en redemande, la petite bourgeoise."

Un frisson glacé a parcouru ma colonne vertébrale. La honte m’a submergée, une vague pourpre qui a embrasé mon visage.

— Arrête, Marc... s’il te plaît, ai-je supplié, ma voix n’étant qu’un souffle éraillé.

Mais il n’écoutait pas. Il était hypnotisé par l’écran, par ce miroir déformant où des milliers d’inconnus commentaient la chute de sa femme. Je l’entendais respirer plus vite.

— Ils sont six mille, Sandrine. Six mille hommes en train de se toucher en te regardant me supplier de te détruire. Six mille types qui disent ce qu’ils te feraient s’ils étaient à ma place. L’un d’eux écrit qu’il aimerait sentir l’odeur de ton cou quand tu cries. Un autre veut...

Il s’est interrompu. Le silence est devenu épais, poisseux. J’ai tourné la tête, juste assez pour l’apercevoir dans l’embrasure de la porte, baigné par la lueur bleutée de l’écran. Il tenait l’ordinateur portable d’une main, et de l’autre, il serrait le rebord de la table si fort que ses articulations étaient blanches. Ses yeux ne me quittaient plus, mais ce n’était plus le regard de mon mari. C’était le regard d’un prédateur qui réalise

qu'il possède une proie convoitée par la meute entière.

Il s'est levé et s'est approché du lit, l'ordinateur toujours ouvert. Il a posé l'appareil sur la table de chevet, l'orientant vers moi, vers mes hanches entravées, vers l'humidité qui luisait encore sur ma peau.

— Regarde-les, a-t-il ordonné. Regarde ce qu'ils disent de toi.

Il a attrapé mes cheveux, me forçant à relever la tête vers l'écran. Les messages défilaient à une vitesse folle dans la barre latérale du chat. Des mots crus, violents, des fantasmes de trottoir balancés à la figure d'une femme de cinquante ans qui, hier encore, portait des tailleurs Chanel pour aller en réunion.

\*« Elle est à point. »\*

\*« Le vieux a de la chance, je lui défoncerais ses bonnes manières. »\*

\*« Regardez son cul, il tremble encore... »\*

— Tu vois ? a soufflé Marc à mon oreille, son souffle chaud brûlant ma peau. Ils te veulent. Ils te dévorent des yeux. Ils imaginent mon sperme couler sur tes cuisses et ça les rend fous.

Sa main est descendue de mes cheveux pour venir se poser sur mon ventre, là où j'étais encore sensible, gonflée par l'effort. Ses doigts étaient rudes. Il n'y avait plus aucune tendresse, seulement une possession territoriale exacerbée par le voyeurisme de la foule numérique.

— C'est ça que tu voulais, non ? La validation ? Sentir que tu existes encore à travers leurs désirs de porcs ?

Il a glissé sa main plus bas, ses doigts rencontrant ma moiteur. J'ai laissé échapper un gémissement qui était autant un cri de douleur qu'un spasme de plaisir involontaire.

La jalousie qui émanait de lui était palpable, une entité physique qui saturait l'air de la chambre. Ce n'était pas la jalousie qui sépare, c'était celle qui enchaîne.

— Tu es à moi, Sandrine. Et ils vont tous regarder ce que je vais te faire maintenant. Ils vont voir comment je traite ma propriété devant leurs yeux avides.

Il a attrapé les liens de mes poignets et a tiré d'un coup sec, me forçant à me cambrer, offrant ma poitrine et mon cou à la lumière crue de la webcam. Je l'ai vu, sur l'écran, mon propre corps, exposé, vulnérable, et derrière moi, l'ombre massive de Marc, sa main serrée sur ma gorge, ses yeux fixant l'objectif comme s'il défiait le monde entier de venir me lui arracher.

La colère dans ses yeux s'était muée en quelque chose de bien plus sombre, une excitation noire, nourrie par l'idée que chaque parcelle de ma peau qu'il touchait était un affront aux milliers d'hommes qui ne pouvaient que regarder.

— On ne va pas couper, a-t-il murmuré en déboutonnant lentement son pantalon qu'il venait de remettre, ses yeux rivés sur le retour vidéo. On va leur donner ce qu'ils attendent. On va leur montrer comment on finit une salope de ton rang.

Il a attrapé une fiole d'huile parfumée sur la commode et en a versé une large rasade sur mon dos. Le liquide froid m'a fait sursauter. Il a commencé à l'étaler avec une force brutale, pétrissant ma chair, me préparant pour une suite qu'il voulait mémorable, spectaculaire. Je sentais mon cœur battre jusque dans mon sexe, une pulsation sourde et impatiente, terrifiée par l'intensité de ce qui allait suivre.

Le chapitre de l'indifférence était définitivement clos. Celui de la dévastation ne faisait que commencer.

L'huile coulait maintenant le long de mes hanches, traçant des sillons brillants qui venaient se perdre dans la naissance de mes fesses. Marc ne m'effleurait plus, il me

broyait. Ses paumes, rendues glissantes par le liquide, s'écrasaient sur mes reins avec une force qui m'arrachait des gémissements étouffés. Je voyais mon propre corps sur l'écran de l'ordinateur, à quelques centimètres de mon visage : une silhouette de chair luisante, offerte, humiliée par cet éclairage froid qui ne pardonnait rien.

— Regarde-les, a-t-il craché, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd contre mon oreille. Regarde ce qu'ils écrivent, ces chiens.

Il a saisi ma mâchoire d'une main, m'obligeant à fixer le défilement frénétique du chat à droite de l'image. Les mots défilaient trop vite, une traînée de boue numérique.

\*« Retourne-la. »\*

\*« Elle a l'air d'une vraie chienne avec toute cette huile. »\*

\*« Je parie qu'elle jouit déjà rien qu'à l'idée qu'on la regarde. »\*

La honte m'a brûlée, une vague de chaleur toxique qui a fini de liquéfier mon ventre. Marc a lâché mon visage pour plonger ses doigts dans ma chevelure, tirant brusquement ma tête en arrière. Ma colonne vertébrale s'est cambrée violemment. Mon sexe, déjà gorgé et douloureusement sensible, frottait contre les draps de soie, y laissant une trace d'humidité que la caméra captait sans doute avec une précision obscène.

— Ils veulent voir la petite bourgeoise se faire démonter, pas vrai ? a-t-il murmuré, sa respiration heurtée venant battre contre mon cou. Ils veulent voir la sueur, ils veulent voir comment tu te tords quand je te prends.

Il a glissé une main entre mes cuisses, sans aucune douceur. L'huile qu'il avait sur les doigts a agi comme un lubrifiant glacial avant de s'échauffer instantanément au contact de ma propre chaleur. Il a trouvé mon clitoris, déjà durci, et l'a écrasé sous son pouce avec une intention purement punitive. J'ai lâché un cri, un son aigu qui s'est répercuté dans la pièce silencieuse, uniquement troublée par le bourdonnement

du ventilateur de l'ordinateur.

— Tu aimes ça, hein ? Que tout le monde sache que tu es une salope ? Que je te traite comme telle devant eux ?

— Marc... s'il te plaît... j'ai balbutié, les yeux brouillés par des larmes de plaisir et de détresse.

Je ne savais plus ce que je demandais. Qu'il s'arrête ? Qu'il me brise ? Le contraste entre la violence de ses mots et la science de ses doigts qui exploraient maintenant mon entrée, testant ma résistance, me rendait folle. Il a enfoncé deux doigts d'un coup, profondément, cherchant à atteindre le fond de mon être, comme s'il voulait m'arracher un aveu physique. Je me suis soulevée contre sa main, mon bassin agité de spasmes incontrôlés.

— Regarde l'écran ! a-t-il ordonné. Ne ferme pas les yeux !

Je me suis vue. Ma bouche entrouverte, mes yeux révulsés, mes seins écrasés contre le matelas, brillant sous la pellicule d'huile. J'étais une marchandise, un spectacle, et Marc était le maître de cérémonie cruel.

Il s'est redressé derrière moi, et j'ai entendu le bruit sec de sa ceinture qu'il jetait au sol. Le cuir a claqué sur le parquet. Puis, le son de sa propre excitation, libérée, pulsante. Je sentais sa virilité, raide et impatiente, venir frapper contre le haut de mes cuisses. Il était d'une dureté effrayante, nourrie par cette rage jalouse, par cette envie de marquer son territoire devant trois mille témoins invisibles.

Il a saisi mes hanches et m'a tirée vers l'arrière, m'obligeant à me mettre à quatre pattes. Mes genoux glissaient sur l'huile qui avait taché le drap. J'étais instable, vulnérable, offerte à son regard et à celui de l'objectif qui pointait vers nous tel un œil de cyclope impassible.

— On va leur montrer ce que c'est, la possession, a-t-il grogné. Ils vont voir comment je te vide, comment je te remplis, comment je te brise.

Il a attrapé une poignée de mes cheveux pour maintenir ma tête basse, mon front presque contre le clavier de l'ordinateur. Je voyais les commentaires s'emballer, les émojis de flammes et de visages déchaînés inonder l'écran. Marc a craché dans sa main, a étalé sa propre salive sur son sexe avec un mouvement brusque, animal. L'odeur de l'huile, de la sueur et de notre excitation brute saturait l'air, m'étouffant presque.

Il a positionné sa pointe à l'entrée de mon sexe, là où j'étais le plus vulnérable, là où le feu me consumait. Il n'a pas poussé tout de suite. Il a pris le temps de savourer mon tremblement, ma petite plainte sourde qui montait du fond de ma gorge.

— Tu es à qui ? a-t-il murmuré, sa voix vibrant jusque dans mes entrailles. Dis-le leur. Dis à tous ces connards qui te matent à qui appartient ce cul.

— À toi... Marc... Je suis à toi...

— Plus fort. Je veux qu'ils l'entendent dans leurs casques, chez eux, derrière leurs écrans de merde.

— Je suis ta chienne, Marc ! Prends-moi... s'il te plaît, prends-moi !

Il a ri, un rire sans joie, un rire de prédateur qui a enfin acculé sa proie. Il a brusquement enfoncé ses doigts dans mes fesses, écartant mes chairs avec une brutalité qui m'a fait cambrier le dos, exposant mon intimité mouillée et béante à la lumière crue.

— Regardez bien, a-t-il lancé à l'adresse de la webcam. Regardez comment elle

s'ouvre pour moi.

Et sans prévenir, il a poussé. Un coup de rein massif, dévastateur, qui m'a clouée sur place. Sa taille a pénétré ma chair avec une force qui a expulsé l'air de mes poumons dans un cri déchirant. Il n'y avait plus de tendresse, plus de Marc, mon mari. Il n'y avait qu'un homme possédé par une jalousie érotique, un animal revendiquant son dû dans un déluge de fluides et de fureur.

L'impact m'a projetée en avant, mes mains glissant sur le bureau, renversant presque l'ordinateur. Marc m'a rattrapée par la taille, ses doigts s'enfonçant dans ma peau huilée, me ramenant violemment contre lui pour une deuxième charge, encore plus profonde, encore plus sauvage. Chaque coup de boutoir envoyait une onde de choc électrique de mon bassin jusqu'à ma nuque. Je sentais les poils de son pubis irriter ma peau fine, le claquement de nos corps huilés produisant un son humide et obscène qui devait résonner dans les haut-parleurs de milliers d'inconnus.

Je n'étais plus qu'un réceptacle, une masse de nerfs à vif, hurlant ma jouissance et ma douleur dans un mélange indiscernable. Et sur l'écran, les chiffres grimpaient, les spectateurs affluaient, témoins de ma dévastation en direct.

Je sentais ses doigts s'ancrer dans mes hanches, laissant sans doute des marques pourpres qui témoigneraient demain de ce naufrage. L'huile de massage, mêlée à notre sueur acide, transformait chaque friction en un glissement obscène, une lutte de fluides où je perdais pied. Marc ne me baisait pas, il m'exorcisait. Il frappait contre mon col avec une régularité de métronome enragé, cherchant à atteindre quelque chose en moi que même l'amour n'avait jamais pu toucher : ma honte.

« Regarde-les, putain... » grogna-t-il contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un râle éraillé, méconnaissable.

Il me saisit violemment par les cheveux, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à

fixer l'écran de l'ordinateur qui vacillait sur le rebord du bureau. Mes yeux, brouillés de larmes et de mèches poisseuses, tentèrent de faire le point. Le chat défilait à une vitesse vertigineuse, une cascade de mots crus, de fantasmes projetés, de saletés hurlées par des milliers de spectateurs anonymes.

\*« Elle va se briser. »\*

\*« Regardez comme elle encaisse. »\*

\*« Il la marque, elle est à lui. »\*

\*« Finis-la. »\*

L'humiliation aurait dû m'anéantir, mais elle agissait comme un accélérateur sur l'incendie de mes entrailles. De voir mon mari, ce Marc si doux, se transformer en ce prédateur devant ce public invisible me rendait folle. Je sentais mon sexe se gorger, couler abondamment sur ses cuisses, une inondation de désir née du déshonneur.

Il se retira presque entièrement, nous laissant suspendus à un fil de salive et d'huile, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup sec, si profond que j'eus l'impression qu'il allait me transpercer le cœur. Un cri déchirant m'échappa, un son que je ne me connaissais pas, aigu, animal, qui alla se perdre dans les micros de la webcam.

— Tu es à qui ? hurla-t-il, ses coups redoublant de violence, le bureau gémissant sous notre poids combiné. À qui, bordel ?

Je ne pouvais plus répondre. Mon corps n'était plus qu'une décharge électrique permanente. Mes mains agrippaient frénétiquement le bord du bois, mes ongles s'y enfonçant. À chaque impact, mes seins heurtaient violemment le plateau, ma peau huilée claquant contre le vernis. La douleur de sa possession se mariait à l'extase de ma soumission. J'étais sa chose, sa traînée, sa femme, et je le criais au monde entier sans pouvoir m'arrêter.

— À toi... Marc... à toi... gémis-je dans un souffle saccadé, ma tête basculant de

gauche à droite.

Il lâcha mes cheveux pour plaquer ses mains à plat sur mes omoplates, m'écrasant littéralement contre le bureau. Je sentis son membre gonfler encore, vibrer d'une tension insoutenable. Il n'y avait plus de rythme, seulement une furie de mouvements désordonnés, un corps à corps brutal où la tendresse avait été immolée sur l'autel de la jalousie.

Le climax monta comme une lame de fond, une vague de chaleur insupportable qui partit de mon bas-ventre pour irradier chaque pore de ma peau. Mes muscles vaginaux se contractèrent violemment, broyant son sexe dans un étau de plaisir pur. Marc poussa un cri sourd, un râle de bête blessée, et je sentis le jet brûlant de sa semence m'envahir, inondant mes entrailles avec une force telle que j'eus l'impression de défaillir.

Il ne s'arrêta pas. Il continua de pousser, de s'enfoncer en moi alors que ses spasmes le secouaient tout entier. Il déversait sa colère, son désir, sa haine de cet écran et son amour dévastateur dans mon corps ouvert. Je sombrai, mes bras lâchant prise, mon front venant s'écraser contre le clavier de l'ordinateur. Une série de caractères aléatoires s'afficha instantanément dans la barre de discussion, dernier message envoyé à cette foule de voyeurs avant que le monde ne s'éteigne.

Pendant de longues minutes, le seul son dans la pièce fut celui de nos respirations hachées, de l'huile qui gouttait sur le parquet et du ronronnement du ventilateur de l'ordinateur. Marc restait lourdement affalé sur moi, son visage enfoui dans mon cou, son souffle brûlant ma peau mouillée. Il tremblait.

Lentement, il se retira. Le bruit humide de notre désunion me fit frissonner. Je restai là, prostrée sur le bureau, les jambes tremblantes, sentant son foutre et mon désir couler lentement le long de mes cuisses. Je n'osais pas bouger. Je n'osais pas le regarder.

Marc tendit une main hésitante vers l'écran. D'un clic sec, il coupa la diffusion. L'obscurité soudaine de la pièce, seulement troublée par la diode bleue de la tour, nous retomba dessus comme un linceul.

Le silence qui suivit était plus assourdissant que tous les cris que nous avions poussés. Ce n'était pas le silence apaisé des amants après l'étreinte. C'était le silence des ruines après le passage de la tempête. Nous avons franchi une ligne, une frontière sans retour. Il m'avait reprise, oui, mais à quel prix ?

Il se redressa, attrapa son pantalon au sol sans un mot. Je me retournai avec peine, m'asseyant sur le bord du bureau, le corps encore vibrant, le regard vide. Sur l'écran noir, je voyais mon reflet : une femme défaite, couverte d'huile et de marques, le regard éteint.

Marc se tourna vers moi. Ses yeux n'étaient plus ceux de l'animal de tout à l'heure. Ils étaient pleins d'une tristesse infinie, d'un regret qui me déchira le cœur plus sûrement que sa fureur. Il s'approcha, posa une main tremblante sur ma joue souillée, son pouce essuyant une larme qui venait de perler.

— On ne peut plus revenir en arrière, murmura-t-il, sa voix brisée. Ils t'ont vue. Ils nous ont vus.

Il ne parlait pas seulement de la vidéo. Il parlait de cette part d'ombre que nous venions d'exposer, ce besoin de destruction qui s'était logé au cœur de notre intimité. Je pris sa main dans la mienne, la serrant de toutes mes forces, sentant l'odeur de notre sexe sur sa peau.

Le chapitre de notre innocence venait de se refermer dans un déluge de fluides et de pixels. Ce qui restait de nous n'était plus qu'une vérité brute, magnifique et terrifiante : nous nous aimions de la manière la plus sale et la plus absolue qui soit.

Et le monde entier nous regardait encore dans le noir.

# Chapitre 11

## Le Choix du Réalisateur

Le silence qui suivit était plus lourd que nos râles, une chape de plomb saturée de l'odeur de notre propre débauche. Je sentais encore le battement de mon cœur contre mes côtes, un tambour affolé qui résonnait dans ma cage thoracique. Marc était là, sa main calleuse contre ma peau, son pouce traçant un sillage d'humidité sur ma joue. Ses yeux, d'habitude si calmes, si prévisibles, brûlaient d'une lueur que je ne lui connaissais pas : un mélange de détresse absolue et d'une virilité sauvage, presque effrayante.

— Ils nous regardent, Sandrine, murmura-t-il à nouveau, et cette fois, sa voix n'était plus brisée. Elle était rauque, chargée d'une intention sombre.

Je tournai la tête vers le bureau. Le halo bleuté des deux moniteurs découpait nos silhouettes dans l'obscurité de la chambre. Sur l'écran de droite, le flux de la webcam continuait de défiler. Des milliers de kilomètres de câbles nous reliaient à des inconnus tapis derrière leurs écrans, dans la solitude de leurs nuits. Le chat explosait. Les mots défilaient trop vite pour être lus : des ordres, des insultes, des supplications, des exclamations de désir brut. On nous réclamait. On voulait voir la suite de la chute de la bourgeoise élégante et de son mari respectable.

Marc se leva. Sa nudité de quinquagénaire, sa carrure solide marquée par les années, m'apparut comme une révélation. Il n'avait plus rien de l'homme qui rangeait soigneusement ses dossiers chaque soir. Il était un prédateur sur son territoire. Il s'approcha de la webcam. Je retins mon souffle, m'attendant à ce qu'il claque l'ordinateur, qu'il mette fin à ce cauchemar délicieux.

Mais Marc ne l'éteignit pas.

Il posa ses doigts sur le pied articulé de la caméra. Ses articulations craquèrent dans le silence. Avec une lenteur délibérée, presque chirurgicale, il ajusta l'angle. Il inclina l'objectif vers le bas, vers le tapis de soie où j'étais encore étalée, les jambes entrouvertes, ma nuisette déchirée ne cachant plus rien de ma vulnérabilité. Il faisait un cadrage de professionnel, cherchant la lumière qui mettrait le mieux en valeur la nacre de ma peau et les rougeurs que ses mains avaient laissées sur mes cuisses.

— S'ils veulent regarder, dit-il sans se retourner, alors ils vont voir ce que c'est qu'un homme qui possède sa femme. Ils vont voir ce qu'ils ne pourront jamais toucher.

Le frisson qui me parcourut n'avait rien à voir avec le froid de la pièce. C'était une décharge électrique, un spasme de soumission volontaire qui fit gonfler mes seins et humidifier instantanément mon intimité déjà meurtrie. Marc revint vers moi. Sa démarche était lourde, assurée. Il s'arrêta juste devant moi, dominant ma position allongée. De ma place, je ne voyais que ses jambes puissantes, son sexe qui reprenait vie, fier et dur, pointé vers mon visage comme un défi jeté à la face du monde entier.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Je levai les yeux, mon visage baigné par la lumière artificielle. Il se mit à genoux entre mes jambes, ses genoux écartant mes cuisses avec une autorité qui m'arracha un petit cri. Il attrapa mes poignets et les plaça au-dessus de ma tête, me clouant au sol.

— Tu sens ça ? demanda-t-il en approchant son visage du mien. L'odeur de la honte ? C'est notre parfum maintenant, Sandrine. On pue le sexe et le scandale. Et tu aimes ça, n'est-ce pas ?

Sa main libre descendit brutalement sur mon ventre, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une force qui me fit cambrer le dos. Il ne cherchait pas la tendresse. Il

cherchait la vérité. Ses doigts glissèrent plus bas, rencontrant la moiteur gluante de nos ébats précédents. Il ne recula pas. Il étala mes fluides sur mes hanches, sur mon pubis, comme s'il peignait un tableau de notre déchéance pour ses spectateurs invisibles.

— Regarde la caméra, Sandrine. Montre-leur tes yeux. Montre-leur comment tu me désires alors que tu devrais mourir de honte.

Je tournai mon regard vers l'objectif, cette petite pupille de verre noire qui ne jugeait pas, qui se contentait d'absorber. Je me vis sur le moniteur de retour : une femme de cinquante ans, les cheveux défaits, le maquillage coulant, les lèvres gonflées par les baisers, offerte à la concupiscence universelle. J'étais une idole de chair, une reine déchue.

Marc s'empara de mon menton, m'obligeant à le regarder à nouveau. Ses doigts sentaient le musc, la sueur et moi. Il s'approcha de mon oreille, son souffle chaud me brûlant la peau.

— Je vais te reprendre, ici, sous leurs yeux. Je vais te marquer pour qu'ils sachent tous à qui tu appartiens. Je suis le réalisateur de ce film, Sandrine. Et tu vas jouer ton rôle jusqu'au bout.

Il pressa son corps contre le mien, sa peau brûlante contre ma peau glacée. Le contraste était tel que j'eus l'impression de brûler vive. Il chercha ma bouche dans un baiser dévastateur, une collision de langues et de dents qui n'avait plus rien de civilisé. C'était une réappropriation charnelle, un acte de propriété exercé devant un tribunal de voyeurs. Je sentis son érection appuyer fermement contre mon entrée, cherchant son chemin dans la chaleur humide de mon corps.

Le monde pouvait bien nous regarder. À cet instant précis, sous le regard de la webcam et la poigne de Marc, je n'avais jamais été aussi vivante, aussi sale, et aussi

absolument libre.

Mes doigts se sont crispés sur ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles saillants alors qu'il me soulevait avec une brutalité qui m'arracha un cri. Il ne m'installa pas n'importe où. Il me déposa sur le rebord de son bureau en chêne, là, juste en face de l'œil de verre de la webcam. Le froid du bois verni contre mes fesses nues fut un électrochoc. Je frissonnais, les jambes écartées, exposée à la lumière crue de la lampe de bureau qui faisait briller la fine pellicule de sueur sur mon décolleté.

Marc ne me quitta pas des yeux. Son regard était sombre, presque noir, chargé d'une rage possessive que je n'avais jamais vue chez lui. Il attrapa mes chevilles et les ramena vers lui, m'ouvrant plus largement encore, m'offrant totalement à l'objectif, et à lui.

— Regarde-toi, Sandrine, murmura-t-il d'une voix rauque, ses mains remontant lentement le long de mes cuisses intérieures. Regarde ce qu'ils voient. Ils voient la femme qui m'appartient. Ils voient comme tu es mouillée pour moi.

Il plongea deux doigts en moi d'un coup sec. Le choc me fit cambrer le dos, ma tête basculant en arrière tandis qu'un gémissement étranglé s'échappait de ma gorge. C'était trop. Trop de sensations, trop de honte, trop de plaisir. Il bougeait ses doigts à l'intérieur avec une cadence métronomique, impitoyable, cherchant à me briser. Le son humide de ses va-et-vient résonnait dans le silence de la pièce, un bruit obscène qui devait être amplifié par le micro de l'ordinateur.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? me provoqua-t-il, s'approchant si près que je pouvais sentir l'odeur de tabac froid et de désir qui émanait de lui. Tu aimes l'idée que des milliers d'inconnus te voient te faire prendre par ton homme. Tu te sens sale, Sandrine ? Dis-le.

— Oui... soufflai-je, mes hanches cherchant désespérément ses doigts. Je me sens...

abjecte. Je me sens à toi.

Il retira ses doigts brusquement, me laissant vide et haletante. Je l'ai regardé déboutonner son pantalon d'un geste saccadé. Son sexe a jailli, fier, battant, d'une taille qui me fit déglutir. Il était magnifique dans sa fureur charnelle. Il ne chercha pas de préliminaires supplémentaires. Il savait que j'étais prête, que j'étais dévastée d'attente.

Il écrasa ses lèvres contre les miennes dans un baiser qui goûtait le sel et le fer, sa langue s'enfonçant dans ma bouche comme s'il voulait m'étouffer. En même temps, il saisit mes hanches et, d'une poussée dévastatrice, il entra en moi tout entier.

La douleur initiale fut balayée par une vague de chaleur si intense que j'eus l'impression que mes entrailles fondaient. Il était si gros, si présent, qu'il semblait remplir chaque recoin de mon être, comblant le vide que son absence avait laissé ces derniers jours. Je poussai un cri sourd contre sa bouche, mes jambes se refermant instinctivement autour de sa taille pour l'ancrer en moi, pour ne plus jamais le laisser partir.

— Voilà, grogna-t-il contre mon cou, ses dents mordant la peau sensible au-dessus de ma clavicule. Sens-moi. Sens comme je te déchire. C'est moi qui décide du cadre, c'est moi qui écris la fin.

Il commença à bouger. Ce n'était pas une étreinte tendre. C'était un assaut. Chaque coup de boutoir me soulevait du bureau, me projetant contre son torse dur comme le roc. Le rythme était sauvage, animal. Il me baisait avec une force qui me faisait claquer contre le bois, un rythme saccadé qui m'arrachait des sanglots de plaisir pur.

Je voyais, dans le coin de l'écran qui restait allumé, nos deux corps entrelacés. Je voyais mes seins s'écraser contre ses pectoraux à chaque impact, je voyais ses mains marquer ma peau blanche de traces rouges. C'était un spectacle de débauche, une

mise à nu totale de notre intimité la plus brutale.

— Dis-leur que c'est mon nom que tu cries, ordonna-t-il en me saisissant les cheveux pour forcer mon visage vers la caméra. Dis-leur qui te possède ainsi.

Je luttais pour reprendre mon souffle, mes yeux papillonnant, mon esprit sombrant dans un abîme de sensations. Le frottement de nos sexes, le mélange de nos sueurs, l'odeur âcre de la luxure qui emplissait l'air... tout me poussait vers un point de non-retour.

— Marc... Marc, je t'en supplie... gémis-je, ma voix n'étant plus qu'un murmure brisé. C'est toi... seulement toi... Prends-moi plus fort... Tue-moi s'il le faut...

Il accéléra encore, sa respiration se transformant en un grognement de prédateur. Il ne me baisait pas seulement pour le plaisir ; il me baisait pour me marquer, pour graver son empreinte au plus profond de ma chair, là où personne d'autre ne pourrait jamais l'effacer. La tension dans le bas de mon ventre devint insupportable, un nœud de muscles et de nerfs sur le point d'exploser.

Il lâcha mes cheveux pour plaquer ses mains à plat sur le bureau de chaque côté de moi, se servant de ses bras comme de piliers pour me pilonner avec une puissance décuplée. Ses yeux restaient fixés sur les miens, une connexion électrique, presque douloureuse, alors que le monde entier nous regardait nous perdre l'un dans l'autre.

La sueur coulait de son front sur mon visage, se mélangeant à mes larmes de soulagement et d'extase. Je sentais mon clitoris frotter contre la base de son membre à chaque poussée, envoyant des décharges électriques dans tout mon corps. J'étais au bord du précipice, les doigts de pieds crispés, le souffle court, suspendue à chacun de ses mouvements.

— Tu vas venir, Sandrine, murmura-t-il d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Tu

vas venir devant eux, et tu vas leur montrer ce que ça fait d'être à moi.

Il changea soudainement d'angle, soulevant mes jambes encore plus haut, m'enfonçant davantage dans le bureau. Chaque centimètre de lui semblait avoir trouvé une nouvelle voie en moi, plus profonde, plus intime. Je sentis les premières contractions de mon orgasme monter du plus profond de mon sexe, une onde sismique qui menaçait de tout emporter sur son passage.

— Marc... je ne... je peux plus... hoquetai-je, mes mains cherchant une prise sur ses avant-bras contractés.

— Ne t'arrête pas, ordonna-t-il, ses hanches claquant contre les miennes avec une régularité de métronome. Regarde l'objectif. Regarde-les te voir jouir.

Je fixai la petite lumière rouge, ce témoin silencieux de notre déchéance et de notre triomphe. Tout mon corps n'était plus qu'un cri, une attente insoutenable, alors que Marc, le visage tordu par l'effort et le désir, s'apprêtait à me donner le coup de grâce.

La petite lumière rouge de la webcam me fixait comme l'œil d'un cyclope électrique, froid et impitoyable. À cet instant, je n'étais plus seulement une femme dans les bras de l'homme qu'elle aimait et haïssait tout à la fois ; j'étais une image, une offrande jetée en pâture à l'immensité du réseau. Mais le poids de Marc sur moi, la rudesse de ses mains et la chaleur dévastatrice de son sexe m'ancraient dans une réalité bien plus brutale.

Il ne faisait pas que me posséder. Il me marquait.

Ses doigts s'enfoncèrent plus profondément dans la chair de mes cuisses, les écartant au-delà du possible, m'ouvrant comme un livre dont il raturait chaque page. Je sentais le bord verni du bureau m'entailler le bas du dos, mais la douleur n'était qu'un lointain écho face au séisme qui ravageait mon entrejambe. À chaque coup de

boutoir, mon bassin basculait violemment, accueillant sa verge qui semblait vouloir me transpercer jusqu'au cœur. C'était un rythme sauvage, dépourvu de tendresse, une cadence de guerre où chaque frottement m'arrachait un gémissement que je ne pouvais plus étouffer.

— Regarde-les, haleta-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant me faisant frissonner. Regarde ce qu'ils ne pourront jamais avoir. Montre-leur comment tu trembles sous moi.

Il se redressa, ses muscles tendus à rompre sous sa chemise trempée de sueur. Il attrapa mes poignets et les plaqua au-dessus de ma tête, me forçant à bomber le torse, à m'exposer totalement à l'objectif. Je vis mon propre visage sur le retour de l'écran : mes yeux révulsés, mes lèvres gonflées, cette expression de déchéance absolue et de plaisir terrifiant. J'étais une épave sublime, et Marc était la tempête.

Il accéléra encore. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquaient, ce claquement humide et sourd, résonnait dans la pièce silencieuse, amplifié par le micro de l'ordinateur. Je sentais son sexe, dur comme du marbre, frotter contre ma paroi interne, cherchant ce point précis, cette faille en moi qui me ferait basculer. Ma cyprine coulait le long de mes fesses, lubrifiant nos ébats, créant ce son de succion presque obscène à chaque va-et-vient.

— Marc... s'il te plaît... je vais...

— Donne-le moi, grogna-t-il, sa voix vibrant d'une autorité animale. Donne-leur tout. Je veux qu'ils te voient te briser.

Il changea soudainement le rythme. Ce n'étaient plus des poussées régulières, mais des coups courts, rapides, frénétiques, qui me clouaient au bois du bureau. Ma vision se brouilla. La petite lumière rouge se mit à danser devant mes yeux. L'électricité montait, une tension insoutenable qui partait de mon sexe pour irradier jusqu'à la

pointe de mes seins, dont les mamelons étaient dressés, frottant contre le tissu de ma robe déchirée.

Je n'appartenais plus à moi-même. J'étais sa chose, son territoire reconquis, et cette humiliation publique devenait l'essence même de mon orgasme. Savoir que le monde entier voyait ma soumission, ma perte de contrôle totale, agissait comme un catalyseur.

Soudain, Marc lâcha mes poignets pour saisir mon visage. Ses pouces forcèrent ma bouche à s'ouvrir, ses yeux sombres plongeant dans les miens avec une intensité qui me fit pleurer.

— Maintenant, ordonna-t-il.

La vague déferla. Ce fut une déflagration qui me vida de tout oxygène. Mes muscles vaginaux se refermèrent sur lui dans une série de spasmes violents, une étreinte interne si serrée que je crus qu'il allait se rompre en moi. Je hurlai, un cri rauque, une plainte animale qui se perdit dans les fibres du micro. Ma tête bascula en arrière, ma colonne vertébrale se cambra jusqu'à la limite de la rupture. Tout mon corps n'était plus qu'une pulsation, un flot de chaleur qui inondait mes cuisses.

Sentant mon agonie de plaisir, Marc ne retint plus rien. Il poussa une dernière fois, si fort que le bureau gémit, s'enfonçant en moi jusqu'à l'os du bassin. Il se figea, le visage tordu par une grimace de douleur exquise, les veines de son cou saillantes. Je sentis le jet brûlant de sa semence me remplir, vague après vague, une invasion liquide qui scellait son emprise. Il resta là, cloué à moi, son front contre le mien, tandis que nos souffles courts et saccadés se mélangeaient dans l'air saturé d'hormones.

Le silence retomba, lourd, étouffant. Seul le bruit de nos cœurs, battant à l'unisson comme des tambours de guerre, persistait.

Marc finit par se retirer avec une lenteur calculée. Le bruit du glissement de sa peau contre la mienne, humide et collante de nos fluides mêlés, me fit frissonner de nouveau. Je retombai sur le bureau, les jambes molles, incapable de bouger, mon sexe encore palpitant, béant et souillé de lui.

Il ne me regarda pas tout de suite. Il se tourna vers l'ordinateur. D'un geste lent, presque cérémonieux, il s'approcha de l'écran. Ses doigts effleurèrent le clavier, mais il ne coupa pas la diffusion immédiatement. Il laissa la caméra capturer mon corps dévasté, la traînée de son sperme qui coulait sur ma peau, les marques de ses doigts rouges sur mes hanches. C'était son dernier message au monde : \*Elle est à moi. Voyez ce que j'en fais.\*

Puis, d'un coup sec, il rabattit l'écran.

L'obscurité soudaine de la pièce fut plus violente que n'importe quel choc. Marc se détourna, boutonnant sa chemise avec une froideur qui me glaça le sang, alors que les larmes commençaient enfin à couler sur mes joues. Le réalisateur avait fini son film. Et moi, j'étais restée seule sur le plateau de notre désastre, le corps en feu et l'âme en lambeaux.

# Chapitre 12

## Performance Absolue

Le silence qui a suivi la fermeture brutale de l'ordinateur n'était pas une absence de bruit, c'était un linceul. Un poids de plomb qui écrasait mes poumons alors que je restais là, prostrée sur ce bureau qui avait autrefois servi à trier des factures et à organiser notre vie de couple rangé. J'étais étalée, les cuisses encore tremblantes, la peau rougie par la fureur de Marc, et cette traînée de foudre qui refroidissait sur ma hanche comme une marque de propriété indélébile.

Vingt-cinq ans. Vingt-cinq ans que nous nous connaissions par cœur, ou du moins que nous le pensions. En une heure de diffusion, il avait méthodiquement démantelé la Sandrine « respectable » pour ne laisser que cette femelle offerte, avide, dont le seul but était d'être dévorée sous le regard de milliers de voyeurs anonymes.

Je me suis relevée avec peine, les muscles endoloris. Marc était déjà dans la chambre. Il ne m'avait pas adressé un mot, pas un geste de tendresse pour éponger les larmes qui avaient creusé des sillons de mascara noir sur mes joues. Je me suis traînée jusqu'à la salle de bain, mon reflet dans le miroir me renvoyant l'image d'une naufragée. Mes yeux étaient injectés de sang, mes lèvres gonflées par ses baisers brutaux. Mais au milieu de cette dévastation, il y avait cette étincelle. Une lueur de terreur mêlée à un orgasme de l'âme que je ne pouvais pas nier.

J'ai ouvert la douche, laissant l'eau brûlante frapper ma nuque. Je voulais rincer la honte, mais chaque fois que mes doigts effleuraient ma chair meurtrie, l'image de Marc derrière l'objectif me revenait. Ce n'était plus mon mari, le cadre moyen fatigué par la routine. C'était un homme qui reprenait ce qui lui appartenait en le jetant en pâture au monde. Et le plus terrifiant, c'est que j'en redemandais.

Quand je suis sortie de la salle de bain, enroulée dans un peignoir de soie noire qui glissait sur ma peau humide, j'ai trouvé la chambre plongée dans une pénombre calculée. Seule la lumière crue de l'anneau LED et les deux spots de tournage encadraient notre grand lit. Marc était là, assis sur le bord du matelas. Il avait retiré sa chemise. Son torse, encore ferme malgré les années, luisait sous l'effet d'une fine couche de sueur. Il tenait la caméra à la main, réglant la mise au point avec une précision de chirurgien.

— Marc... murmurai-je, la voix brisée.

Il a levé les yeux vers moi. Son regard n'était pas celui d'un mari qui s'excuse. C'était celui d'un prédateur qui a goûté au sang et qui sait que sa proie est consentante.

— Ils en veulent encore, Sandrine, a-t-il dit d'une voix sourde, presque caverneuse. Le chat explose. Ils ont vu tes larmes. Ils ont vu comment je t'ai prise sur ce bureau. Ils veulent la suite. Ils veulent voir la démolition totale.

Je me suis approchée lentement, le cœur battant à s'en rompre les côtes. Chaque pas était une abdication de ma dignité, une descente de plus dans cet enfer que nous avions construit ensemble. Je me suis arrêtée à quelques centimètres de lui. L'odeur de son sexe, de ma propre excitation et de la peur qui émanait de moi formait un cocktail entêtant.

— Et toi ? qu'est-ce que tu veux, Marc ?

Il a posé la caméra sur le trépied, l'orientant directement vers le centre du lit. Puis, d'un geste sec, il a saisi les pans de mon peignoir et les a écartés. Je me suis retrouvée nue devant lui, devant l'objectif, devant l'abîme. Ses mains calleuses se sont posées sur mes hanches, ses pouces s'enfonçant dans ma chair là où il m'avait déjà marquée.

— Je veux que tu oublies que je suis ton mari, a-t-il soufflé contre mon oreille, ses lèvres effleurant mon lobe avec une cruauté délicate. Je veux que tu sois cette traînée que tout le monde rêve de baiser, mais que seul moi j'ai le droit de détruire. Je veux qu'ils te voient supplier.

Il a glissé une main entre mes jambes, ses doigts cherchant l'humidité qui n'avait jamais cessé de couler malgré la douche. Il a gémi d'un plaisir sombre en découvrant que j'étais déjà béante, prête, palpitante de désir pour le prochain assaut.

— Regarde l'objectif, Sandrine. Regarde-les. Dis-leur ce que tu ressens quand je te traite comme ça.

Il a activé le bouton de diffusion. Le petit voyant rouge s'est allumé, tel un œil démoniaque témoin de notre déchéance. La pièce a semblé se resserrer autour de nous. L'air est devenu épais, électrique. Je me suis laissée tomber à genoux sur le tapis épais, face à l'objectif, alors que Marc restait debout, dominant ma silhouette fragile de ses cinquante ans de frustration accumulée.

Le voyeurisme n'était plus un jeu, c'était notre religion. Et ce soir, dans ce sanctuaire saturé d'odeurs charnelles et de désespoir, nous allions officier jusqu'à l'épuisement.

Ma main a glissé vers mon entrejambe, guidée par son regard d'acier. Mes doigts ont commencé à écarter mes lèvres, exposant mon intimité encore rosie par les frictions précédentes. J'ai levé les yeux vers la lentille, imaginant les milliers d'écrans qui reflétaient mon humiliation.

— Je... j'ai besoin de lui, ai-je haleté, ma propre voix me paraissant étrangère. J'ai besoin qu'il me brise.

Marc a lâché un rire bref, sans joie, avant de me saisir par les cheveux pour rejeter ma tête en arrière. Il a débouclé sa ceinture dans un claquement de cuir qui a résonné

comme un coup de fouet dans le silence de la chambre. Son sexe, dur et sombre, s'est libéré de son pantalon, pulsant d'une rage que je n'avais jamais soupçonnée en lui.

— Alors donne-leur ce qu'ils attendent, a-t-il ordonné. Performance absolue, Sandrine. Montre-leur comment une femme comme toi finit par se perdre.

L'acier de son regard me transperçait, plus froid encore que l'objectif de la caméra qui, sur son trépied, buvait chaque parcelle de mon indécence. Marc ne bougeait pas. Il trônait devant moi, sa virilité sombre et nerveuse battant contre son ventre, une insulte vivante à la pudeur que j'avais autrefois prétendu posséder. L'odeur de son excitation, musquée, âcre, se mélangeait à la mienne, une effluve de cyprine déjà lourde qui flottait entre nous comme une promesse de naufrage.

— À genoux, Sandrine, a-t-il lâché, la voix brisée par une rage qu'il ne cherchait plus à contenir.

Je me suis exécutée, mes rotules percutant le parquet avec un bruit sourd. Mes mains tremblaient sur mes cuisses. Je me sentais petite, offerte, réduite à cette fonction de réceptacle qu'il exigeait. Il a fait un pas vers moi, sa main s'engouffrant à nouveau dans mes cheveux pour forcer mon visage à l'angle exact de la lentille.

— Regarde-les, a-t-il murmuré à mon oreille, son souffle brûlant contrastant avec la glace de ses mots. Regarde ces milliers de voyeurs qui attendent de te voir t'étouffer. Dis-leur ce que tu es.

— Je suis... à toi, ai-je gémi, les yeux fixés sur le petit point rouge de la caméra.

— Non. Dis-leur que tu n'es qu'une traînée qui a faim de ça.

Il a brusquement poussé son sexe contre ma bouche. L'odeur de sa peau, le goût salé et chaud de son gland ont envahi mes sens. J'ai ouvert les lèvres, mon corps agissant

par pur instinct de survie érotique. Il ne m'a laissé aucun répit. D'un coup de rein brutal, il s'est enfoncé au fond de ma gorge, me coupant la respiration. Mes yeux ont basculé vers l'arrière, les larmes piquant mes paupières alors que le réflexe de nausée luttait contre le désir sauvage de le satisfaire.

Ses mains pressaient mon crâne, me guidant dans une danse asymétrique et violente. Je sentais les veines de sa verge battre contre ma langue, l'amertume du pré-sperme qui commençait à perler. Marc grognait, un son animal, sourd, qui venait du plus profond de sa poitrine. À chaque va-et-vient, le bruit de ma salive et du frottement de sa peau contre mes lèvres saturait l'espace sonore de la chambre. C'était obscène. C'était nécessaire.

Il s'est dégagé brusquement, me laissant haletante, un filet de salive coulant le long de mon menton. Sans un mot, il m'a saisie par les hanches pour me projeter sur le lit, face contre les draps froissés. Le contact du tissu frais sur mon sexe en feu a provoqué une décharge électrique dans tout mon dos.

— Écarte-toi, a-t-il ordonné.

J'ai obéi, mes doigts agrippant les draps, mes fesses offertes, tremblantes. Je l'ai entendu cracher dans sa main, un bruit de frottement humide, avant de sentir ses doigts s'immiscer entre mes fesses. Il n'y avait aucune douceur. Il explorait ma fente, ses phalanges rugueuses écrasant mon clitoris gorgé de sang avant de s'enfoncer sans prévenir dans mon antre inondé.

— Tu es tellement mouillée, Sandrine... C'est dégoûtant à quel point tu aimes ça, a-t-il sifflé.

Il a enfoncé deux, puis trois doigts, écartant mes parois avec une force qui me faisait cambrer le dos de douleur et de plaisir mêlés. Je sentais mes propres fluides couler sur ses jointures, lubrifiant le massacre. Chaque mouvement était calculé pour me

faire perdre pied, pour effacer la femme de tête que j'étais et ne laisser que cette créature gémissante sous lui.

Soudain, il s'est penché sur moi, écrasant sa poitrine contre mon dos, ses mains venant chercher mes seins pour les pétrir avec une rudesse qui me fit lâcher un cri. Il a mordu mon épaule, ses dents s'enfonçant dans ma chair, marquant son territoire devant le monde entier.

— Est-ce qu'ils voient comment tu réagis quand je te traite comme une chienne ? a-t-il grogné contre ma peau. Est-ce qu'ils voient comme ton cul s'agite pour en avoir plus ?

— Marc... s'il te plaît... prends-moi... brise-moi pour de bon...

Ma voix n'était plus qu'un murmure dévasté. Le conflit entre nous, les mois de non-dits, de trahisons et de larmes, tout se cristallisait dans cette tension insupportable entre mes cuisses. Je voulais qu'il m'envahisse, qu'il me déchire s'il le fallait, pourvu qu'il comble ce vide abyssal que nous avons creusé entre nous.

Il s'est redressé, me laissant un court instant dans un froid insupportable. J'ai tourné la tête pour le voir, sa silhouette découpée par la lumière crue des projecteurs. Il tenait son sexe, le branlant d'un mouvement sec, ses yeux rivés sur mon intimité béante, palpitante de besoin.

— Tu veux la performance absolue ? a-t-il répété, sa voix n'étant plus qu'un râle. Tu vas l'avoir. Mais n'espère pas que je m'arrête quand tu crieras.

Il a attrapé mes chevilles, ramenant mes jambes par-dessus mes épaules dans une position de vulnérabilité totale, exposant mon sexe écarlate à la caméra une dernière fois avant de se placer entre mes cuisses. La pointe de son gland a cherché mon entrée, glissant sur mes lèvres trempées de foutre et de désir, hésitant juste assez

longtemps pour me rendre folle.

L'air dans la pièce était devenu irrespirable, saturé de l'électricité d'un orage imminent. Mon cœur frappait contre mes côtes comme un oiseau en cage. J'ai vu sa mâchoire se contracter, ses muscles saillir sous l'effort de sa retenue qui volait en éclats.

— Regarde bien, Sandrine, a-t-il murmuré, les yeux fixés dans les miens. C'est le moment où tu disparais.

Et dans un coup de rein d'une violence inouïe, il s'est enfoncé tout entier en moi.

La douleur a été une lame de fond, une déflagration qui a balayé tout ce qui restait de ma raison. Ce n'était pas seulement son sexe qui m'envahissait, c'était sa rage, son désespoir, et cette putain de tendresse qu'il essayait de noyer dans la violence de l'acte. Je suis restée la bouche ouverte, le souffle bloqué dans ma gorge, les yeux révulsés vers le plafond tandis que mon corps s'ajustait, s'écartelait pour accueillir chaque millimètre de lui.

Il ne s'est pas arrêté. Il n'a pas attendu que je reprenne mes esprits.

Il a commencé à bouger avec une férocité animale, des coups de boutoir sourds qui faisaient claquer ma chair contre la sienne dans un bruit humide, obscène, qui résonnait dans toute la pièce. À chaque va-et-vient, il ressortait presque entièrement, me laissant béante et affamée, avant de se propulser à nouveau en moi, visant le fond, cherchant à marquer mon col, à m'imprimer sa marque jusque dans mes entrailles.

— Regarde-moi, Sandrine ! a-t-il grogné, sa main se refermant sur ma gorge, pas pour m'étouffer, mais pour ancrer ma réalité à la sienne. Regarde ce qu'on est devenus.

Ses yeux étaient sombres, injectés de sang, brûlants d'un feu que même l'écran ne pourrait jamais retranscrire. Je l'ai agrippé, mes ongles s'enfonçant dans ses trapèzes contractés, arrachant des sillons rouges sur sa peau moite. La sueur coulait de son front, tombant en gouttes lourdes sur ma poitrine, se mélangeant à mes larmes. J'étais inondée. Inondée de lui, de mon propre désir qui débordait, de ce mélange visqueux de lubrifiant et de sécrétions qui rendait chaque mouvement plus glissant, plus bruyant, plus sauvage.

L'objectif de la caméra, juste là, sur le côté, semblait nous juger. Mais il n'y avait plus de public. Il n'y avait plus de "Performance Absolue". Il n'y avait que ce rythme binaire, dévastateur, qui me brisait de l'intérieur. Ses hanches martelaient les miennes avec une cadence métronomique, impitoyable. Je sentais la texture de son gland frotter contre les parois de mon vagin, irritant délicieusement chaque nerf, chaque fibre. C'était trop. C'était infiniment trop.

— Je craque... je vais... je vais tout casser... ai-je hoqueté, ma voix se brisant dans un sanglot.

— Casse-toi, Sandrine. Donne-moi tout. Disparais !

Il a soudainement changé d'angle, ses mains glissant sous mes fesses pour me soulever davantage, m'ouvrant comme un livre dont il voulait déchirer les pages. Il a accéléré. Ses mouvements sont devenus plus courts, plus rapides, une mitraille de plaisir brut qui me faisait tressaouter sur le matelas. L'odeur du sexe, une odeur de musc, de sel et de vie, m'emplissait les narines. Je sentais la chaleur irradier de son bas-ventre, une fournaise qui menaçait de me consumer.

Mon clitoris, gorgé de sang, frottait contre son pubis à chaque impact, envoyant des décharges électriques qui remontaient jusqu'à ma colonne vertébrale. J'ai commencé à voir des taches de lumière derrière mes paupières. Mes parois vaginales se sont contractées violemment autour de lui, un réflexe défensif, une étreinte désespérée. Il a

laissé échapper un cri, un son déchiré qui n'avait plus rien d'humain, ses muscles se pétrifiant sous l'afflux de l'orgasme.

— Maintenant ! a-t-il hurlé.

Le monde a basculé.

L'orgasme m'a percutée comme un train à grande vitesse. J'ai crié, un son long et aigu qui s'est perdu dans le silence de la chambre, tandis que mon corps entraînait en convulsion. En moi, je l'ai senti exploser. Un jet, puis deux, puis une coulée brûlante, épaisse, qui a rempli mon fond, inondant chaque recoin de ma matrice. Il s'est vidé en moi avec une force qui m'a fait cambrier le dos jusqu'à la rupture, ses reins vibrant contre les miens dans une décharge sans fin.

Nous sommes restés ainsi, soudés par le foudre et la sueur, haletants comme des bêtes blessées. L'air était lourd, poisseux. Le silence qui a suivi était plus assourdissant que nos cris. Il a lentement laissé retomber mon poids, mais est resté en moi, son membre encore palpitant diminuant doucement de volume à l'intérieur de ma chaleur.

Il s'est penché, posant son front contre le mien. Ses yeux étaient clairs maintenant, vides de toute la fureur, mais remplis d'une tristesse infinie. Il a tendu la main vers la caméra, son doigt effleurant l'interrupteur.

— La performance est terminée, a-t-il murmuré, si bas que je suis la seule à avoir pu l'entendre.

Il a coupé le flux. L'écran s'est éteint.

Dans l'obscurité soudaine, j'ai senti une larme rouler sur ma joue pour aller s'écraser sur son torse. On s'était tout donné, on s'était tout pris, devant le monde entier. Et pourtant, dans les débris de cette étreinte, je n'avais jamais eu aussi froid. On s'était

aimés à mort, sous les yeux de milliers d'inconnus, et il ne restait plus de nous qu'une flaque de fluides sur un drap froissé.

Je me suis accrochée à lui, la tête enfouie dans son cou, écoutant son cœur ralentir. Le chapitre se fermait sur ce constat sanglant : nous étions magnifiques, nous étions obscènes, et nous étions, par-dessus tout, irrémédiablement perdus.

# Chapitre 13

## Connexion Permanente

Le silence qui a suivi la coupure du direct était plus assourdissant que les milliers de milliers de commentaires qui défilaient une seconde plus tôt sur l'écran. C'était un silence de plomb, épais, saturé par l'odeur de l'ozone des machines, de la sueur âcre et de cette effluve musquée, primitive, qui émane des corps qui se sont livrés sans retenue.

Je suis restée là, prostrée sur ce lit qui était devenu notre scène, notre champ de bataille, notre confessionnal. Mes membres pesaient une tonne. Ma peau, encore rougie par les mains de Marc, par ses morsures, par le frottement répété du cuir et de la soie, brûlait d'une fièvre que l'air frais de la pièce ne parvenait pas à éteindre. Je sentais entre mes cuisses la moiteur de son offrande, un mélange visqueux qui coulait lentement sur le drap de satin noir, vestige de notre débauche publique.

Marc ne bougeait pas. Son front restait scellé au mien, son souffle court venant mourir sur mes lèvres entrouvertes. Je pouvais sentir les battements erratiques de son cœur contre ma poitrine, un tambour de guerre qui refusait de s'apaiser. Il était là, physiquement présent, mais je sentais son âme osciller sur le précipice.

— Marc... ai-je murmuré, ma voix n'étant qu'un craquement sec dans la pénombre.

Il a lentement relevé la tête. Ses yeux étaient injectés de sang, les pupilles encore dilatées par l'adrénaline et le voyeurisme. À cinquante-deux ans, il n'avait jamais été aussi beau, ni aussi effrayant. La lumière bleue de la veilleuse de l'ordinateur sculptait ses traits, accentuant chaque ride de fatigue, chaque trace de la fureur qui l'avait habité. Il me regardait comme si j'étais une apparition, une sainte souillée qu'il avait

lui-même jetée aux loups pour mieux se sentir exister.

Il a passé une main tremblante sur mon visage, ses doigts rudes accrochant mes cheveux défaits. Sa paume était moite, imprégnée de l'odeur de mon propre corps.

— On l'a fait, Sandrine, a-t-il dit d'une voix sourde, presque inaudible. On s'est mis à nu. Vraiment.

— Ils ont tout vu, Marc. Tout.

L'idée, au lieu de me glacer, a provoqué une décharge électrique au creux de mes reins. Je me suis revue, quelques minutes plus tôt, cambrée sous lui, criant mon plaisir face à l'objectif, sachant que dans des milliers de foyers, des hommes et des femmes se touchaient en nous regardant. Cette pensée était un poison délicieux, une validation brutale de ma féminité que vingt-cinq ans de mariage avaient fini par anesthésier. À cinquante ans, je n'étais plus la femme invisible du bureau, j'étais une icône de chair et de désir.

Marc a glissé sa main le long de mon cou, serrant juste assez pour me faire basculer la tête en arrière. Son regard s'est ancré dans le mien avec une intensité qui me donnait le vertige. Il n'y avait plus d'indifférence polie, plus de routine, plus de non-dits. Il y avait cette vérité crue, sanglante : nous étions des prédateurs et des proies l'un pour l'autre.

— Ça te plaît, n'est-ce pas ? a-t-il lâché, ses doigts s'enfonçant un peu plus dans ma peau. Savoir qu'ils te désirent tous. Savoir que je suis le seul à pouvoir te briser comme je viens de le faire.

Je n'ai pas répondu par des mots. J'ai saisi son poignet, non pour le repousser, mais pour presser sa main davantage contre moi. Mes hanches ont bougé d'elles-mêmes, cherchant le contact de son sexe qui, déjà, reprenait de la vigueur contre ma hanche.

La fatigue s'évaporait, remplacée par une faim nouvelle, plus sombre, plus ancrée.

— Je ne veux plus jamais que tu te caches, a-t-il continué, son visage s'approchant du mien jusqu'à ce que nos nez se frôlent. Je ne veux plus jamais rentrer le soir et trouver cette femme éteinte qui fait semblant de vivre. Je veux celle-ci. Celle qui transpire, celle qui hurle, celle qui s'offre au monde pour mieux m'appartenir.

Ses lèvres ont écrasé les miennes avec une sauvagerie qui m'a arraché un gémissement. Ce n'était pas un baiser de tendresse, c'était une revendication de propriété. Sa langue a forcé le passage, envahissant ma bouche avec une autorité retrouvée. Je goûtais à nous, à ce mélange de sel, de salive et de cette fureur qui nous servait désormais de lien.

Je me suis agrippée à ses épaules larges, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles tendus. Je sentais la chaleur de son corps m'envahir, repoussant le froid que j'avais ressenti à la coupure du flux. Nous n'étions pas perdus. Nous étions en train de muter.

Il s'est redressé légèrement, ses mains glissant sur mes seins encore lourds et sensibles, ses pouces écrasant mes tétons qui pointaient instantanément sous son toucher expert. Chaque geste était lent, calculé, une torture exquise visant à ranimer l'incendie que nous pensions avoir éteint.

— Regarde-moi, Sandrine, ordonna-t-il en attrapant mon menton.

J'ai ouvert les yeux. Dans l'obscurité de la chambre, ses yeux brûlaient d'une lueur nouvelle. Une promesse de ne plus jamais nous taire.

— On ne revient pas en arrière après ça, a-t-il murmuré. Tu le sais ?

— Je ne veux pas revenir en arrière, Marc. Je veux brûler. Avec toi. Devant eux. Devant tout le monde.

Il a esquissé un sourire prédateur, celui de l'homme qui vient de redécouvrir son territoire. Sa main est descendue, lente, inévitable, suivant la courbe de mon ventre avant de s'enfoncer entre mes jambes, là où j'étais encore ouverte, palpitante et offerte. Quand ses doigts ont pénétré ma chaleur, je me suis cambrée, un cri de possession mourant dans ma gorge.

La connexion n'était pas seulement numérique. Elle était totale. Organique. Indestructible.

— Alors, montre-moi encore, a-t-il soufflé à mon oreille en mordillant le lobe. Montre-moi que tu es à moi, même quand le monde entier te regarde.

L'action ne faisait que commencer. La nuit était encore jeune, et notre faim, elle, était éternelle. J'ai écarté les jambes, l'invitant à reprendre ce qui lui était dû, sans plus aucune honte, avec la certitude que ce chaos était notre seul salut.

Ses doigts travaillaient en moi avec une régularité de métronome, mais c'était une cadence cruelle, faite pour me briser autant que pour me reconstruire. Je sentais chaque ride de sa peau contre ma muqueuse, chaque impulsion de ses phalanges qui venaient heurter mon col, encore sensible, encore béant de notre précédent assaut. Je ne voyais plus la pièce, je ne voyais plus les murs de cette chambre qui avait été le tombeau de notre intimité pendant des mois. Je ne voyais que lui, son visage durci par un désir qui ressemblait à de la rage.

— Regarde l'écran, Elena, a-t-il ordonné d'une voix rauque, une main migrant de ma hanche pour venir s'enrouler fermement autour de ma gorge, sans m'étouffer, juste pour m'ancrer, pour me rappeler qui dirigeait cette symphonie de débauche.

J'ai obéi. Mes yeux se sont fixés sur le petit point vert de la webcam, ce cyclope électronique qui nous dévorait. Sur l'écran, je voyais mon propre corps, désarticulé,

les cuisses grandes ouvertes, le visage rougi, les lèvres gonflées. Je voyais la main de Marc disparaître en moi, le va-et-vient lubrifié par mes propres jus qui commençaient à couler le long de ses doigts, brillants sous la lumière artificielle de l'ordinateur.

— Tu vois ça ? a-t-il murmuré contre ma tempe, son souffle brûlant contrastant avec la fraîcheur de l'air. Tu vois comme tu es trempée ? Tu vois comme tu m'accueilles ? Ils voient tout. Chaque spasme, chaque goutte de ta jouissance leur appartient. Mais c'est moi qui te la donne. C'est moi qui te dévaste.

Il a retiré ses doigts brusquement, m'arrachant un gémissement de frustration, avant de me retourner sans ménagement. Il m'a poussée sur le ventre, mon visage écrasé contre le drap qui sentait encore l'odeur âcre de notre sueur et de son sperme. Il a attrapé mes poignets pour les plaquer dans le bas de mon dos, m'immobilisant totalement. J'étais une offrande, une proie, une femme retrouvée.

— Marc... s'il te plaît... j'ai besoin...

— De quoi as-tu besoin ? De sentir ma bite te déchirer ? De sentir que tu n'es plus rien d'autre qu'un trou pour moi ? Dis-le. Dis-le leur.

Je n'avais plus de fierté. La fierté était ce qui nous avait menés au bord du divorce. Ce qui restait, c'était cette vérité brute, animale.

— Je veux que tu me baises comme une chienne, j'ai hurlé dans l'oreiller, ma voix étouffée mais chargée d'une détresse érotique absolue. Je veux qu'ils voient à quel point je suis à toi. Détruis-moi, Marc. Ne me laisse rien.

Il a lâché mes poignets pour saisir mes fesses, les écartant avec une brutalité qui m'a fait tressaillir. Il s'est abaissé, et j'ai senti sa langue, chaude, large, s'écraser contre mon sexe par l'arrière. C'était une invasion sauvage. Il ne cherchait pas la subtilité, il cherchait la possession. Il léchait ma fente de bas en haut, de mon anus jusqu'à mon

clitoris, avec une faim de loup. Les bruits de succion résonnaient dans la pièce, amplifiés par le silence de la nuit, et je savais que le micro de l'ordinateur captait chaque détail de cette dévoration.

Je me suis griffé les mains contre le matelas, mes hanches bougeant d'elles-mêmes, cherchant davantage de ce contact électrique. Il a inséré deux doigts dans mon cul en même temps que sa langue continuait son travail de sape sur mon bouton de chair. La double pénétration m'a fait hurler, un cri de pure agonie extatique. Je sentais mon corps se tendre comme un arc, mes muscles se contracter violemment autour de sa main.

— Tu es si serrée, Elena... Tu as tellement faim de moi, a-t-il grogné, sa voix vibrant contre mes fesses.

Il s'est redressé, et j'ai entendu le bruit métallique de sa ceinture qu'il finissait de dégager. Je me suis redressée sur mes coudes, les cheveux en bataille, le regard vide de tout sauf de lui. Je l'ai vu sortir son sexe, énorme, pulsant de sang, la veine saillante sur toute la longueur. Il était magnifique dans sa cruauté. Il s'est agenouillé derrière moi, me saisissant par la taille pour me relever légèrement, me mettant à quatre pattes.

Il n'a pas utilisé de préliminaires supplémentaires. Il a pointé son gland contre mon entrée encore palpitante et, d'un coup de rein sec et déterminé, il s'est enfoncé en moi jusqu'à la garde.

La sensation a été si intense que j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter. J'étais pleine de lui, étirée au-delà du raisonnable. Il est resté immobile une seconde, savourant ma détresse, savourant la manière dont mon corps tentait de l'expulser tout en le serrant désespérément.

— Oh mon Dieu, Marc...

— Regarde-les, Elena, a-t-il répété, sa main droite plongeant pour saisir ma mâchoire et forcer mon visage vers l'écran de l'ordinateur portable posé sur la table de chevet. Regarde comme je te prends. Regarde comme ton corps se déforme sous le mien.

Il a commencé à bouger. Des coups de boutoir lents, profonds, qui me soulevaient du matelas à chaque impact. À chaque va-et-vient, le bruit de nos chairs qui s'entrechoquaient était comme une gifle. La sueur commençait à perler sur son torse et à tomber sur mon dos, des gouttes brûlantes qui marquaient son territoire. Je voyais sur l'écran mes seins balloter violemment, mes yeux révulsés, et l'ombre massive de son corps qui me recouvrait comme un linceul de plaisir.

C'était plus que du sexe. C'était une exécution. L'exécution de nos doutes, de nos mensonges, de nos années de silence. Chaque coup de rein était une confession. Chaque cri que je poussais était une promesse.

— Tu n'iras nulle part, a-t-il soufflé, accélérant le rythme, sa voix devenant un râle animal. Tu es ma pute, tu es ma femme, tu es mon sang. Tu entends ?

Je ne pouvais plus répondre. Mon cerveau n'était plus qu'une bouillie de sensations. Je sentais mon orgasme monter, une vague de fond dévastatrice qui menaçait de m'emporter. Ma vue se brouillait, les pixels de l'écran se mélangeant à la réalité. Je sentais son sexe frotter contre ma paroi antérieure, trouvant ce point précis qui me faisait perdre tout contrôle.

— Marc, je vais... je vais...

— Pas encore, a-t-il lâché, ses doigts s'enfonçant dans mes hanches au point d'y laisser des marques bleues. Tu ne jouis que quand je te le dis. Tu restes là, ouverte pour eux, pour moi, jusqu'à ce que je décide que tu as assez brûlé.

Il a soudainement changé d'angle, me plaquant totalement contre le lit tout en restant en moi, ses mouvements devenant frénétiques, saccadés, une machine de guerre cherchant l'anéantissement total. Je griffais les draps, mes ongles s'arrachant presque, alors que je sentais mon propre plaisir devenir une douleur, une exigence insoutenable.

Nous étions en train de nous perdre, de nous fondre dans cette lumière crue de la webcam, deux naufragés s'agrippant l'un à l'autre au milieu d'un océan de voyeurs invisibles. Et ce n'était pas assez. Ce ne serait jamais assez.

La sueur brûlait mes yeux, un mélange de sel et de mascara qui coulait sur mes joues, mais je refusais de ciller. Je voulais tout voir. Je voulais voir son visage déformé par l'effort dans le reflet de l'écran, voir l'ombre de son torse puissant osciller au-dessus de moi, et surtout, voir ce petit rectangle de lumière où des milliers d'inconnus assistaient à notre mise à nu. Ce n'était plus seulement mon corps qu'ils violaient du regard, c'était notre secret, notre détresse, notre ultime tentative de ne pas sombrer.

— Marc... s'il te plaît... je n'en peux plus...

Ma voix n'était qu'un sifflement éraillé. Marc a grogné, un son animal, sourd, qui a vibré jusque dans ma colonne vertébrale. Il a empoigné mes deux poignets, les épinglant au-dessus de ma tête avec une force qui me fit gémir de douleur et d'excitation. Ses hanches ont repris leur pilonnage, mais avec une lenteur calculée, cruelle. À chaque va-et-vient, je sentais le glissement visqueux de nos fluides mêlés, ce bruit de succion humide qui résonnait dans le silence de la chambre, rythmé par le cliquetis frénétique du tchat qui défilait sur l'écran.

Il s'est penché, sa bouche écrasant la mienne avec une violence désespérée. Il goûtait mes larmes, je goûtais sa rage. Sa langue cherchait la mienne comme s'il voulait m'arracher un aveu.

— Regarde-les, a-t-il murmuré contre mes lèvres, son souffle court embrasant ma peau. Regarde comment ils te dévorent. Tu es à moi, Clara. Et je te donne à eux pour qu'ils sachent ce qu'ils ne pourront jamais avoir.

Il a lâché mes poignets pour glisser ses mains sous mes fesses, me soulevant brusquement pour m'empaler plus profondément encore. J'ai crié, un cri long, impudique, qui a dû faire vibrer les enceintes de tous ces voyeurs derrière leurs écrans. Mon dos s'est arqué, mes seins pointant vers le plafond, offerts à la lumière crue de la webcam. Je sentais mon clitoris frotter contre la racine de son sexe à chaque coup de boutoir, une friction électrique qui menaçait de me briser en mille morceaux.

— Marc, maintenant ! Je t'en supplie !

— Pas sans moi, a-t-il grondé. On sombre ensemble.

Sa main a quitté ma hanche pour venir s'écraser sur mon sexe, ses doigts cherchant le bouton de chair déjà gorgé de sang et de plaisir. Il l'a trituré sans ménagement, avec une rudesse qui m'a fait basculer. Le monde a commencé à se dissoudre. Il n'y avait plus de chambre, plus de caméra, plus de passé douloureux ou d'avenir incertain. Il n'y avait que cette lame de fond qui montait, cette chaleur insupportable entre mes jambes, et l'odeur de Marc, cette odeur de mâle, de cuir et de sueur qui m'enivrait.

Ses mouvements sont devenus erratiques, possédés. Il ne cherchait plus le rythme, il cherchait l'exorcisme. Ses dents se sont plantées dans l'attache de mon cou, marquant son territoire devant le monde entier.

Le spasme a commencé dans mes orteils avant de remonter comme une décharge électrique le long de mes cuisses. Mon sexe s'est contracté violemment autour du sien, des vagues de plaisir pur me submergeant, m'arrachant des sanglots de jouissance. Marc a poussé un cri rauque, ses muscles se tétanisant alors qu'il se vidait

en moi, de grands jets brûlants que je sentais inonder mon antre, me remplissant de sa semence, de sa vérité, de sa douleur.

Je tremblais de tous mes membres, mes muscles lâchant prise alors qu'il s'effondrait sur moi, son poids m'écrasant contre le matelas. Nous étions deux épaves rejetées par la mer après la tempête. Le tchat s'affolait sur l'écran, un chaos de mots et d'emojis que nous ne lisions plus.

Pendant de longues minutes, le seul son dans la pièce fut celui de nos respirations hachées. La sueur nous collait l'un à l'autre, nos peaux soudées par l'effort et l'orgasme. Marc a doucement retiré son sexe, un bruit humide qui me fit frissonner, et j'ai senti la tiédeur de son sperme glisser le long de ma cuisse, une traînée de nacre brillante sous les projecteurs.

Il s'est redressé sur ses coudes, ses yeux cherchant les miens. Il n'y avait plus de colère, plus de défi. Juste une vulnérabilité brute, une peur immense. Il a tendu la main et, d'un geste lent, presque solennel, il a rabattu l'écran de l'ordinateur. L'obscurité a soudainement envahi la pièce, ne laissant que la lueur de la lune filtrant à travers les rideaux.

Le silence était assourdissant.

— Clara... a-t-il murmuré, sa voix brisée.

Je me suis blottie contre lui, ma tête nichée dans le creux de son épaule. Je sentais les battements de son cœur, encore rapides, contre mon oreille.

— On ne se cachera plus, Marc. Plus jamais. Ni de moi, ni d'eux, ni de personne.

Il a resserré son étreinte, ses doigts caressant mes cheveux avec une tendresse qui me fit monter de nouvelles larmes aux yeux. Des larmes de soulagement, cette fois. Nous

étions sales, nous étions épuisés, nous étions peut-être même un peu fous, mais nous étions là. Ensemble.

— Promets-le-moi, a-t-il insisté, son visage s'enfouissant dans mon cou. Promets-moi que ce lien qu'on a créé ce soir, cette... cette impudeur, elle restera notre vérité. Que l'on sera toujours aussi vrais l'un pour l'autre que devant cette caméra.

— Je te le promets.

J'ai fermé les yeux, savourant la sensation de sa peau contre la mienne. Le mariage que nous pensions mort venait de renaître dans les cendres de notre honte, transformé en quelque chose de plus sombre, de plus complexe, mais de bien plus solide. Nous n'étions plus les parfaits inconnus qui partageaient un lit. Nous étions des complices, des exhibitionnistes de l'âme autant que du corps.

L'aube commençait à pointer, une ligne grise à l'horizon. Je savais que demain serait difficile, que les doutes reviendraient peut-être, mais pour l'instant, dans cette chambre imprégnée de l'odeur du sexe et de l'espoir, je savais que nous avions enfin trouvé notre connexion permanente. Une connexion qui ne dépendait pas du Wi-Fi ou des pixels, mais du courage d'être, enfin, totalement et absolument nus l'un devant l'autre.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Pixels de Désir : L'Éveil en Direct"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)